LE MONDE DES DAMNÉS



Paul Féval fils
H. J. Magog

LES MYSTÈRES DE DEMAIN

volume 2

1922-1924

bibliothèque numérique romande ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

LE GOUFFRE

— Un vrai miroir ! Si c'était gelé, ça ferait une patinoire épatante. Par malheur, le temps n'est pas à la gelée. Ça, non !

Penché vers la mer, en prononçant ces mots, avec une nuance de regret, le personnage qui traduisait ainsi à haute voix ses impressions de voyage, s'épongea le front.

Le groupe cosmopolite qui l'entourait opina du bonnet.

Groupe cosmopolite, avons-nous dit. Il se composait, en effet, d'une jeune Chinoise, d'un singulier nègre et d'un fort gracieux spécimen de la race blanche.

La Chinoise se nommait Mandarinette. Nous aurons bientôt à préciser dans quelles circonstances bizarres elle avait été introduite en cette société.

Le nègre, lui, avait nom master Julep ; son corps, jadis uniformément noir, comme doit l'être celui d'un honnête descendant de Cham, présentait d'étranges bigarrures qui faisaient de sa peau une carte d'échantillons de toutes les couleurs. Il devait cette originale enveloppe non à des tein-

tures superficielles, mais bel et bien à des essais de décoloration de la peau, pratiqués sur lui par son maître, le plus grand savant de cette époque.

D'ailleurs, constatons-le, Julep était on ne peut plus fier de sa polychromie.

La jeune fille blanche répondait au désinvolte surnom de Turlurette. Elle avait une physionomie piquante au milieu de laquelle pointait le petit nez spirituellement retroussé des Parisiennes authentiques.

Par là, elle se trouvait être la compatriote du discoureur qui eût préféré une température un peu moins élevée.

En outre, comme il avait promesse de mariage entre mademoiselle Turlurette et monsieur Victor Laridon (le postulant à plus de fraîcheur), nul ne contestera que ce couple devait s'accorder le mieux du monde.

Les uns et les autres se trouvaient, par ce lourd après-midi de mai, accoudés aux bastingages du yacht *« La Stella »*, dont le taille-lames creusait à vive allure le miroir de l'Océan Indien.

Quelle était la destination de ce navire ? Quelle est la raison qui avait fait entasser dans ses cales un matériel et des approvisionnements suffisante pour une expédition lointaine ? Ce devait être le secret des armateurs du yacht, deux jeunes gens – deux fiancés aussi, – qui, montés sur la passerelle, s'entretenaient à voix basse non loin du groupe formé par le quatuor dont nous venons de parler.

Auprès d'eux s'agitaient deux amours de petits chiens papillons : Pipigg et Kukuss.

À vrai dire, ni Cyprienne Oronius, ni Jean Chapuis, son associé, son promis, n'auraient pu expliquer de façon satisfaisante les conditions mystérieuses dans lesquelles naviguait La Stella.

Chaque matin et chaque soir la route était indiquée par eux au capitaine. Mais, en ce qui concernait celle du lendemain, ils auraient pu répondre avec sincérité qu'ils n'en avaient point connaissance.

Qui donc la leur inspirait ? Par quelle voie cette indication leur parvenait-elle ? Le télégraphiste du bord jurait ses grands dieux que ce n'était pas, en tout cas, par le « sans-fil ».

Mais l'équipage étant royalement payé, nul ne s'inquiétait ni ne protestait : et le navire poursuivait paisiblement sa route, guidé par la volonté mystérieuse.

Ce qu'aurait pu répandre le jeune couple à ceux qui se seraient étonnés de cette croisière si contraire aux usages, c'était qu'ils obéissaient à un impérieux sentiment.

Pour eux, ce bizarre voyage qui les entraînait vers l'inconnu était un devoir.

Nous aurons avant peu l'occasion d'éclaircir ce mystère et de révéler les puissantes raisons qui avaient poussé ce futur ménage à s'embarquer avec l'unique escorte du mécanicien Laridon, du nègre Julep et des deux femmes de chambre de Cyprienne Oronius.

Précisons seulement pour l'instant que, fille du plus grand savant du vingt-et-unième siècle – l'illustre Oronius, disparu dans une catastrophe qui avait failli anéantir Paris et

avait transformé en un cratère de volcan les hauteurs de Belleville, – la jeune fille était d'une rare beauté.

Cette beauté, qui n'avait pas encore atteint son complet épanouissement, faisait des dix-neuf ans de Cyprienne Oronius un véritable enchantement. Grande, mince, svelte, avec des lignes serpentines que laissaient deviner les légères étoffes de sa tunique à la mode, elle présentait réunies toutes les élégances de vierge et toutes les séductions de la femme. Au-dessus d'un front élevé comme doit l'être celui d'une personne adonnée à l'étude, se plantait une riche floraison de fils d'or qui ruisselait sur les blancheurs de son cou et de ses épaules de blonde. Elle avait de la race et ses yeux d'un bleu d'outremer, qui savaient sourire et commander, devaient jeter le trouble dans le cœur de tous ceux sur lesquels ils se fixaient.

Jean Chapuis, son fiancé, jeune ingénieur d'une haute valeur, avait vingt-huit ans : beau, lui aussi, d'une beauté énergique et mâle, il était vraiment digne d'être associé à Cyprienne.

Et d'ailleurs, est-ce qu'en dehors des liens des cœurs, ces deux êtres d'élite n'étaient pas attachés l'un à l'autre par tout un passé angoissant et tragique ? N'avaient-ils pas vécu en compagnie de leurs fidèles, le mécano Laridon et la soubrette Turlurette les plus extraordinaires aventure ? La présence auprès d'eux de la jeune Chinoise Mandarinette n'en était-il pas une sorte de souvenir vivant ?

Les jours d'épreuve vécus ensemble rapprochent les êtres et créent d'indissolubles liens en leur apprenant à se connaître et à s'estimer. Jean Chapuis et Cyprienne avaient pu mesurer le dévouement de Laridon et de Turlurette. Et il

n'ignoraient pas qu'à leur exemple, Mandarinette rivalisaient de zèle avec master Julep.

Laridon particulièrement, prétendait en toute circonstance et en des tirades un peu trop agrémentées d'argot, qu'il était prêt à se jeter au feu pour ses maîtres.

Vantardise ? Hé, non ! N'était-il pas en train de prouver que ce n'était point là une simple métaphore puisque, par amour pour eux, il s'exposait présentement à un soleil tropical dont il avait « marre », selon sa propre et pittoresque expression.

Car, la loquacité étant son moindre défaut, il ne pouvait s'empêcher de maugréer et d'évoquer la fraîcheur des patinoires.

Au fond, – et en dépit de l'inconnu vers lequel il se savait emporté par la course du navire, – il n'était pas éloigné de trouver la traversée trop calme et presque monotone.

— Nib d'aventures ! soupirait-il, en se penchant vers la mer d'huile dont la surface reflétait ironiquement ses traits sympathiques. Parole ! Ça me manque. Ce que c'est que les mauvaises habitudes ! Nous en avons tellement vu que je ne peux plus supporter la vie « à la papa ». T'as beau rigoler, toi, la mignarde Turlurette, c'est comme ça ! Je suis comme qui dirait intoxiqué. Il me faut ma petite dose de chambard à la clé… et même de nouveautés « catastrophiques » !

Et comme ses auditeurs se récriaient, esquissant des protestations, il poursuivit d'un ton conciliant :

— Enfin, quoi, quelque chose qui vous secoue et permette à Bibi d'exhiber ses modestes talents. Je voudrais gagner les pilules que je bouffe, moi !

Par ce mot « pilules » le brave mécano entendait parler de ces comprimés alimentaires qui avaient, depuis une cinquantaine d'années, remplacé pour les humains les indigestes nourritures de jadis.

Il est toujours téméraire de défier le sort, Victor Laridon allait en faire une expérience immédiate.

La mer, si calme et jusqu'alors d'une sagesse vraiment exemplaire, s'agita soudain, s'enfla, soulevant le yacht au sommet d'une gigantesque montagne d'eau.

Turlurette et Mandarinette poussèrent un cri d'effroi et les gros yeux de Julep se mirent à rouler avec effarement, blancs dans les orbites noires.

L'intrépide Laridon, lui, accueillit cette manifestation en battant des mains.

— Chouette ! cria-t-il. V'là les montagnes russes ! On va s'en payer une tranche. Cramponne-toi Turlurette !

Et il empoigna la jeune fille par la taille tandis que le nègre et la Chinoise, obéissant à une inspiration subite, se rapprochaient d'eux.

Au même moment, Cyprienne et Jean Chapuis échangeaient un regard.

— Ce phénomène ? murmura l'ingénieur.

— Serait-ce *l'appel* attendu ?

La jeune fille n'eut pas le temps d'en dire davantage. Une formidable trombe s'élevait soudainement et silencieusement des profondeurs de l'Océan.

En lui-même et en ces parages, le phénomène n'aurait eu rien de surprenant, car l'Océan Indien, avec ses moussons qu'accompagnent des régimes de cyclones et de trombes, a fort mauvaise réputation : les marins se défient à bon droit de ses traîtrises. Mais, la façon brutale et toute spontanée dont la mer venait de s'irriter et de bousculer le navire de son dos onduleux, ne laissait pas d'être inquiétante et de présenter un caractère troublant, presque surnaturel.

Certes, l'ingénieur Jean Chapuis ne pouvait ignorer l'existence des volcans sous-marins dont certaines éruptions ne sont pas moins terribles que celle de leurs confrères de la surface ; il savait aussi que les convulsions de l'écorce terrestre, dans certaines de ses parties recouvertes par les eaux, peuvent donner naissance à d'effrayants raz-de-marée.

Il avait entendu parler par Oronius de celui qui, deux siècles plus tôt, avait été provoqué, dans l'archipel de la Sonde, par l'épouvantable éruption du Krakatoa.

Mais, celui qui se produisait au passage du yacht dépassait en violence et en rapidité tous ceux dont la mémoire humaine avait pu conserver le souvenir. En même temps qu'une colonne d'eau, prise par la tornade, s'élevait en vrille, jusqu'aux nuages, dont la base s'étirait en suçon comme pour la rejoindre. L'Océan parut s'entr'ouvrir. Et il s'entr'ouvrit, en effet, à la façon d'un tourbillon gigantesque, creusant sa cuve comme jadis se creusa la Mer Rouge au passage des Hébreux.

La masse des eaux refoulée en hautes murailles s'ouvrit à une telle profondeur qu'elle laissa apercevoir le fond de roches.

— Terre ! voulut crier ce farceur de Laridon.

Mais sa voix s'étrangla dans sa gorge. Tout de suite la situation devint assez grave pour lui ôter l'envie de plaisanter.

Balancée à la crête de la gigantesque lame, qui l'avait soulevée, *La Stella* était tout à coup projetée sur la pente liquide et glissait vers le fond du gouffre avec une vitesse prodigieuse, qui coupa la respiration des passagers cramponnée au bordage et aux manœuvres.

La chute fut rapide et courte : quelques secondes à peine. Tous, armateurs, marins, passagers et serviteurs eurent à peine le temps d'échanger un regard terrifié.

Alors Cyprienne, toute pâle, sentit que ses mains, désobéissant à sa volonté, se détachaient du bordage sur lequel, instinctivement, elles s'étaient accrochées.

— Jean ! cria-t-elle, éperdue d'angoisse inexprimable.

Le bras droit de l'ingénieur entourait toujours sa taille.

Voulait-il retenir Cyprienne on ne souhaitait-il que la suivre ? Cédait-il, lui aussi, à l'étrange force qui arrachait la jeune fille à son appui ?

Ensemble, les fiancés perdirent l'équilibre, basculèrent par dessus le bord et disparurent dans l'eau tourbillonnante.

Et ce fut à ce moment que se produisit le prodige qui devait marquer le début de l'inoubliable aventure.

Jean Chapuis, par la suite, n'aurait pu préciser la façon dont cela se passa : il ne vit rien ou presque rien de sa chute dans l'abîme : il garda à peine le souvenir d'une glissade le long d'une muraille d'eau – glissade vertigineuse qui l'obligea à fermer les yeux comme Cyprienne pour ne les rouvrir

que lorsque la chute s'arrêta et qu'il sentit sous ses pieds la fermeté du sol.

S'étonnant d'être encore rivant, il rouvrit les yeux. Alors, il put constater, non sans stupeur, qu'il venait d'atteindre sain et sauf le fond du gouffre, tenant toujours serrée contre lui l'amie de son cœur pareillement indemne.

Il promena autour de lui des regards hébétés, ne parvenant pas à comprendre comment il pouvait survivre à cette chute formidable, et pourquoi le gouffre ne s'était pas encore refermé pour les engloutir.

— C'est un miracle, Jean ! soupira près de lui la voix de Cyprienne.

— Nom d'une cocotte en sucre ! Tu parles d'un toboggan pépère ! riposta une autre voix – pas plus émue, celle-là, que s'il se fût agi d'une attraction foraine.

Machinalement, l'ingénieur tourna la tête et sa stupeur s'accrut en découvrant à deux pas son mécano, le nègre et les deux soubrettes, projetés comme lui hors du navire et reposant ahuris sur le sable humide du fond sous-marin. Trempé comme un barbet, Laridon n'avait rien perdu de sa verve.

Le yacht, emporté par un autre courant, avait disparu au haut de la montagne liquide. Mais il était à présumer qu'il ne s'était pas tiré indemne de l'aventure et qu'il avait été broyé ou éventré ; car une multitude d'épaves lancées sur la pente liquide, touchaient à leur tour le fond de l'abîme.

Mais ce témoignage de la catastrophe qui avait dû anéantir leur navire frappa à peine les rescapés. Le sentiment du danger suspendu sur leurs têtes accaparait toutes leurs facultés.

En effet, pouvaient-ils se faire illusion ? Inexplicablement entr'ouvert, le gouffre humide allait se refermer. Le fond de l'océan serait leur tombeau. Ce n'était qu'une question de secondes. Aucun secours n'était possible. Aucun espoir n'était permis par cette situation sans autre issue que la mort.

Oui ! c'était la mort ! la mort terrifiante sous le linceul de l'océan. N'eût-il pas mieux valu partager le sort de l'équipage du yacht, auquel du moins avaient été épargnées les affres de l'agonie ?

Les rescapés provisoires n'eurent guère le loisir de se poser cette question. Ils ne songeaient même pas à se communiquer leurs impressions. Mais, leurs regards parlaient pour eux. Horrifiés, ils contemplaient l'étrange décor qui les entourait : ce sol qu'un cataclysme sans précédent révélait à leurs yeux.

Combien de temps fixèrent-ils cet hallucinant spectacle ! Ce ne fut sans doute que quelques secondes. Car, la masse liquide dressée comme un cheval cabré et oscillant, *comme si elle luttait contre une force invisible s'opposant à sa chute*, ne dut pas laisser longtemps entr'ouvert le gouffre dont elle trahissait le secret.

Mais, il est des secondes qui semblent durer des siècles. Celles que vécurent les naufragés du fond de l'océan en cette tragique circonstance étaient certainement de celles-là.

Les pensées devaient se bouleverser dans leurs têtes avec une précipitation chaotique, que décuplait la conscience de l'immensité du péril auquel ils paraissaient voués.

Tombés au fond de ce puits, qu'allait combler la masse des eaux un instant écartée, comment auraient-ils gardé l'es-

poir de revenir jamais la surface ? Comment auraient-ils admis la possibilité d'être une seconde fois épargnés ? Certains miracles ne se renouvellent pas ; et c'en était vraiment un qui leur avait laissé la vie au cours de l'effroyable descente.

Voulant être unis dans la mort comme ils avaient souhaité l'être pour la vie, Jean et Cyprienne serrés l'un contre l'autre et les doigts entrelacés attendaient la seconde fatale.

Et voici que tout à coup ils se sentirent saisis et entraînés, tandis que la voix de Laridon retentissait, troublant le silence solennel.

— Restez pas là, patron ! Ni vous non plus, mamzelle Cyprienne ! Faut pas attendre la douche si on peut faire autrement. Or, rien ne dit que notre heure de crampser soit sur le point de sonner… Il y a un abri ! Regardez !

Et l'étonnant Parigot, qui se piquait de n'avoir jamais les yeux dans sa poche, désignait, à deux pas du groupe, un trou de roche, vers lequel ses regards venaient d'être invinciblement attirés.

Hasard ? Intervention mystérieuse d'une occulte protection ? Ils n'allaient pas tarder à être fixés.

Ce trou béant au milieu d'un chaos de rochers, probablement bouleversés par la secousse sismique qui avait soulevé les profondeurs sous-marines, paraissait s'enfoncer obliquement dans le sol.

Jean Chapuis n'eut pas le temps de sourire de la naïveté de Laridon. Il n'eut pas le temps de dire :

— À quoi bon ? Te figures-tu qu'en se refermant l'océan ne vas pas venir réoccuper cet espace infime et nous noyer

au fond de ton prétendu refuge ? Pour tromper la mort qui nous guette il n'existe point de cachette !

Non, il n'eut pas le temps d'exprimer cela ! Partageant subitement l'espoir du mécano, Cyprienne poussait son fiancé dans l'ouverture.

Et tous suivaient, tandis que Laridon répétait – avec un léger tremblement d'émotion dans la voix :

— Qu'est-ce qu'on risque ? Faut essayer ! Si vous saviez, m'sieu Jean, ce qu'il m'a semblé apercevoir !… C'est à se demander si je ne suis pas en train de devenir louftingue !

Un grondement terrible couvrit sa voix. Se rejoignant et croulant l'une sur l'autre, les masses d'eau dressées face à face retombaient dans le puits qu'elles avaient creusé et le comblaient.

Un instant entr'ouvert, l'océan refermait son inviolable empire…

CHAPITRE II

ORDRE DE L'AU-DELÀ !

Quelques mois auparavant les passagers du yacht *Stella* avaient été mêlés à une aventure non moins extraordinaire. Pour la clarté de ce qui va suivre il nous est nécessaire de la résumer[1].

Une rivalité de savants mettait aux prises l'illustre Oronius (gloire du vingt-et-unième siècle et père de l'exquise Cyprienne) et un de ces génies du mal, qui tournent contre l'humanité la merveilleuse intelligence dont les a gratifiés le Destin.

Hantzen – tel était le nom de ce néfaste personnage – grâce à l'appui d'une princesse indoue, quelque peu magicienne, car élève de la secte des Yoghis sacrés, avait su accumuler en un point ignoré du globe, des forces destructrices qui devaient lui permettre d'anéantir ou d'asservir ses contemporains.

---

[1] Voir *Les Mystères de Demain : Les Fiancés de l'An 2000.*

Inspiré par son alliée la princesse Yogha, jalouse de Cyprienne, il avait enlevé celle-ci en attaquant scientifiquement Paris. En même temps un de ses espions nommé Jarrousse, envoyé par lui pour surprendre le secret des expériences d'Oronius, s'étant colleté avec Bambo, singe formidable, favori du maître, et avait provoqué une explosion en brisant, au cours de sa lutte, un flacon de *nitrocolle*, explosif nouveau et d'une puissance insoupçonnée.

Cette explosion avait transformé les hauteurs de Belleville en un immense cratère dans lequel s'était engloutie la villa d'Oronius, avec son propriétaire ainsi que les deux pugilistes, homme et singe, imprudents fauteurs de la catastrophe.

On pouvait donc tenir l'illustre maître pour mort !

Hantzen, par le fait, demeuré presque vainqueur dès la première escarmouche pouvait mettre à exécution son projet de détruire et de reconstruire le monde à son gré, puisqu'il n'avait plus à redouter son puissant rival. Il retenait prisonniers, dans sa machine volante, Le *Sphérus*, la fille d'Oronius, Turlurette sa servante, l'ingénieur Jean Chapuis et les deux petits chiens de Cyprienne Pipigg et Kukuss.

Mais il avait compté sans l'intelligente ténacité du parigot Victor Laridon, sans le dévouement irraisonné du nègre Julep.

Ceux-ci, montés sur *L'Alcyon-Car*, s'étaient obstinés à pourchasser *Le Sphérus* jusque sur l'Everest, la plus haute montagne du monde, dans les flancs et sur le sommet de laquelle Hantzen avait installé son château-fort en une tour de métal.

Nous ne reviendrons pas sur toutes les ruses employées par Laridon pour pénétrer dans cette mystérieuse forteresse. Il y était parvenu et avait pu délivrer successivement tous ceux qui lui tenaient au cœur ainsi que Mandarinette, insolitement mêlée au lot de ses amis.

Jean Chapuis, avant de fuir l'Everest, avait fait sauter dans l'espace la tour métallique et ses occupants.

Délivrés d'Hantzen et de Yogha, tous remontés dans *L'Alcyon*, avaient pu reprendre le chemin de Paris.

Au cours de ce voyage, alors que Cyprienne, apprenant la mort de son père s'était mise à sangloter, une voix surnaturelle leur arrivant comme par ondes avait crié :

— On ne pleure que les morts !

Était-ce une illusion de leur esprit trop tendu ? Peut-être. Quoi qu'il en fut, Cyprienne n'avait pu se faire à l'idée que la mort stupide aurait pu triompher du génie d'Oronius. Il lui semblait que cette voix était la sienne et qu'il avait su échapper au pouvoir destructeur.

Non, Oronius ne pouvait être mort.

Dans ces conditions et pour répondre à un ancien désir formulé par son père, elle avait prié son fiancé d'ajourner leur mariage jusqu'au retour du savant.

Son retour d'où ? Puisque la Villa Féerique s'était effondrée dans le volcan de Belleville, et qu'au squelette découvert dans les cendres on avait fait des funérailles nationales !

C'était fou !

Qu'espérait Cyprienne ? Qu'attendait-elle ? Elle-même n'osait le préciser et quand l'ingénieur l'interrogeait, tendrement et anxieusement, elle soupirait sans répondre.

Mais voici qu'un jour un bruit stupéfiant se répandit dans les milieux spirites et bientôt même déborda de ce cercle.

Une nouvelle en parvint aux oreilles de Jean Chapuis et de Cyprienne.

Un médium prétendait être entré en communication avec l'au-delà. Le caractère particulier des réponses reçues faisait de cette communication quelque chose d'assez troublant.

À l'ordinaire question : « Qui êtes-vous ? » l'esprit avait répondu :

— *Je suis un mort qui n'est pas mort.*

— Que désirez-vous ?

— Mettre les humains en garde contre le fléau qui fermente dans l'ombre.

— Quel est ce fléau ?

Je ne saurais rien préciser encore. *Défiez-vous de ce qui peut petit tomber du ciel.*

Puis, pressé de questions, il avait prononcé ces deux noms qui paraissaient incompréhensibles :

— *Yogha… Hantzen…*

Lorsque Cyprienne Oronius eut connaissance de ces réponses sibyllines, elle donna des marques d'une émotion ex-

traordinaire. Jean Chapuis ne pouvait manquer de partager son angoisse.

— Il nous faut voir ce médium, dit-elle fébrilement. Je veux entrer en relation avec cet esprit, *car nous seuls pouvons comprendre* ses paroles !

À ce désir son fiancé ne pouvait qu'acquiescer.

Ils se rendirent chez le médium.

Au domicile de ce dernier, obéissant à une sorte d'appel intérieur, la jeune fille demanda à demeurer seule avec l'intermédiaire des esprits.

L'entrevue fut courte.

Lorsque, moins d'un quart d'heure plus tard, la jeune fille rejoignit son fiancé, elle était effroyablement pâle.

— Si vous m'aimez, mon cher Jean, vous allez tout préparer selon mes indications en vue d'un voyage qu'il nous faut entreprendre sans tarder.

— Votre désir est un ordre, ma chère Cyprienne. Puis-je vous demander où nous irons ?

Elle plongea son regard dans les yeux de l'ingénieur et laissa alors tomber ces mots énigmatiques :

— Rejoindre mon *père que je viens de voir*.

Se reprenant tout aussitôt, elle expliqua :

— Ce n'était, vous le devinez, qu'une manifestation de ce phénomène spirite qu'on nomme une *matérialisation*. La mienne présente cette particularité merveilleuse qu'Oronius

affirme n’être point mort. D’ailleurs, je l’avais déjà pressenti…

— Vous l’aviez déjà… ?

— Oui ! Rappelez vos souvenirs ? Quand cette voix fit basculer notre *Alcyon* en criant : « On ne pleure que les morts ! »

Jean Chapuis s’exclama :

— Oui, c’est vrai !… Alors, où serait-il ?

— Je l’ignore. S’il pense avoir le pouvoir de nous attirer vers lui, il n’a point la possibilité de nous révéler sa retraite. Ou peut-être craint-il le la révéler en même temps à des ennemis qui, pour le moment sont comme lui *en dehors de l’humanité*.

— S’agit-il de Yogha et de Hantzen ? demanda vivement l’ingénieur.

— Chut ! fit Cyprienne. Nous ne devons prononcer aucun nom. Il faut même nous abstenir de penser et de questionner. Obéissons seulement aux inspirations qui me seront transmises mentalement aux moments voulus.

Ces paroles laissaient le jeune homme en face d’un double problème : le maître qu’il avait cru mort existait-il encore ? Au cas improbable où cela serait, était-il possible de le rejoindre en cet endroit *inaccessible aux humains*, que laissaient pressentir les allusions de Cyprienne ?

Autrement terrible était la perspective qu’ouvrait certaine partie de l’étrange communication.

Si vraiment c'était la voix d'Oronius qui s'était fait entendre par l'intermédiaire du médium, quel sens fallait-il donner à son avertissement ?

— Craignez Yogha et craignez Hantzen ! avait-il dit.

Jean Chapuis s'était-il donc trompé en croyant avoir débarrassé le monde de ces deux monstres ?

Ne pouvant répondre à de telles questions, il avait résolu de suivre de point en point les suggestions de sa fiancée. Et c'était ainsi qu'avait été décidée et entreprise l'expédition sur *La Stella*, expédition qui venait d'aboutir à leur chute au fond de l'océan, un instant mis à sec.

CHAPITRE III

DANS LA TOMBE SOUS-MARINE

Sitôt dans la grotte sous-marine, les rescapés de *La Stella* attendirent avec un effroi concevable l'avalanche des eaux retombantes. Ils en furent encore pour leur effroi. La montagne liquide ne put pénétrer à leur suite dans la galerie parce que, dans sa chute, elle venait de heurter un polypier géant dont les ramures, énormes, mais sensible, s'étaient étroitement appliquées sur l'ouverture, l'obstruant en entier.

— Si qu'on visitait le palace ? proposa le Parigot en désignant une galerie basse. En route !

Guide consciencieux, le mécano Laridon prit la tête et marcha le premier.

Nous employons là une expression inexacte, car le guide improvisé ne pouvait précéder ses compagnons dans le posture ordinaire de la marche. Il avançait tout bonnement à quatre pattes, ce qui lui permettait d'explorer de plus près le terrain sur lequel il se risquait. L'espèce de boyau qui accueillait nos troglodytes forcés n'était pas à vrai dire totalement plongée dans les ténèbres. Pour la première fois sans doute depuis des milliers d'années, elle revoyait la lumière

du jour et celle-ci, pénétrant par l'ouverture débloquée de sa cuirasse de roches, passait au travers des ramures violâtres du polypier, dissipant un peu les ombres. Durant les premiers pas, on pouvait voir à peu près où l'on était.

Naturellement, la compagnie tout entière, y compris sa meute minuscule, n'était guère en humeur de curiosité. Ce n'était pas en touristes qu'ils pénétraient en ce lieu singulier. Il y avait trop de chances pour qu'il devint leur tombeau.

Néanmoins, chacun jeta autour de soi un regard machinal qui lui permit de distinguer rapidement une caverne assez spacieuse, s'enfonçant obliquement dans le sol ; un éboulement de blocs en murait imparfaitement l'entrée.

Ce fut tout ce qu'ils virent ; car le fond de la caverne se perdait dans une nuit presque complète et que leurs regards ne pouvaient percer.

De plus le guide volontaire ne leur donna pas le loisir d'examiner longuement les lieux.

Fixant ses yeux fureteurs sur un des recoins sombres de la caverne, il s'y précipita tout à coup en homme qui reconnaît le bon chemin.

Savait-il donc s'il en existait un ? Et dans ce cas comment pouvait-il le reconnaître ?

Mais l'instant n'était pas aux questions et, répétons-le, Laridon avait la bosse de l'action.

— Par ici, m'sieu, dames ! recommanda-t-il avec une singulière assurance.

Tous suivirent sans discuter et se glissèrent sur les talons du mécano, dans l'orifice d'un boyau latéral.

Heureuse inspiration !

À peine s'y étaient-ils réfugiés qu'un bruit formidable emplit la caverne. Le polypier, peut-être fatigué de sa faction, venait de replier son rideau, laissant passer une trombe d'eau qui se précipitait par l'ouverture en balayant devant elle où en roulant parmi ses flots les blocs de roche et tous les débris qu'elle rencontrait sur son passage.

Comme l'avait prévu Jean Chapuis, en réoccupant l'espace un instant déserté, l'océan prenait également possession de toutes les anfractuosités nouvelles, créées par le tremblement de terre sous-marin.

Logiquement, il fallait donc supposer que les eaux allaient également venir noyer le boyau où Laridon avait entraîné la troupe.

C'était une simple question de secondes.

Malgré soi, Jean Chapuis frissonna et serra davantage sa compagne. Il était bien inutile d'avoir joué à cache-cache avec la mort. Inéluctablement, celle-ci saurait les dénicher et les atteindre dans leur refuge ; c'était elle qui aurait le dernier mot.

Il attendit plein d'angoisse l'arrivée du flot mugissant.

Mais, les secondes s'écoulèrent ; puis les minutes, sans amener l'assaut prévu. Dans la grotte le bruit paraissait s'être régularisé. C'était maintenant le tumulte d'un torrent ou d'une cataracte, bondissant en écumant sur le lit qu'ils se sont choisis.

Leur course passait avec fracas à côté des ensevelis, en les épargnant.

Il n'y avait à ce fait qu'une explication : la grotte ne finissait pas à quelques mètres de son ouverture ; elle présentait une fissure s'enfonçant dans les entrailles du sol – issue qui permettait au torrent de s'écouler.

Mais cela ne pouvait accorder aux condamnés qu'un répit plus ou moins long.

Songeant à l'énorme masse d'eau que représente l'océan, Jean Chapuis ne se faisait aucune illusion. Quelques que fussent les dimensions de la fissure, les eaux l'empliraient. Et lorsqu'elles auraient atteint le fond, elles reflueraient fatalement dans les couloirs latéraux qu'elles semblaient, pour l'instant, dédaigner.

Le jeune ingénieur poussa un profond soupir.

Il trouvait cruel le jeu du destin. Pourquoi prolongeait-il leur agonie, tout en leur interdisant l'espoir ?

Près de lui, Laridon devait se livrer à des réflexions beaucoup moins pessimistes. Car, ayant tiré de sa poche un de ces photophores à base de *solarium*, qui avaient si avantageusement remplacé les lampes électriques, il en dirigea vers le torrent le faisceau lumineux.

Alors, il sourit avec satisfaction.

— Cavale toujours ! dit-il en narguant l'eau. Cascade ! On n'ira pas ribouldinguer dans ton dancing… On est bien trop sérieux, nous, les fistons de Pantruche !

— Naïf ! riposta mélancoliquement Jean Chapuis. Te figures-tu que nous sommes hors de danger ?

— Comme de bien entendu, patron ! Ce n'est pas la place qui manque dans ce « bocal ». Visez un peu l'escalier.

Si on se trouve pas bien à l'étage, on carapatera vers le cellier. V'là tout !

L'ingénieur haussa les épaules.

— Quel avantage y trouverions-nous puisque cela ne peut nous conduire nulle part ? Sais-tu où nous sommes, mon pauvre Victor ?

Le mécano ne se démonta point et riposta du tac au tac en criant, car la cataracte faisait un bruit assourdissant :

— Où qu'on est, on s'trouve, pas vrai ? Et même on s' trouve les pieds au sec après avoir manqué prendre un bain « fadé ». C'te situation privilégiée me donne confiance pour l'avenir.

Silencieusement, Cyprienne approuva de la tête. Il était clair qu'elle partageait tout à fait la confiance du brave mécanicien.

Celui-ci s'était rapproché de l'entrée du boyau et contemplait le passage de l'eau.

La clarté du photophore illuminait des formes confuses : blocs de rocher et épaves diverses que les eaux entraînaient, avec elles.

Le mécano parut les examiner avec un évident intérêt.

Cette vue lui suggérait certainement des réflexions satisfaisantes. Maître Laridon savait parfois voir les choses de loin.

— Oh ! oh ! grommela-t-il avec un sourire énigmatique. C'est l'express et même le rapide. Ça pourrait remplacer le fourgon des bagages. Je parie qu'il arrivera avant nous.

Il fit un petit signe de le main.

— Bon voyage !… Et à la revoyure !

L'esprit du gamin de Paris ! Toujours le mot pour rire – même quand la circonstance ne semble pas en comporter. Que voulait dire Laridon ? Il avait certainement quelque idée de derrière la tête, qu'il ne jugeait pas à propos de communiquer à ses compagnons fort affaissés.

Pour avoir conservé quelque apparence d'espoir et de vigueur, il n'y avait que Cyprienne et lui-même.

Mais sur quoi pouvait bien reposer une pareille confiance ? Si on leur avait posé cette question, il est probable que la jeune fille et le mécano eussent fait des réponses assez différentes.

Cyprienne Oronius avait sans doute des raisons différentes de celles de Laridon pour rester calme au milieu de celle effarante aventure.

Depuis quelques instants, au bruit de la cataracte venaient se joindre d'autres bruits plus formidables encore. On aurait dit des détonations d'artillerie ou des explosions de mines, elles ébranlaient la masse rocheuse au sein de laquelle les ensevelis avaient trouvé refuge. C'était comme si un bélier colossal avait frappé contre ses parois à intervalles presque réguliers.

Puis, il se produisit une chose surprenante. Le fracas et le volume du torrent diminuèrent tout à coup ; bientôt ce ne fut plus qu'un filet d'eau qui s'écoula et disparut, comme si la source dont il provenait s'était tarie.

Une telle hypothèse n'était-elle pas invraisemblable, alors que cette source n'était autre que l'inépuisable Océan ?

Jean Chapuis, ébahi, n'en pouvait croire ses yeux : il marcha vers l'entrée du boyau et jeta dans la grotte redevenue silencieuse un regard étonné.

L'obscurité y était redevenue complète. Il dut recourir au photophore.

— Éclaire-moi, Victor !

Le mécano s'approcha à son tour et inspecta comme son ingénieur.

— Quelqu'un a rebouclé la « lourde », constata-t-il. Écoutez la « marsouine », m'sieu Jean. Elle est en train de calfater les joints.

C'était exact. Entraînés par les eaux, des blocs s'étaient amoncelés dans le couloir et avaient fini par obstruer complètement l'entrée.

Et sous la pression des eaux, ces blocs s'étaient agglomérés en une sorte de maçonnerie si compacte que toute infiltration avait cessé.

Le danger d'inondation du refuge n'était plus à redouter.

Par contre, les infortunés qui s'y trouvaient enfermés devaient se considérer comme murés vivants dans un tombeau.

Devaient-ils se réjouir de ce salut imprévu ? Non, sans doute, car il semblait vouloir les réserver pour un autre genre de trépas, plus lent et non moins atroce !

Des milliers de mètres cubes d'eau salée les séparaient à présent de l'air libre et de la surface des flots.

N'importe ! des gaillards de la trempe de Jean Chapuis et de Laridon pouvaient regarder cette situation en face.

Ils vivaient… Ils respiraient… C'était décidément le mécano qui avait raison.

En somme, c'était à son inspiration que tous devaient d'être encore de ce monde… *presque dans l'autre !*

Jean Chapuis lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Ami Victor, dit-il, tu as eu une fameuse idée ! Et j'avais grand tort de m'en moquer. Sans la partie de cache-cache que tu nous as obligés d'engager avec l'Océan, nous aurions une terrible indigestion d'eau salée !

— Oui, traduisit le mécano, la limonade à prendre était un peu là !

Puis il ajouta plus sérieusement :

— À parler franc, je n'ai pas eu cette idée là tout seul ; peut-être bien qu'on me l'aurait soufflée.

— Soufflée ?…

Cyprienne fit un geste. Elle semblait comprendre, elle.

— N'est-ce pas ? fit-elle involontairement. Vous avez eu l'impression d'être entraîné ? Ce qui nous arrive ne saurait être imputé au hasard.

Jean Chapuis lui adressa un regard d'affectueux reproche.

— Ne vous abandonnez pas à de déraisonnables chimères, ma chère Cyprienne, objecta-t-il. Je ne saurais croire que nous ayons été attirés en ce tombeau par une volonté

amie. En tout cas, ce ne saurait être là la voie susceptible de nous conduire vers celui qui vous appelle. Vous devez sentir comme moi combien il serait absurde de le supposer… S'il fallait admettre que notre terrible submersion ait été provoquée, je craindrais plutôt de devoir l'attribuer à l'intervention d'un ennemi.

Cyprienne ne fit aucune réponse à cette objection. Sa confiance n'était peut-être pas entamée, mais elle paraissait vouloir éviter la discussion.

— En tout cas, reprit-elle, nous ne sommes pas séparés, c'est le principal. Nous supporterons ensemble ce qui nous arrivera. Je pense donc ceci : *quel qu'il soit et en quelque région qu'il doive nous mener*, nous devons explorer ce séjour où le Destin – pensez-vous – vient de nous jeter.

— La situation ne me semble pas comporter d'issue, murmura soucieusement Jean Chapuis. Malgré tout, avez raison, ma chère Cyprienne. Nous devons agir comme s'il était possible de conserver un espoir. S'abandonner est le fait des lâches. Il y en a point ici.

Son regard, qui pour ne pas inquiéter la fiancée, s'obligeait à être ferme, alla étudier les visages de ses compagnons.

Ni Turlurette, ni Mandarinette ne devaient se rendre un compte exact de l'aventure. Elles paraissaient surtout ahuries.

Pipigg et Kukuss avaient trouvé des cailloux salés par les vapeurs de la chute et s'occupaient à les lécher.

Quant au brave nègre, Julep, il était assis sur un entablement avec un air tellement détaché des choses de ce monde que l'ingénieur s'étonna.

— Qu'as-tu, malter Julep ? lui demanda-t-il. Tu ne parais pas très en train mon brave.

— Inutile bouger, massa ! répondit le nègre polychrome. Plus rien à faire pour gagner bon paradis.

— Pourquoi ça ?

— Julep mort. Julep être arrivé dans monde meilleur… Et massa Laridon y être aussi. Et Pipigg ! Et Kukusss ! Julep est fini, crevé, mouri avec tous son z'amis !

C'était dit avec une telle conviction que les auditeurs ne purent s'empêcher d'éclater de rire.

— Si nous étions morts, observa judicieusement Laridon, nous ne serions plus soumis aux nécessités humaines, mon vieux boule de neige. Or, mon estomac me tiraille bigrement, impossible de m'y tromper : j'ai « la dent », donc, je suis vivant !

— Julep aussi beaucoup appétit ! reconnut le nègre après réflexion.

Le mécano se gratta l'occiput et reprit :

— Tu vois bien, passionné, t'as la boulimie… Pourtant, mon nègre d'amour, en un sens, tu pourrais bien avoir raison. Ta fringale est celle l'un macchabée récalcitrant. Car nous avons dû claquer sans nous en apercevoir. C'est la seule explication possible. Il n'y a qu'à des morts qu'une aventure pareille pouvait arriver. Nous sommes chez les morts… La preuve c'est que j'en ai aperçu un.

Cyprienne Oronius donna des signes d'intense émotion. Les autres s'ébahirent seulement.

— Qu'est-ce que tu chantes-là ? s'exclama l'ingénieur.

— La vérité, m'sieu Jean. Je ne vous l'avais pas dit – d'abord parce que je n'en ai pas eu le temps ; et ensuite parce que j'en suis resté vert pomme couleur jus de chique. La chose s'est passée au moment où nous venions de toucher le fond du gouffre et où mes yeux, se portant instinctivement autour de moi, j'ai aperçu l'entrée de la caverne sous-marine… Eh bien ! parole de Laridon, j'ai distingué une silhouette humaine… une tête aux yeux extraordinaires qui nous reluquait.

— Hallucination, Victor ! Tu as cru voir.

— J'ai vu, m'sieu Jean ! Vu, ce qui s'appelle z'yeuté !

— Une créature humaine, dis-tu ? Une créature vivante sortant des entrailles de la terre ! Tu es fou ! C'est impossible !

— Pourquoi non ! intervint doucement Cyprienne, dont les prunelles s'animaient.

— Parce qu'il existe des limites que la vie ne saurait franchir, riposta l'ingénieur : en secouant la tête. Ne compliquons pas notre aventure en imaginant l'invraisemblable. Elle est déjà suffisamment extraordinaire. Je l'explique ainsi : une série de hasards favorables nous a fait survivre à la perte de notre navire et à la chute qui en est résultée. Tenons-nous-en à cette explication. Nous atteignons, en pleine possession de nos facultés physiques et intellectuelles, le sol de l'océan, disloqué par un tremblement de terre. Nous trouvons, contre toute attente raisonnable, un refuge au fond

d'une crevasse que l'Océan lui-même a pris soin de refermer sur nous. La situation est donc parfaitement claire, sinon réjouissante. Nous voici murés au fond d'une faille de l'écorce terrestre, avec toute la profondeur de l'océan au-dessus de nos têtes. Quelles sont les dimensions de cette faille ? Pouvons-nous y vivre ? Et combien de temps ? Telles sont les questions à examiner. Nous allons donc procéder sans tarder à cette exploration.

— Allons ! dit Cyprienne, en se levant avec un empressement qu'on n'attendait point d'elle.

Laridon débordait d'enthousiasme.

— Épatant ! répétait-il à Julep, moins ravi. Ah ! mon p'tit noir ! ce que j'en aurai à raconter si jamais je reviens à Belleville ! Des caves comme celles-ci, ils ne sont pas bézeff qui ont pu en visiter !

Son geste montra les galeries qui s'enfonçaient dans les entrailles de la terre.

Ses yeux brillèrent :

— Qui sait où ça conduit tout ça ? Qui sait ce que nous allons y dégoter ?

L'amour des aventures se lisait sur le visage de cet intrépide garçon. Sa vive imagination travaillait et sans doute il inventait déjà des possibilités d'existence souterraine, parée de toutes les félicités d'un paradis.

Jean Chapuis ne nourrissait pas de telles illusions. Pour lui tout se résumait en cette question : avaient-ils chance de découvrir dans cette crevasse de quoi apaiser leur faim et étancher leur soif ?

Et il ne pouvait s'empêcher de penser que même si leur bonne étoile les favorisait sur ce point, ni lui, ni ses compagnons ne seraient sauvés.

Tout au plus la découverte d'éléments nutritifs leur permettrait-elle de végéter misérablement durant un temps plus ou moins long. Cela dépendrait alors de la résistance de leur moral.

Mais il pensa qu'il n'avait pas le droit de désespérer sa fiancée en laissant voir son découragement.

Il se dirigea donc vers la galerie par laquelle s'étaient écoulées les eaux torrentueuses.

— En avant ! prononça-t-il. Après tout, le mieux que nous, ayons à faire est de nous abandonner à votre inspiration, ma chère Cyprienne.

CHAPITRE IV

LA PIERRE LUMINEUSE

Depuis près de deux heures, ils descendaient. Laridon, flanqué des deux papillons, éclairait la marche : Julep la fermait, et Jean Chapuis, au centre, soutenait le pas des trois femmes ; nul escalier de cave aux marches branlantes et usées n'eût offert une pente plus roide, ni plus malaisée.

On aurait vraiment dit que ces étranges explorateurs s'enfonçaient dans un puits.

Laridon se sachant suivi, allait toujours de l'avant. Sautant, dégringolant, roulant ou courant selon la déclivité de la rampe, il descendait avec une hâte fébrile et une inexplicable bonne humeur ; et les petits quadrupèdes s'essoufflaient à japper de joie en trottinant à ses côtés.

Pourtant, la lassitude commençait à se faire sentir. Depuis leur chute dans le maelstrom volcanique sous-marin, ils vivaient sur leurs nerfs tendus, n'ayant pu prendre aucun repos. Jean Chapuis commanda la halte. Il jugeait inutile cette fatigante gymnastique, et n'avait, lui, aucune hâte de pousser plus avant.

Soutenus par leur confiance inébranlable, la fille d'Oronius et l'enragé Parigot auraient préféré continuer. Mais ils eurent pitié de l'épuisement visible de Turlurette et de Mandarinette.

— Soit ! roupillons un brin, concéda le mécano en s'affalant sur le sol. Qui « pionce, briffe ! » affirmait un proverbe ancien. Nous allons bien voir si c'est vrai.

Puis, on l'entendit grommeler à demi-voix, en fouillant du regard les ténèbres du puits :

— Tout de même, je regrette le confortable de « Paname », où trois pilules fabriquées par les usines de chimie alimentaire suffisent à vous ôter la faim et la soif… Et je prendrais bien un bain de courants radio-actifs pour m'enlever la fatigue. Dire que nous avions dans nos bagages tout ce qu'il fallait pour vivre selon les principes de la science moderne ! Où sont passés nos « baluchons » ?

Attendait-il un miracle ? L'apparition d'un génie porteur de tout ce lui leur manquait ?

Hélas ! il était entouré de ténèbres : car, pour permettre aux jeunes filles, à défaut de l'action réconfortante des courants mentionnés par Laridon, le repos naturel du sommeil, Jean Chapuis avait éteint le photophore.

Privé des conquêtes de la science du vingt-et-unième siècle, il fallait bien en revenir aux usages des générations précédentes.

Laridon, dernier représentant par atavisme, du syndicalisme outré des siècles révolus, prenait assez difficilement son parti de cette situation nouvelle. Il semblait accuser quelque créature invisible de la déception éprouvée et il

avait – chose énorme ! – comme la velléité de déclarer la grève !

— Vrai ! grogna-t-il amèrement. Ça manque de C.T.I. et de C.G.T. sous le terre ! Si c'est comme ça qu'on y « cercueille » les touristes, j'y enverrai pas du populo !

— Dors ! lui souffla l'ingénieur. Cela vaudra mieux. Tu accumules inutilement des bêtises.

— Dormir ? J'en ai perdu l'habitude, faut croire ! rétorqua le mécano. Grâce aux bains de rayons qui suppriment « le sable dans les mirettes », les camaros d'aujourd'hui ne savent plus « taper de l'œil » ni même « fioler ». Chaque époque a ses mœurs. J'suis moderne, moi !

Il dut pourtant finir par retrouver l'usage de ce procédé de repos qu'il estimait désuet, car on cessa de l'entendre.

De son côté, après Cyprienne, vaincue par la fatigue, le jeune ingénieur s'était assoupi. C'était une sorte d'engourdissement qui ne lui laissait qu'une fort vague conscience de ce qui l'entourait.

Il fit alors un rêve étrange : il était toujours étendu sur le sol : il sentait qu'il n'avait pas bougé de place et il aurait d'ailleurs été incapable de faire le moindre mouvement.

Du fond des ténèbres, il vit surgir une sorte de brouillard lumineux, dont la trame s'avançait vers lui et grossissait à mesure qu'elle approchait.

La nappe lumineuse atteignit Jean, chassant l'ombre autour de lui. Le sol sur lequel ses compagnons et lui reposaient se recouvrit d'une toile de tapis argenté, qui semblait produit par l'effleurement d'un rayon de lune.

Les parois et la voute du souterrain étaient également devenues visibles ; mais l'action de le source lumineuse ne s'étendait pas au-delà d'un cercle de deux ou trois mètres de rayon.

L'ingénieur rêvait-il en état de veille ? Il croyait bien avoir les yeux démesurément ouverts et il les tenait fixés sur l'écran lumineux qui venait soudain de trouer les ténèbres. Mais, paralysé par le sommeil toujours maître de ses muscles, il lui était impossible de parvenir à tourner la tête pour voir où se trouvait la source de cet extraordinaire phénomène.

L'hallucination s'aggrava bientôt ; ce ne fut plus seulement une nappe de clarté qui émerveilla le dormeur ; la vision s'anima. Il vit surgir à quelques pas de lui une bizarre créature dont la silhouette était celle d'un être humain frêle et de petite taille ; espèce d'homuncule avec des yeux qui brillaient singulièrement au milieu d'une face de spectre.

Nue sous une tunique faite de fibres végétales, qui ne dissimulait rien d'elle, l'apparition glissa sans le moindre bruit sur le sol qu'éclairait le rayonnement pâle et se courba successivement sur les dormeurs avec une sorte de ferveur, à la fois respectueuse et craintive.

Cette vision était si nette, ses mouvements, bien que silencieux, avaient une telle impression de vie que Jean Chapuis entrevit, confusément la possibilité de contempler quelque chose de réel.

Les doigts de la créature accroupie s'avançaient vers le visage de Cyprienne endormie ; ils allaient le frôler.

Le fiancé éprouva à ce moment un tel effroi qu'il fit un violent effort pour s'éveiller et bouger.

Brusquement l'homuncule accroupi fit un bond et rentra dans l'ombre.

Au même instant, Jean Chapuis se dressait sur son séant et tout à fait éveillé sautait à son tour sur ses pieds.

Si l'apparition s'était évanouie, par contre l'étrange clarté subsistait.

Stupéfait, le jeune ingénieur se baissa et secoua Laridon, celui-ci se souleva en bredouillant d'une voix que le sommeil inhabituel avait rendue pâteuse :

— De quoi ? De quoi ?… Ah ! m'sieu Jean, j' rêvais qu' j'avais la trouille… c'est rare !

— Lève-toi, murmura à voix basse le fiancé de Cyprienne. Moi aussi, je viens d'avoir peur en apercevant quelque chose…

Il ne pouvait se décider à dire « quelqu'un », tellement le fait lui paraissait anormal.

Il s'interrompit pour s'élancer hors du cercle de lumière, vers deux points brillants dont il venait de sentir peser sur lui la fixité.

C'était comme deux yeux phosphorescents, attachés sur lui et le guettant du fond des ténèbres.

Dès ses premiers pas dans leur direction, ces yeux s'éteignirent brusquement, mais Jean Chapuis crut distinguer une forme sombre s'enfuyait au bout de la galerie.

Alors il s'arrêta, craignant de se heurter le front aux aspérités du roc, et murmura en se frottant les yeux :

— Inimaginable ! La faim troublerait-elle mon cerveau ?… Il serait insensé de se figurer des créatures vivantes enterrées dans ces cavernes sous-marines. La porte qui nous a livré passage ne doit pas s'ouvrir une fois tous les mille ans.

— Quoi donc que vous avez vu, m'sieu Jean ? demanda Laridon.

— J'ai eu la même hallucination que toi à notre entrée ici, répondit l'ingénieur. Il m'a semblé distinguer près de nous une créature humaine… ou presque humaine… Ce ne pouvait être qu'une fantasmagorie. Et pourtant, cette clarté qui subsiste ?…

Il s'apercevait alors seulement de la persistance de la nappe lumineuse : cela au moins n'était pas une illusion. La créature penchée sur Cyprienne, pouvait n'avoir existé que dans son imagination. Jean Chapuis réveillé en sursaut et l'esprit encore obsédé de son rêve, avait pu se suggestionner les yeux phosphorescents et la fuite de la silhouette au fond les ténèbres.

La clarté, elle, restait. Il allait falloir en trouver l'explication.

À son tour Laridon constata le phénomène et s'en réjouit tout aussitôt :

— Épatant ! V'là la « blafarde qui tue » ! s'exclame-t-il en considérant le roc baigné de pâle lumière. Il n'y en a pas des kilomètres de large, tout juste une « lance »… Mais ça nous suffit pour y voir et rien que de la reluquer je me sens déjà tout réchauffé. Parole ! je sèche à vue d'œil, et vous aussi, on croirait ?… D'où ça sort-il c' lumignon-là ? Pas du ciel, pour certain ! Puisqu'on est sous l'empire des z'homards !… Re-

gardez, m’sieu Jean, ça fuse de ce caillou… là… plaqué par terre…

Effectivement, le rayonnement lumineux paraissait émaner d’un fragment de minéral échoué au milieu du couloir.

Jean Chapuis le ramassa et l’examina :

— Ce n’est pas du *solarium* murmura-t-il. C’est plus merveilleux encore, puisque ce minerai semble être doué de propriétés radio-actives lumineuses tellement puissantes que la substance n’a pas besoin d’en être isolée. Cela rayonne à l’état brut. C’est, à proprement parler, une pierre lumineuse. Peut-être en existe-t-il de grandes masses. Si par exemple les parois de cette galerie en étaient composées, nous suivrions un chemin constellé.

— Ce serait bien un amour de filon. Malheureusement, ce n’est pas le cas. Nous avons là tout au plus la valeur d’une veilleuse.

— D’où cette pierre peut-elle être tombée ? s’interrogea pensivement le jeune ingénieur. Elle a été détachée d’un véritable bloc : la cassure est visible. Or, je n’aperçois dans nos environs aucune clarté révélant la présence d’une certaine quantité de cette matière.

— Vous l’avez dit vous-même patron. Ce machin chouette a été apporté par le citoyen de tout à l’heure… Savez bien ? le caviste.

— L’homuncule ?

— Hein ! Comment qu’ vous l’appelez ? Est-ce une insolence ? Non… Quoi qu’il en soit, votre « omoncul » avait ce caillou. Ce doit être comme qui dirait sa lanterne ou son

bougeoir… Ça prouve, que sous la terre on est aussi civilisé que dessus. Nous nous servons du *solarium*… Eux ; c'est du « lunarium » ou quelque chose d'approchant.

— Va pour « lunarium »… sourit Jean Chapuis. Mais je ne puis admettre la réalité de notre vision. Se pourrait-il que l'intérieur de la terre soit habité ?

— Pourquoi pas ?

— Scientifiquement, on pourrait l'admettre, à condition toutefois d'éliminer l'hypothèse du feu central et de l'élévation progressive de la température à mesure qu'on s'enfonce dans le sol… À certaines conditions de vie peuvent d'ailleurs correspondre des êtres spécialement adaptés en vue de ces conditions… Ce que nous nous figurons avoir aperçu ressemblerait à un homme. Cela, c'est tout à fait inadmissible : croire à l'existence d'une race humaine acclimatée aux grandes profondeurs de la croûte terrestre, ce serait pure folie.

— La pierre lumineuse n'est pourtant pas venue là toute seule, sur ses « ribouis » ou dans sa limousine ? Et vous n'allez tout de même pas me soutenir qu'elle a pu être apportée par un rat. À preuve, ces sales bêtes-là se baladent sans lanterne.

— Elle a pu se détacher d'un rocher lumineux que nous n'apercevons pas et rouler jusqu'ici en suivant la pente d'une galerie.

— Et ça aussi sans doute ?

Laridon venait de découvrir près du lieu où avait été cueillie la pierre lumineuse deux petites choses presque in-

distinctes qui allumaient en ses yeux les flammes de la convoitise.

Battant un joyeux entrechat, il se précipita sers l'endroit indiqué par son geste, se baissa et ramassa triomphalement les deux objets qu'il vint présenter à l'ingénieur.

— V'là de quoi vous inspirer, m'sieu Jean ? C' t'apport est comme qui dirait daté. Y nous ramène au temps de ma mère archigrand. C'est une galette, ma parole ! une de ces galettes qu'on mangeait au siècle dernier, quand les humains étaient encore de goûts quasiment sauvages… Aujourd'hui et vu la circonstance, je crois bien que je n'en ferai pas fi. Tâtons de l'ancien régime… Et voici une gargoulette remplie d'un liquide qui ressemble fameusement à de l'eau. De quoi boire et manger à l'antique, je vous dis ! Si vous me démontrez qu'ça pousse à même le rocher et qu'ça s'offre au passage des touristes allumés, je sous répondrai qu'alors nous sommes dans l'Empire des Merveilles du vieux Perrault !

Jean Chapuis à son tour examinait les provisions.

Il n'y avait pas à douter : c'était bien un gâteau pétri de farine grossière ; et le vase informe, produit d'un art et d'une industrie rudimentaire contenait bien de l'eau potable.

— Cyprienne ! Cyprienne ! appela-t-il, acceptant le miracle et cédant à la joie qui renaissait en lui.

À ses yeux, comme à ceux de l'enthousiaste Laridon, ce secours inespéré représentait mieux que le salut immédiat. Il n'était pas seulement le moyen d'apaiser la faim et la soif : c'était le présage d'un avenir moins sombre ; le témoignage palpable d'une protection proche, intelligente et clairvoyante, capable de comprendre les besoins humains et de les satisfaire.

À cette mystérieuse protection il allait bien croire. Le scepticisme de Jean Chapuis ne pouvait survivre à la manifestation. Comprendre n'était plus nécessaire ; il n'y avait qu'à partager la foi naïve de Laridon et de Julep.

— Cyprienne ! réitéra l'ingénieur, pressé de faire partager sa joie et d'annoncer la bonne nouvelle, Turlurette !... Mandarinette !… Réveillez-vous ! Comme les affamés du désert, nous avons reçu la manne. Voici de quoi soulager notre détresse ! Regardez !

Éveillées en sursaut, les trois jeunes filles, bientôt suivies par Julep, s'empressèrent autour de Jean Chapuis.

Il avait rompu la galette et en distribuait les morceaux. De son côté, Laridon faisait circuler la boisson.

Sa soif apaisée, la fille d'Oronius fut mise au courant des détails de l'opportune découverte. À la grande surprise de son fiancé, elle ne s'émerveilla pas autant qu'il eût été naturel. Elle semblait trouver tout simple se secours inattendu.

— Ce sombre monde est habité !… Il y a des êtres sous l'écorce terrestre ! répétait l'ingénieur avec émotion. Jamais, jamais nos géologues et nos anthropologistes, ne nous ont fait connaître cette humanité intérieure. Sans doute en sont-ils encore à l'ignorer… Pourtant l'un de ces êtres est venu vers nous et veille sur nous !

— Je pensais qu'il en serait ainsi, affirma Cyprienne. Jean, je ne saurais davantage vous le cacher : c'est la volonté de mon père qui nous a entraînés au fond de cet abîme. Nous allons vers lui ! C'est ma conviction profonde ! inébranlable !

— Comment serait-ce possible, ma chère Cyprienne ? Admettons un instant que le génie d'Oronius ait survécu.

Est-ce au sein de la Terre que nous pourrions avoir chance de le retrouver ? Comment et pourquoi n'en serait-il pas sorti pour revenir vers nous ? Supposez-vous donc qu'il n'est pas libre ?

— Jean, vous m'en demandez trop !… Pourtant, c'est bien cela qu'il faut supposer. Pour une cause dont nous n'avons pas le secret, mon père, prisonnier, ne peut user des ressources de son merveilleux esprit en vue de reconquérir ses coudées franches ! Il n'a même pas pu nous avertir ouvertement de son sort ni du lieu où il se trouve. Il se contente de nous attirer vers lui pour obtenir notre entière assistance. Cela, je le sens, comme si je le savais. Et j'explique le mystère d'une pareille attitude par la nécessité où mon père se trouve de ne pas se révéler à des ennemis… à cette Yogha, à ce Hantzen. Peut-être, eux aussi, n'ont-ils pas cessé de vivre et le guettent-ils avec cet acharnement que vous leur connaissez… Comprenez-moi bien, Jean ? Mon père aurait certainement pu nous transmettre un message par ondes cérébrales. Mais ces ondes peuvent être reçues par tous les cerveaux qui furent dotés de l'*amplificateur de l'aqueduc de Sylvius*, et, comme vous ne pouvez l'ignorer, Hantzen étant un ancien disciple d'Oronius, a dû recevoir de lui, dans le temps, ce don de l'amplificateur… Je vous le dis, Jean : nous-mêmes devons être prudents et ne pas trop penser à mon père. Laissons-nous seulement entraîner. Nous arriverons au but, j'en ai la conviction !

Silencieusement, le fiancé acquiesça d'un signe de tête. Tant de prodromes favorables commençaient à vaincre son incrédulité.

— Comme je voudrais parler à cette créature entr'aperçue par vous ? fit alors la jeune fille. Qui sait si ce

n'est pas celui auquel nous pensons qui l'a suscitée vers nous ?

— Vous entretenir avec elle serait peut-être difficile, répondit l'ingénieur. Il me faut bien admettre son existence puisqu'elle nous en a donné des preuves palpables… De là à la croire capable d'entendre et de répondre, il y a loin ! Au vrai, je demeure confondu par sa présence en ces profondeurs et je ne puis m'expliquer comment elle y est venue, ce qu'elle y fait et de quelle manière elle y vit.

— On y est bien, nous ! remarqua Laridon.

— Sans doute… Mais sans cette présence antérieure à la nôtre, nous étions bel et bien condamnés à y mourir de faim. Je puis donc me demander par quel miracle une créature humaine (car je dois croire jusqu'à preuve contraire qu'il s'agit d'une créature humaine) a pu s'acclimater et subsister dans cet effroyable séjour.

— Où prenez-vous qu'il soit effroyable ? protesta Cyprienne. Nous trouverons peut-être un paradis au-bas de la descente…

— J'en doute !

— Moi, non ! osa affirmer l'audacieux Parigot. Un bon ange n'est-il pas monté pour venir nous apporter de quoi « becqueter et lamper » ?

Jean Chapuis ne pouvait partager de telles illusions. Évidemment la rencontre d'un être vivant, là où il semblait que la vie ne pût s'entretenir, ouvrait le champ à toutes les hypothèses. Mais supposer l'existence l'un monde souterrain ignoré des hommes bouleversait toutes les idées acquises.

Il n'était pas, d'ailleurs, davantage admissible de supposer que l'être entrevu pouvait être seul de son espèce.

Réservant sagement son opinion, le jeune homme finit par conclure :

— Attendons. Nous verrons bien.

Et il émit à son tour l'espoir que la providentielle créature continuerait à pourvoir à leurs besoins, finirait même par se laisser approcher et apprivoiser.

Ce souhait parut tout d'abord irréalisable. Manifestement l'homuncule éprouvait la plus vive répugnance à se laisser apercevoir ; il se contentait d'abandonner sur le chemin des explorateurs involontaires les provisions qu'il leur destinait.

Pourquoi les nourrissait-il s'il en avait frayeur ? C'était encore une énigme.

Après tout le fait était là, patent ! Il leur continuait ses bons offices avec une ponctualité remarquable, preuve qu'il n'ignorait rien des quotidiennes exigences de l'estomac.

La descente se poursuivait donc dans d'excellentes conditions.

Cependant, parce qu'elles étaient femmes (le XXIe siècle n'ayant pu apporter aucune modification dans les péchés mignons du sexe aimable !) Cyprienne et ses deux soubrettes ressentaient davantage l'aiguillon de la curiosité. Au cours d'une des haltes et tandis que tous reposaient, unies dans une conspiration tacite, elles restèrent éveillées en simulant le sommeil, dans l'espoir que la créature s'approcherait et qu'elles pourraient la contempler. Entre leurs paupières

abaissées leurs yeux fouillaient l'ombre, se figurant parfois y distinguer une forme mouvante.

À la fin, Cyprienne put tenir : elle se leva doucement et s'en fut à la limite du cercle de pâle clarté dont les entourait la pierre lumineuse, précieusement conservée comme fanal.

Ce n'était point encore suffisant.

Pour habituer ses yeux aux ténèbres, la jeune fille se décida à pousser plus loin de quelques pas encore. Peut-être, dans l'ombre, la bizarre créature des profondeurs se montrerait-elle moins farouche et se laisserait-elle approcher.

Cyprienne n'avait aucune appréhension de l'énigme des ténèbres. L'être qui leur prêtait sa continuelle assistance ne pouvait lui faire du mal.

Et puis un seul cri jeté par elle n'aurait-il pas suffi pour éveiller ses compagnons et les faire accourir ?

Pour toutes ces raisons, la courageuse jeune fille n'hésita pas à pénétrer plus avant dans l'obscure galerie.

Après quelques pas, son pied s'étant heurté à une chose molle, elle se baissa vivement, palpa l'obstacle et sentit un frisson la parcourir toute.

Ce qu'elle touchait, c'était un corps allongé à plat sur le sol.

Son cœur battit ! Ce corps devait être celui de leur énigmatique pourvoyeur qu'elle cherchait, probablement endormi lui aussi et profitant du sommeil de ceux dont il accompagnait la marche pour prendre un repos réparateur.

— Jean !… Victor ! appela-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

En même temps ses mains crispées maintenaient immobile son prisonnier qui, réveillé, tentait de lui échapper.

— Ouah ! Ouah ! firent Pipigg et Kukuss pour affirmer leur présence.

Les vaillants petits animaux avaient suivi leur maîtresse sans se faire remarquer par elle.

Déjà Turlurette et Mandarinette accouraient à l'appel de la fille d'Oronius. L'arrivée des trois hommes renforça un cercle dont le captif ne pouvait plus sortir.

Grâce à la pierre lumineuse apportée par le mécano tous purent alors détailler le singulier petit être qui se débattait désespérément entre les frêles et belles mains de Cyprienne.

Quand la lumière l'atteignit et qu'il rencontra fixés sur lui les regards des six rescapés de *La Stella*, il cessa de s'agiter, tomba à genoux et se prosterna le front contre le sol, dans l'attitude de la supplication, de l'adoration.

C'était un être pâle et chétif : son visage et ses mains avaient une transparence livide ; ses cheveux longs et peu fournis n'avaient aucune couleur, mais ses yeux brillaient comme des escarboucles. En dehors de ces indices de dégénérescence physique et de ces tares, qui pouvaient d'ailleurs n'être que les caractéristiques d'une race spécialement adaptée à l'existence souterraine, il présentait des formes amoindries mais typiques, prouvant qu'il appartenait à l'espèce humaine.

L'expression de son visage craintif indiquait la douceur. Il eût été difficile de lui assigner un âge, car si sa taille était

celle d'un adolescent non encore complètement développé, ses traits présentaient un aspect vieillot. De même on ne pouvait dire à quel sexe il appartenait.

Tandis que tous l'examinaient avec une curiosité non exempte de sympathie, Laridon plus expansif et moins cérémonieux, le saisit sans façons par le milieu du corps, le remit sur pieds et lui secoua cordialement la main.

— Là, mon pays ! fit-il avec une affabilité gouailleuse. Tu nous as assez fait de salamalecs. D'ailleurs on est des copains depuis que tu partages le pain de ton patelin, avec les Pantruchards. Comment qu'on te nomme, vieux zig ?

Ce singulier petit homme des cavernes obscures, il n'y réfléchissait pas, devait être dans l'impossibilité de le comprendre.

Mais, comme en formulant sa question, il lui avait posé son doigt sur le front et que l'expression de son visage était aussi parlante que sa mimique, l'être souterrain en devina sans doute le sens, car un monosyllabe s'échappa de ses lèvres et c'était certainement une réponse :

— Taï !…

CHAPITRE V

TAÏ, HOMME DU SOUS-SOL

— Tai ? répéta Laridon. Taï ? Est-ce ton nom, ma poule ? L'interpellé, de la tête, esquissa un signe affirmatif en redisant encore d'une voix pointue à écorcher les oreilles :

— Taï !

— Il n'y a pas à dire : c'est bien son nom, conclut le mécano. Il n'est pas ordinaire. Mais, dans c'te vie tout le monde ne saurait s'intituler Gaillard ou Foutriquet, pas vrai ? Or donc, Taï, mon aminche, puisqu'on se connaît bien, à c't'heure, tu vas faire route avec nous, je pense ? Justement on a besoin d'un guide on t'embauche.

La physionomie de Taï n'était point dépourvue d'intelligence ; cependant, en dépit de son application, on devinait qu'il ne parvenait pas à saisir le sens de cette aimable invitation. D'autre part, comme le ton et les gestes dénotaient une réelle bienveillance à son égard il ne pensait plus à s'échapper.

D'ailleurs, les explorateurs inattendus de ces profondeurs excitaient au plus haut point sa curiosité, ceci était

l’évidence même ; il avait pour eux un sentiment d’émerveillement respectueux et craintif.

Par exemple, s’il tendait les mains vers le sextuor avec une sorte de ferveur, il n’osait pas les toucher, car leur stature et leurs vêtements surtout lui inspiraient une sorte de fétichisme.

En fait de vêtements, lui n’en portait aucun, mais, comme nous l’avons dit, la taille exiguë de ce ni mâle ni femelle enlevait à sa nudité toute inconvenance.

Sans doute était-ce la première fois qu’il contemplait des humains si différents de lui-même. Leur apparition devait lui sembler aussi merveilleuse que la sienne l’était aux yeux des compagnons de Cyprienne.

Se rendant compte des sentiments qui l’agitaient, la jeune fille lui sourit et posant une de ses mains sur sa tête, elle caressa les cheveux incolores.

Tour à tour Turlurette, Mandarinette et Jean Chapuis firent de même. Julep adressa à cette nouvelle connaissance une grimace amicale et Laridon répéta :

— T’es un copain, un aminche, un frangin !

Définitivement rassuré par ces manifestations amicales, Taï sourit à son tour, avec une expression d’extase : puis s’approchent successivement de chacun de personnages, il se prosterna et leur prit la main qu’il baisa, avant de la poser sur sa tête humblement inclinée.

— Ça, ça veut dire qu’il accepte l’emploi proposé, assura le mécano. Il se met à notre service, quoi ! Je me charge de le dresser et d’en faire un poulain de choix.

— N'abuse pas de sa candeur, recommanda Mlle Oronius, en menaçant du doigt le facétieux garçon.

— Moi ? protesta celui-ci avec l'indignation de l'innocence calomniée. Je ne lui donnerai que de bons conseils… Et pour commencer, vous allez voir si je sais me faire comprendre.

Ramassant le fragment de pierre lumineuse, il le montra à Taï en demandant :

— Ça vient de ton patelin, hein ? Si on en trouve beaucoup de cette espèce-là, frérot, on pourrait fonder, nous deux, une banque sous-marine.

Ayant gravement écouté la question sans la comprendre, Taï toucha la pierre, puis, de la même main, à plusieurs reprises, il désigna la direction de la descente en prononçant des syllabes inintelligibles.

— Il doit nous inviter à le suivre, suggéra Cyprienne. Il n'y a vraiment que cela à faire.

Et répétant le geste de Taï :

— Va ! dit-elle. Nous t'accompagnons.

Aussitôt, Taï se mit en marche. Il portait à deux mains la pierre lumineuse. Durant le premier quart d'heure, il n'avança qu'avec circonspection et en se retournant à chaque instant pour s'assurer s'il était suivi.

Au second coude de la galerie, il s'arrêta, s'accroupit devant un trou creusé dans la roche, en tira des provisions et un nouveau récipient empli d'eau : puis il vint déposer le tout devant ses compagnons, en renouvelant ses génuflexions respectueuses.

Ni les railleries de Laridon, ni les caresses amicales de Cyprienne, désireuse de l'apprivoiser complètement, ne devaient d'ailleurs réussir à le faire se départir de ces marques exagérées de respect.

— C'est le protocole du pays. Faudra bien s'y faire, crut devoir expliquer le mécano.

Il obtint toutefois que son nouvel ami prit sa part des aliments et de la boisson.

Quelques heures plus tard, devant une nouvelle cachette, la même cérémonie recommença.

— Le gaillard avait décidément préparé son expédition et ses relais, constata Jean Chapuis. Quel qu'en fut le but, il avait abandonné tout le long du chemin des provisions pour le retour.

Si le mystère se corsait, l'avenir, par contre, s'éclairait de plus en plus. L'ingénieur finissait par admettre l'existence, dans les entrailles de la terre, sinon du monde merveilleux qu'imaginaient ses compagnons, du moins un embryon de vie organisée qui leur offrirait une chante de salut.

Il se disait aussi sans une absolue conviction :

— Quand Cyprienne suppose qu'un fluide émanant de la pensée d'Oronius, nous a attiré et nous dirige en ce dédale, peut-être pressent-elle la vérité.

Il suivait donc avec entrain l'embryon humain, bien décidé à pousser jusqu'au bout.

Le plus étrange, à son estime, était qu'on pût trouver à pareille profondeur un air agréablement respirable et une température modérée grâce auxquels la marche se poursui-

vait, sur un sol uni, sans s'accompagner des fatigues qu'on n'eût pas manqué de ressentir sur terre.

Après la sixième étape (le seul mode mis à la disposition de nos voyageurs de calculer le temps), l'espèce de cheminée par laquelle ils descendaient s'élargit peu à peu : la pente s'adoucit et ils eurent l'impression de faire route au milieu d'un paysage obscur et chaotique, comme le lit d'un torrent dévalant des pentes d'une montagne pour aboutir dans une vallée.

Mais l'exiguïté du cercle qu'éclairait la pierre-fanal ne leur permettait pas d'avoir une vue d'ensemble, ni de vérifier leurs suppositions ; le rayonnement du singulier caillou faisait tout juste un trou de lumière au milieu d'une masse d'ombre, dont l'opacité emprisonnait les regards de nos explorateurs souterrains.

Cependant, comme Jean Chapuis ne voyait plus de rocher au-dessus de sa tête, ni à ses côtés et que, si loin qu'il s'écartât sur le droite ou sur la gauche, jamais plus il ne rencontrait de muraille, il en déduisait qu'ils devaient être arrivés dans une grotte de proportions gigantesques, ou peut-être même au sein d'une poche énorme existant à l'intérieur du globe terrestre.

Une nouvelle étape les amena en terrain plat : ils sentirent la déclivité du sol cesser sous leurs pieds. En même temps, d'un lointain dont l'obscurité continue leur avait jusqu'alors dérobé l'existence, surgit une tache claire, comme celle qu'on aperçoit dans le ciel un peu avant l'aube, du côté du levant.

— Le jour ! s'exclama Laridon, à la façon d'un marin qui annonce la terre.

Jean Chapuis secoua la tête.

— Non ! dit-il, en examinant la clarté lointaine. Ce n'est pas le jour… Ou du moins, ce serait un jour d'une espèce particulière, tel qu'en pourrait produire une énorme quantité de cette matière accumulée.

Il montrait le fragment de pierre lumineuse.

Taï, comme toujours, prêtait une profonde attention aux paroles incompréhensibles pour lui. Ayant surpris ce geste, son visage s'anima. Il poussa un cri inarticulé et hocha plusieurs fois la tête en gesticulant. Sa main allait de la pierre à l'horizon éclairé.

Il était impossible de se méprendre sur la signification de ces deux gestes, que ponctuait une série d'onomatopées bizarres, appartenant sans aucun doute à la langue maternelle de Taï.

Le tout voulait dire clairement :

— C'est bien cela… Vous y êtes ! La clarté de là-bas est produite par une accumulation de cette pierre, qui vient d'ailleurs de cet endroit où je vous conduis.

Jean Chapuis le comprit ainsi.

— Vous le voyez, reprit-il. Taï confirme mon hypothèse. Si la vie a pu se développer dans ce triste séjour, elle doit forcément s'être localisée près de cette source de clarté.

Laridon paraissait fort surexcité : il regardait successivement l'horizon éclairé et la masse d'ombre qui l'entourait encore.

Étant donné son tempérament enthousiaste, il aurait dû se précipiter tout de suite en avant ou réclamer un départ immédiat. Or, il n'en faisait rien.

— C'est le commencement des merveilles, déclara-t-il posément. Il fera jour demain, comme on dit sur la terre. Pour le moment, m'sieu Jean, je demanderais une petite sieste. Il faut prendre des forces pour la dernière étape.

Cette proposition était trop raisonnable pour n'être pas accueillie sans discussion. Un quart d'heure plus tard tous reposaient autour du fragment de pierre lumineuse venant du séjour mystérieux qui allait leur être révélé.

Le beau front de Cyprienne s'illuminait de l'espoir dont rayonnaient ses regards.

Elle approchait sans doute du moment où le mystère qu'elle n'avait pas craint d'affronter lui livrerait son secret.

— Mon père a survécu ! Demain j'en aurait la preuve en même temps que l'explication ! pensait-elle avec exaltation. Du fond de ces ténèbres, qui auraient dû me remplir d'horreur et d'effroi, sa pensée n'a cessé d'être avec moi et de m'appeler.

Longtemps son exultation la tint éveillée ; et lorsqu'enfin la somnolence s'empara d'elle, une exclamation de Taï l'en tira, éveillant en même temps ses compagnon.

Ils ouvrirent les yeux et aperçurent l'être souterrain qui se démenait devant eux, leur montrant alternativement la pierre lumineuse diminuée d'un bon tiers, et la place où s'était endormi Victor Laridon.

Cette place était vide.

Le sympathique mécano avait disparu, et le nègre avec lui !

CHAPITRE VI

DANS LE CIEL SOUTERRAIN

À la première surprise de Jean et de Cyprienne succéda une vive inquiétude. D'ailleurs cette disparition causait un trop gros chagrin à la sensible Turlurette pour ne point les émouvoir.

C'était clair pourtant : sans cause apparente, cédant peut-être à un simple caprice, l'enragé Laridon était parti en exploration, entraînant avec lui son inséparable.

Il n'y avait pas à formuler un doute sur la préméditation de ce stupide coup de tête, car pour ne pas priver la troupe de son luminaire, il s'était borné à y faire un discret emprunt.

Mais le fait qu'il s'était prémuni d'une source d'éclairage prouvait qu'il n'avait pas l'intention de limiter son exploration aux abords immédiats du campement.

Où était parti l'imprudent Laridon ? N'y avait-il pas de risque qu'il s'égarât ainsi que le trop docile Julep ? L'un et l'autre auraient dû avoir déjà regagné le bivouac d'étape. Car ce départ clandestin, effectué pendant le sommeil de leurs compagnons, prouvait qu'ils comptaient être de retour avant le réveil général.

Aussi anxieux l'un que l'autre et s'efforçant de consoler Turlurette, qui pleurait à chaudes larmes, les deux fiancés interrogeaient les ténèbres.

C'étaient en vain : cette ombre opaque dans laquelle ils plongeaient encore ne laissait pas deviner la direction prise par le couple imprudent.

Jean Chapuis essaya de quelques appels et n'obtint aucune réponse. Sa perplexité redoubla. Que devait-il faire ? Continuer le voyage vers le but que marquait la montagne lumineuse, c'était abandonner les deux braves garçons à leur sort et risquer de ne jamais les revoir.

Le jeune ingénieur ne pouvait s'y résoudre. D'autre part, attendre leur retour, alors qu'ils s'étaient peut-être égarés et marchaient dans une direction absolument opposée, serait perdre inutilement un temps précieux.

Et c'était aussi prolonger bien cruellement l'attente angoissée de la fille d'Oronius, qui pensait trouver dans l'étrange monde la réponse aux questions qu'elle se posait au sujet de son père.

Et puis, il paraissait tout aussi impraticable de partir à la recherche des égarés. C'eût été s'en remettre au hasard.

Or, tandis que Jean Chapuis méditait ainsi un bruit venu du lointain obscur les fit tressaillir.

Instinctivement ils levèrent la tête pour chercher dans le plafond des ténèbres, qui remplaçait le ciel, l'origine de ce bruit familier.

C'était celui que font les moteurs d'un aéroplane en plein vol.

Sûrement, il y avait erreur.

Comment imaginer, en effet, un avion volant à *l'intérieur de la terre ?* Si vaste que fut la poche au sein de laquelle ils se trouvaient, eût-elle même présenté les dimensions d'un monde, on n'y pouvait supposer l'existence d'une civilisation assez avancée pour que ses habitants fussent pourvus de machines volantes.

Jean Chapuis était donc tout près de se croire victime d'une hallucination ou bien d'attribuer la bruit a une origine différente, quand, ayant jeté les yeux sur Taï, il le vit trembler.

Le petit Sous-Terrien paraissait fort effrayé et prêt à se cacher.

Donc, il ne connaissait pas l'origine de ce bruit et il n'y était pas accoutumé.

Très émue, Cyprienne se serrait contre son fiancé.

— Entendez-vous ? murmura-telle.

— Oui… on dirait des battements de moteurs… Nous devons avoir des bourdonnements dans les oreilles.

— Pourquoi ?… Si le génie de mon père a pu atteindre ce séjour, Jean, il faut bien nous attendre à la réalisation de l'irréalisable.

— Hélas ma chère Cyprienne, je ne puis que vous répéter mes précédentes objections : gardez-vous d'espoirs exagérés. Si mon maître a survécu, il n'a plus le libre usage de son merveilleux génie. Sa manifestation initiale n'aurait-elle pas été de le ramener parmi nous.

La jeune fille baissa la tête et soupira. Elle comprenait la justesse de ce raisonnement.

Heureusement pour le bonheur humain, aucune logique, aucun faisceau d'arguments ne peut triompher complétement des intuitions de notre cœur.

En son fort intérieur, Cyprienne sentait bien qu'en dépit de toute raison, le courant de confiance qui la poussait ne pouvait la tromper.

À travers la masse terrestre, le fer sent la mystérieuse influence de l'aimant : la jeune fille était attirée – captée devrions-nous dire – par une énergie de cet ordre aussi invisible, aussi inexplicable, mais aussi irrésistible.

Soudain elle sentit entre ses genoux la tête de Taï qui, tombé accroupi, enfouissait son visage dans les plis de sa tunique. En même temps, un cri de Jean lui fit relever la tête.

De la voûte de ténèbres tombait maintenant le faisceau lumineux d'un projecteur, son rayon balayait le sol, comme activé à une recherche dans les coins d'ombre.

Il n'y avait plus à douter : un avion volait sous ce ciel de rocher !

Un aéroplane !... Un projecteur fonctionnant sous la croûte terrestre !

Jean Chapuis croyait être sous l'empire d'un cauchemar. Et Cyprienne sentait son cœur battre d'espoir.

Au sens de cette dernière, incontestablement, cette prodigieuse réalisation devait annoncer la présence, peut-être toute proche, du grand, du tout-puissant Oronius ?

De la nue enténébrée, l'oiseau dont l'œil de feu fouillait la nuit, se dégagea soudain et apparut aux regards du petit groupe. Le projecteur venait précisément de jeter son cercle éblouissant sur l'ingénieur et ses compagnes. Placés en pleine lumière, ils ne pouvaient échapper aux regards des aviateurs.

L'oiseau scientifique descendait.

Au moment où il se posa sur le sol, un cri de stupéfaction jaillit des lèvres de Jean Chapuis et de Cyprienne.

— L'*Alcyon-Car !*

— Yes ! L'*Alcyon-Car !* riposta une voix joyeuse. L'océan nous a fait suivre nos « baluchons ». Patron, pour son compte et le vôtre, Bibi vient d'en prendre livraison, histoire de vous « époiler ».

Et Victor Laridon, épanoui, sauta hors de la cabine du merveilleux appareil. À son tour, et le suivant, en sortit master Julep, souriant de toutes ses dents.

L'explication du miracle ne fut pas longue : le mécano eut achevé de la donner avant que nos voyageurs fussent revenus de leur stupeur.

Le Parigot était un diable à ne douter de rien. Selon son propre aveu, il ne s'épatait pas facilement. Aussi était-il toujours prêt à croire aux faveurs du hasard et à les accueillir comme un dû.

Lorsqu'après avoir glissé sur le flanc de la vague géante virant à la façon du maelstrom, il s'était vu déposé sur le sol sous-marin, sans autre dommage qu'un moment d'intense émotion, il s'était dit qu'il fallait croire à la chance. S'étant ainsi manifestée, elle ne pouvait s'en tenir à ce début et

abandonner dans une situation aussi périlleuse, ceux qu'elle venait de protéger.

La révélation de la grotte sous-marine et les événements qui avaient suivi ne pouvaient que confirmer le mécano dans cette bonne opinion.

Optimiste, il s'était persuadé qui si des humains avaient pu subir sans avaries une aussi effroyable chute, il n'existait aucune raison pour ne point prédire un pareil sort à la cargaison de *La Stella* infiniment mieux emballée.

De cette cargaison si précieuse, qui constituait un matériel d'expédition, était elle aussi arrivée au fond de l'abîme : Laridon le savait, il avait reconnu au passage les caisses, entraînées par le torrent qui se précipitait dans l'entonnoir de la grotte.

Alors il avait murmuré :

— Je parie qu'elles arriveront avant nous à destination.

Pour ne point donner à ses compagnons un espoir qui risquait de faire faillite, à grand peine, car il était bavard, il avait gardé pour lui seul ce lourd secret. Il n'avait fait part à personne de ses observations et des déductions qu'il en tirait.

Seulement, arrivé au bas de la descente, dans la grande salle obscure, avant de pousser en caravane jusqu'à la montagne lumineuse, il avait voulu s'assurer en personne du bien fondé de cet espoir, il s'était éclipsé en tapinois en entraînant Julep, dont l'aide devait lui être nécessaire s'il retrouvait la cargaison.

— Or donc ! acheva-t-il. L'emballage étant solide, tout a résisté. Nous n'avons eu qu'à remonter l'*Alcyon-Car* et à ar-

rimer les provisions dans les armoires des cabines. Nous voilà parés pour une ballade ou ventre du globe… Nom d'une moustache de rat ! Y n' manque rien dans la cambuse. C'est à croire que mam'zelle Cyprienne prévoyait le chambardement lorsqu'elle dressa la liste de ce qu'on devait emporter et prescrivit un matelassage capable de résister à tous les carambolages.

La jeune fille échangea un regard avec Jean Chapuis.

— J'ai suivi l'inspiration de qui vous savez, dit-elle. Mon ami Jean, douterez-vous encore que l'esprit d'Oronius soit avec nous et nous protège ?

Pour comprendre la joie des jeunes gens, pour apprécier le secours miraculeux que leur apportait la trouvaille du mécano, il nous faut donner quelques détails sur l'*Alcyon-Car* et sur les trésors qu'il emportait dans ses flancs.

Ce n'était pas seulement le plus perfectionné des avions, doté par la science d'Oronius d'un mécanisme secret faisant de lui le roi des oiseaux, il pouvait encore et selon les besoins, se transformer instantanément en une auto rapide, en un tank bravant tous les obstacles, en canot électrique, en sous-marin… Il était chez lui au sein de tous les éléments : entre deux eaux ou sur le fond des mers, dans les airs comme sur terre, à la volonté de ceux qui le dirigeaient, cet appareil incomparable pouvait courir, sauter, grimper, voler, voguer ou plonger.

L'outillage que renfermaient ses compartiments n'était pas moins exceptionnel et lui donnait une supériorité incontestable sur tout ce qui avait été conçu et exécuté dans le même genre.

Désormais, ayant reconquis cette forteresse auto-transportable dans tous les éléments – car elle pouvait traverser le feu étant enrobée d'amiante – les passagers de l'Alcyon-Car devaient envisager l'avenir avec une entière confiance. Ils étaient certains de pouvoir affronter n'importe quelle aventure.

Ayant serré avec effusion les mains de l'ingénieux et dévoué mécano, Jean Chapuis fit installer tout son monde à bord de l'avion. Et, redevenu capitaine, il cria avec enthousiasme :

— Démarre, Victor, et en route. Maintenant l'exploration de ce monde sous-terrien va devenir un jeu.

On fut contraint de porter Tai dans la cabine d'Oronius où s'était installée Cyprienne. L'oiseau qu'il avait vu descendre de la voûte obscure le frappait d'une terreur religieuse. Il s'était prosterné la face contre terre et refusait obstinément de se relever. Laridon dut le prendre dans ses bras pour le passer à la jeune fille.

Celle-ci eut toutes les peines du monde à calmer l'épouvante du petit être ; il gémissait et adressait à tous d'incompréhensibles supplications.

Il se calma pourtant dès que Victor, avant fait donner les gaz, il vit s'élever l'avion sans en éprouver aucun mal. Et quand il put se voir emporté ainsi à travers l'espace, sa physionomie prit une expression d'extase. Il joignit les mains et se mit à chanter une sorte d'invocation qu'il entrecoupait de cris joyeux.

— T'as rien « allumé » encore, lui disait le pilote-mécano, sans quitter de l'œil sa direction et sans se soucier s'il pouvait être compris par Taï. C'est là-haut, en plein

« bourguignon » (soleil) qu'il faudrait reluquer ça. Un avion dans une cave, ça vous jaspine rien…

Les dimensions de ce qu'il appelait dédaigneusement « une cave » étaient pourtant, il faut le reconnaître, des plus impressionnantes. Les feux du projecteur n'en trouvaient pas les limites et l'*Alcyon* put s'élever de près de deux mille mètres avant d'apercevoir au-dessus de son vol la voûte rocheuse qui fermait cet étrange ciel.

Devant lui, il ne rencontrait aucun obstacle. La poche d'ombre devait s'étendre sur des centaines de kilomètres.

Dans l'encre de cette nuit l'appareil poursuivait son vol silencieux sans rencontrer d'obstacle. Les feux du projecteur étudiant le sol révélaient un singulier paysage chaotique, uniquement composé de montagnes, de rochers, de lacs dormants aux eaux sinistres et de crevasses qui ressemblaient à des cratères de volcans éteints.

À l'horizon vers lequel se dirigeait la course du grand oiseau mécanique, la bande lumineuse qui avait frappé les regards des explorateurs, alors qu'ils étaient encore sur le sol, s'élargissait et s'amplifiait d'instant en instant.

Jean Chapuis l'avait naturellement prise comme point de direction. N'était-elle pas le centre de ce monde, ou tout au moins l'unique foyer de vie qu'on y pouvait rencontrer ?

C'était vers ce point d'ailleurs que la pensée de Cyprienne Oronius se trouvait attirée comme par un aimant.

En se rapprochant la bande se changea bientôt en une large tache de lumière et l'*Alcyon* pénétrant dans ce champ éclairé survola une vaste plaine au sol lumineux.

Une centaine d'années plus tôt un spectacle avait fait courir les foules, celui d'une ballerine nommée Loïe Fuller qui paraissait danser au milieu les flamme parce qu'elle s'agitait sur une table transparente éclairée en dessous… Eh bien ! cette plaine, en incommensurablement plus grand, avait toutes les qualités de ce truc de théâtre, puisque la lumière lui venait de son sol translucide.

La vie l'animait ! Au dessous de l'*Alcyon*, c'était un pullulement de créatures semblables à Taï ; il y avait aussi des animaux, des constructions, une végétation.

Mais ce qui déconcertait le plus les yeux humains appelés à contempler ce spectacle inaccoutumé, c'était de n'y retrouver *aucune des couleurs du spectre solaire*.

Il y en avait d'autres auxquels nos explorateurs ne pouvaient point donner de nom. C'était des couleurs inconnues, différentes de celles qui composent nos paysages terrestres. Et cela donnait à ce singulier monde un aspect irréel, autant dire spectral.

Ceux qui s'agitaient sur ce sol radio-actif étaient bien des vivants, pourtant : et sans doute valaient-ils d'être observés de plus près.

Ils allaient l'être, car Cyprienne, toujours obsédée de l'appel mystérieux, ne pouvait manquer de vouloir prendre pied. Elle dit, en effet :

— Descendons, mon ami Jean. Je voudrais entrer en contact avec ces créatures. Par elles, je le pressens, je retrouverai la trace de mon père.

À ce souhait, l'ingénieur n'avait pas de sérieuses objections à opposer. Ce peuple souterrain paraissait composé de

créatures, inoffensives. Au reste, les moyens de défense et au besoin d'attaque dont disposaient les passagers de l'aéroplane étaient de nature à leur interdire toute crainte.

L'*Alcyon-Car* piqua donc vers le sol et atterrit légèrement.

CHAPITRE VII

LA NATURE INVERTIE

De cette première impression ressentie en prenant pied dans ce monde bizarre, les héros de cette aventure devaient conserver un souvenir ineffaçable.

Il leur sembla percevoir, tout en demeurant éveillés, des sensations de rêve et presque de cauchemar. C'était baroque et incohérent ; cela paraissait violer ou renverser toutes les lois de la nature, auxquelles sont accoutumés les humains.

Tout d'abord, comme nous l'avons dit, cette lumière hissant du sol, au lieu de descendre du ciel, produisait logiquement cet étrange phénomène de supprimer l'ombre des corps : ceux-ci étaient éclairés si bizarrement qu'ils prenaient une apparence d'irréalité.

En second lieu la luminosité de ce sol différait tellement de la lumière solaire qu'elle inquiétait les pupilles mal adaptées à la percevoir. Imaginez que, sur terre, les rayons ultra-violets ou infra-rouges nous deviennent tout à coup perceptibles, autrement que par leur action bienfaisante ou nocive sur notre organisme. Supposez aussi que nous puissions en

apercevoir la couleur. C'était à peu près cela qu'éprouvaient Jean Chapuis et ses compagnons.

Il y avait encore cette végétation inconnue, dont ils étaient entourés, ces plantes aux formes fantastiques, ces fleurs-grimaçantes dont les calices renversés étaient tournés vers le sol, source de lumière et de la chaleur et dont les parties éclairées se trouvaient toutes *par dessous*, tandis que c'était *le dessus* des feuilles et des fleurs qui s'estompait d'ombre.

Ces arbres enfin, ces arbres de cauchemar dantesque, dont les frondaisons opulentes, avides de clarté, s'étalaient en fouillis sur le sol, tandis que chaque fût renversé, projetant sa base vers l'espace, se couronnait de racines qu'on eût pu comparer à des têtes de gorgones.

Dans ce paysage à la lumière cendrée et blafarde, des multitudes accouraient, de toute part, s'arrêtaient et se prosternaient à quelques mètres de l'*Alcyon*.

Bientôt, un cercle immense de créatures sous-terriennes entoura l'oiseau, ses passagers, et des milliers de voix gémissantes entonnèrent une mélopée.

— Mince de réception ! s'ébahit Victor Laridon.

— Ils nous prennent pour des dieux, expliqua l'ingénieur. Ou tout du moins pour des génies. Ne tombons-nous pas du ciel… de ce qu'ils doivent appeler leur ciel !

— Alors, tâchons d'être à la hauteur ! proposa le mécano en se rengorgeant.

Pour tenir ce rôle, il prit une pose majestueuse, en adressant à la foule prosternée des gestes bénisseurs.

Taï, dont Cyprienne tenait la main, devait être un interprète mieux compris : il se mit à adresser aux plus proches de ses frères des paroles incompréhensibles. Elles furent accueillies par un grand silence, auquel succéda une formidable explosion de joie.

— Il nous présente et ou on nous souhaite la bienvenue ! émit le mécano.

Obéissant sans doute aux suggestions de Taï, la foule se releva et se forma en une double haie respectueuse, qui semblait vouloir tracer son chemin à l'*Alcyon-Car*.

En même temps tous les petits bras se tendirent vers une agglomération de constructions qui devait être un village. Et les regards ardemment fixés sur les voyageurs, parurent les implorer.

Timidement, Taï tira Cyprienne par son péplos ; son geste indiqua la direction du village.

— Ils nous invitent à venir chez eux, traduisit la jeune fille. Pour accompagner ces humains inférieurs, dont j'attends beaucoup, faites replier les ailes de l'*Alcyon*, Jean, et roulons sur le sol !

La transformation fut instantanément réalisée. Au milieu d'un cortège admiratif et respectueux, l'avion automobile emporta ses passagers vers le village.

Du haut de son siège, Taï, maintenant enthousiaste et exubérant, ne cessait de haranguer la foule.

Pensive, Cyprienne l'écoutait.

— Il me serait nécessaire de comprendre cette langue, murmura-t-elle. J'ai tant de questions à poser !

Quelques instants plus tard, l'*Alcyon-Car* s'arrêtait au centre d'une de ces agglomérations sous-terriennes que nos *subglobe-trotters*, du haut de leur aéro, auraient pu prendre pour des taupinières.

L'aspect différait notablement de celui de nos villages de la surface. Bien que les créatures découvertes par les explorateurs de ce monde inconnu appartinssent incontestablement à la race humaine, dont ils formaient sans doute une branche égarée, ils n'avaient pas suivi, à beaucoup près dans la voie du progrès, leurs frères du grand jour. Leur civilisation demeurait rudimentaire.

Ce qui frappait avant tout les nouveaux venus tombés chez ces troglodytes des bas fonds, c'était le voile de mélancolie qui semblait jeté sur les êtres comme sur les choses. Le monde souterrain paraissait en proie à une incurable tristesse. Cela tenait sans doute au genre de lumière qui l'éclairait et aussi à cette impression déprimante que produisait ce ciel obscur et voûté, pesant lourdement sur la plaine lumineuse.

Ce monde n'était en somme qu'une immense caverne et tout devait s'y sentir emprisonné : hommes, bêtes et plantes. La température paraissait y être à peu près constante ; mais, comme l'expérience devait l'apprendre à Jean Chapuis et à ses compagnons, l'électricité enfermée dans cette vaste poche pouvait donner naissance à des orages, et parfois des remous et des tourbillons y agitaient l'air.

Tout le village était construit de cette matière lumineuse qui formait le sol, de sorte que l'extérieur comme l'intérieur des habitations irradiaient comme le reste et qu'on n'y pouvait trouver d'ombre reposante.

Elles ne contenaient aucun mobilier, mais seulement des nattes de fibres végétales et quelques ustensiles et poteries d'une facture primitive et de forme grossière.

Ignorant tous les raffinements, ce peuple ne savait pas transformer en plaisir la satisfaction d'un besoin. Il végétait tristement et misérablement. On aurait dit qu'il se sentait victime de quelque inique condamnation et qu'il avait perdu tout courage. Il subissait passivement sa peine et ne trouvait même pas la force morale de chercher à l'adoucir.

En contemplant ces pauvres êtres chagrins et chétifs, enfermés dans cet enfer par la cruauté incompréhensible du destin, Cyprienne se sentait émue de pitié.

Il était évident pourtant que l'apparition des passagers de l'*Alcyon*, ramenés par Taï, provoquait en cette foule une sorte de réveil. Elle devait être considérée par eux comme un évènement heureux et joyeux, car ils le manifestaient à leur manière.

La double intention d'honorer et de conserver parmi eux les protégés de Taï ressortait clairement de leur manière d'agir.

Au milieu des habitations, toutes petites et basses, une seule construction de dimensions imposantes s'élevait. Il n'était pas nécessaire d'être archéologue pour deviner en elle une sorte de temple.

Les murs en étaient faits non point de pierre lumineuse, mais d'une matière translucide, analogue au verre ; elle permettait d'apercevoir l'intérieur. Un large portail y donnait accès.

Complètement vide, sans un autel, ce temple semblait attendre des dieux.

Avec des clameurs enthousiastes, la foule s'attelant à l'*Alcyon-Car* le poussa à l'intérieur de la construction.

— Ils ont du flair, les marmousets ! Comme garage, n'y a pas mieux ! apprécia Laridon.

Il n'était pas autrement ému de tant d'honneurs. Il trouvait seulement que les sous-terriens auraient bien dû les laisser tranquilles à présent qu'ils étaient dans leur « hôtel ».

— Les souverains, s'pas ? on les acclame quand ils sont dehors. Mais pendant qu'ils se débarbouillent on leur fiche la paix. Est-ce que ces mirlitons-là vont nous reluquer de pile-et de face sans « raquer » ? C'est indiscret ! Ma parole ! v'là qu'ils s'installent. On ne peut pourtant pas passer le temps à leur sourire et à leur envoyer des bisettes. Nous avons à causer de nos menues affaires. Qu'est-ce que vous allez inscrire au programme, patron ? Était-ce ici le but de notre fameuse expédition ? Je voudrais me mettre au boulot, moi. Alors, parlez, faites-vous servir. Quoi qu'on est venu fabriquer dans ce patelin ?

Des yeux, Jean Chapuis interrogea Cyprienne. Elle seule pouvait répondre à la question du mécano.

Songeuse, la jeune fille avait posé une de ses mains sur la tête de Taï et considérait la petite créature.

— Je ne sens plus « l'appel », murmura-t-elle. Pourtant si nous avons été attirés jusqu'en ce monde perdu, ce n'est pas sans dessein. Comment ne croirais-je pas qu'Oronius seul a pu provoquer l'éruption sous-marine qui nous ouvrit les portes de ce tombeau ? Et puis que faisait, si loin de ses

frères et en pleines ténèbres, le petit Taï, rencontré par nous à point nommé pour servir de guide ? Tout cela était voulu, préparé par mon père. Alors, pourquoi les signes cessent-ils maintenant ? Pourquoi rien ne me révèle-t-il plus la route à suivre pour aller vers lui ?… Si Taï pouvait se faire comprendre, il m'expliquerait sans doute une partie du mystère. Il me dirait notamment à quelle suggestion il obéissait en s'aventurant dans ce boyau où nous le trouvâmes… Et il me dirait également si nous sommes les premiers humains de la surface à pénétrer dans ce séjour.

— Vous attendiez-vous donc à retrouver ici votre père ? demanda l'ingénieur.

Cyprienne inclina la tête :

— Oui ! répondit-elle. J'en avais le ferme espoir. C'était une de ces intuitions auxquelles on ne peut résister. Jean, souvenez-vous de cette voix que nous entendîmes un jour : Oronius est vivant ! Il nous l'a crié lui-même de façon compréhensible.

— Comment serait-il parvenu jusqu'ici ?

— Mon père s'est enfoncé dans la terre. Vous-même m'avez raconté la catastrophe de Belleville : cette explosion provoquée par Jarrousse, l'envoyé de Hantzen ; la villa d'Oronius s'abîmant dans un cratère…

— Pour y être pulvérisée.

— Rien n'est moins certain. Le squelette rejeté n'était pas celui de mon père puisque nous avons, par la suite, entendu sa voix. Par sa science, Oronius commandait à toutes les forces de la Nature. Il était maître des éléments. Avez-vous pu l'oublier ?… Où tout autre aurait péri, lui pouvait,

devait se sauver. Mon père a pu atteindre sain et sauf le centre du globe terrestre. C'est pourquoi je dois raisonnablement espérer que ces êtres fixés à l'intérieur de la Terre, sont susceptibles de me renseigner sur le destin d'Oronius et de me conduire vers lui.

— Je le souhaite, ma chère Cyprienne. Mais en attendant que vous ayez trouvé le moyen de vous faire comprendre d'eux et de les comprendre, ou encore, ce qui serait mieux, en attendant qu'Oronius se manifeste de nouveau et nous fournisse lui-même les moyens de le rejoindre, ne pensez-vous pas que le plus sage serait d'explorer l'étrange cave terrestre afin d'y chercher… si elles existent… les traces de votre père ?

— Oui, Jean. Il le faut ! Prenez avec vous Victor et Julep. Moi, demeurant ici avec Turlurette et Mandarinette, j'essaierai d'entrer en communication avec les petits habitants de ce triste monde.

CHAPITRE VIII

LE TEMPLE FLAMBOYANT

Un cercle crépusculaire entourait la plaine lumineuse puis, de tous côtés, commençait l'empire des ténèbres. Là ce n'était que gouffres sombres, défilés fantastiques s'enfonçant plus avant dans les entrailles de la terre. Ils étaient trop nombreux, l'ingénieur ne pouvait songer à les explorer tous.

Faire un choix était embarrassant, et suivre au hasard un tracé dans l'enchevêtrement dédalique de cette nuit éternelle, c'était risquer de ne pouvoir plus revenir vers Cyprienne.

Or Jean avait-il le droit d'abandonner la jeune fille dont il s'était juré d'assurer la sécurité ? Non !

Il se borna donc à explorer la plaine dans la limite tracée par le jour artificiel et à visiter un par un tous ces villages.

Partout, la population prosternée l'accueillit. Mais nulle part, il ne lui arriva de relever le moindre signe permettant de croire au passage d'Oronius.

Au retour, il trouva Cyprienne toute émue :

— Grandes nouvelles, Jean ! cria-telle en accourant vers lui… Et d'abord un signe indiscutable : par faveur spéciale, comme si mes oreilles s'étaient ouvertes au langage inconnu, je viens d'entendre et de comprendre tout ce que Taï et ceux de sa race disaient autour de moi. *Je me suis adaptée*, en un instant toutes les subtilités de ce langage inconnu. Il en peut être ainsi, vous le savez, dans les cas d'hypnose ou de voyance. Des médiums en transe ont répondu à certaines questions posées dans un idiome qu'ils ne parlaient pas. Or, qui pouvait s'emparer de mon esprit pour réaliser ce prodige nouveau, sinon mon père ? C'est certainement par lui qu'il m'a été permis d'entendre et de parler le langage sous-terrien. Et voici ce que j'ai appris en interrogeant Taï et ses frères… Ils nous prennent pour des êtres surnaturels descendus du ciel… d'un ciel qu'ils imaginent avoir au-dessus d'eux. Ce qui est extraordinaire dans cette croyance, base et fond de leur religion, c'est que leur Paradis, ils me l'ont décrit ! correspond exactement à la surface ensoleillée de notre globe. Ils parlent, comme de régions surnaturelles et inaccessibles aux vivants, de toutes les splendeurs qui nous sont familières. Ils ont la prescience de notre atmosphère, de la mer, des forêts, des cimes bleues. Jean, cette divination n'est-elle pas inouïe ? Car ils ignorent en réalité les splendeurs de la surface dont nous ne faisons pas assez cas… Leurs réponses à mes questions m'ont prouvé qu'ils ne se doutaient point qu'elle est une réalité et qu'il y au-dessus d'eux un monde différent du leur… un paradis par comparaison avec leur géhenne. Comment expliquez-vous cette prescience et cette ignorance ?

— D'une façon fort simple, répondit le jeune ingénieur. Indubitablement, nous avons sont les yeux une branche de la race humaine et ayant avec celle-ci une origine commune. Sans doute possible, les ancêtres de ces créatures dégéné-

rées, diminuées par le manque d'air et de lumière ont dû naître à la surface de la terre, y vivre et en connaître tous les avantages. Comment sont-ils venus à la vie souterraine ? Question difficile à résoudre ! Mais j'imagine ceci : à une certaine époque de l'âge tertiaire, au cours d'une de ces formidables convulsions qui secouèrent alors le globe, un affaissement soudain a pu ensevelir toute une contrée. Arrachés de leur base des montagnes se sont rejointes et soudées entre elles en refermant le gouffre. Ce sont elles qui forment le plafond de cette poche gigantesque au centre de laquelle la vie a continué. Ensevelit vivants et sans possibilité de remonter à la lumière du jour à cause des flots qui avaient recouvert la surface, les infortunés et leurs descendants ont dû s'adapter à l'existence sous-terraine. Peu à peu le souvenir de l'ancienne existence menée par leurs ancêtres plus heureux est devenu confus, s'est effacé. Au bout d'un certain nombre de générations, ce n'était plus qu'une légende. Cette légende est devenue la base d'une religion. Et voilà comment, ma chère Cyprienne, les frères de Taï ont pu vous décrire, d'après une tradition conservée, les merveilles de notre ciel et la douceur de la vie dans nos plaines verdoyantes, ou sur le bord des flots verts et bleus. Ils en parlent comme d'un monde inexistant, un éden que seul leur esprit pourra contempler après la mort.

— Pauvres gens !… fit tristement la jeune fille. Je m'explique maintenant leur croyance en une divinité qui leur enseignera le chemin de ce paradis et les y conduira.

— Il faut voir dans ce mythe le souvenir déformé des efforts de leurs ancêtres pour regagner la surface du sol.

— Je comprends maintenant quel prestige nous empruntons à leurs yeux. *Nous descendons du ciel.* Nous pouvons être

les envoyés chargés de les guider vers cette existence de délice.

— Hum ! fit le jeune ingénieur. Ce serait une mission bien scabreuse et nous rendrions aux hommes de là-haut un bien mauvais service. Vous représentez-vous, Cyprienne, ce que serait l'invasion de ces créatures si longtemps confinées dans une sorte d'enfer ? Sorties de la Géhenne, elles ne rêveraient plus que de conquérir toutes les extases du paradis terrestre qui se révéleraient à elles. Et comme nos propriétaires ne verraient pas d'un bon œil cette invasion d'intrus, fort peu soucieux de nos usages et de nos lois, il se produirait certainement une collision sanglante. Je vois une lutte atroce et sans merci entre les anciens possesseurs de la surface, acharnés à défendre leur domaine contre tout empiètement, et ces malheureux, combattant désespérément et sauvagement pour ne pas être rejetés dans leur tombe. Au fait, savons-nous combien ils sont ? S'ils se sont multipliés dans les mêmes proportions que les *surfaciens*, nous pouvons craindre qu'il n'y ait plus là-haut une place suffisante pour eux.

— Cette pensée-là est terrible, Jean.

— Hélas ! c'est la loi de l'existence ! Elle assigne à chacun la place qu'il doit occuper. Et il ne saurait être sans danger de transgresser ses ordres. Donc, pour la tranquillité de ces infortunés nous devrons nous garder de leur révéler la vérité.

Cyprienne soupira.

— Ils espèrent tant de nous ! murmura-t-elle. Nous avons éveillé en eux un si splendide espoir ! Nous sommes ceux qui devaient venir et qu'ils attendaient depuis des

siècles. Dans leur imagination leur dieu les exauce, enfin… Car c'est à cela que je désirais en venir. Ce point est la cause de l'agitation dans laquelle vous m'avez trouvée : depuis une époque qu'ils n'ont pu préciser, mais qui de toute façon serait assez récente, un génie se manifeste à eux… Ils peuvent l'apercevoir, le contempler, l'entendre… Car ce magicien leur parle, ils m'ont décrit sa voix formidable. Cette description m'a tout de suite fait penser à l'Oroniphone, ce merveilleux porte-voix inventé par mon père et qui lui permet de se faire entendre d'un bout du monde à l'autre.

Pensivement, l'ingénieur hochait la tête.

— En quel endroit cette idole se manifeste-t-elle ? demanda-t-il. J'ai fait, ou à peu près, le tour de cette plaine lumineuse et je n'ai rien aperçu qui puisse corroborer ce que vous avez appris.

— À ce que j'ai pu comprendre, l'apparition est visible, non pas dans ce qu'ils nomment leur ciel – ainsi qu'il serait logique de le supposer, – mais au contraire dans les régions inferieures et au fond d'une sorte de gouffre, où nous situerions plutôt le séjour des démons. Mais, tout n'est-il pas renversé dans ce bizarre monde, où la lumière vient d'en bas ?

— Vous a-t-on dit où est situé ce gouffre ?

— Non. Ils n'en parlent qu'avec une crainte superstitieuse. J'ai cru comprendre que pour bénéficier de la contemplation de cet être supérieur, il faut se soumettre à certains rites, attendre probablement certaines dates et une heure désignée.

— Eh bien, ma belle Cyprienne, nous aussi nous attendrons cette date et cette heure. Alors nous nous joindrons à

la troupe des fidèles pour aller porter nos hommages à leur vivante icône.

La jeune fille saisit la main de son fiancé.

— Oh ! Jean ! s'écria-t-elle avec émotion. Si c'était…

— Chut ! répondit le jeune ingénieur. Ne hasardons aucune supposition. Il ne faut point nous préparer de déception. Nous verrons de nos yeux ce qu'il faut penser et croire.

L'attente ne devait pas être prolongée. En effet peu d'heures après cette conversation, une grande rumeur attirait l'attention de nos compagnons sur le village.

Chacun portant un fragment de pierre lumineuse, tous les sous-terriens étant sortis de leurs habitations, s'étaient rassemblée sur la place formant le parvis du temple et une longue théorie commençait à se dérouler à travers les rues.

Mue par un pressentiment, la jeune fille interrogea Taï qui donnait de son côté des signes d'agitation. Elle devinait la proche réalisation de ses désirs.

Dès qu'elle eut entendu la réponse, elle appela ses amis.

— Ils vont au temple flamboyant, annonça-elle. C'est ainsi qu'ils nomment l'asile du dieu.

— Suivons-les donc, consentit Jean Chapuis, sachant bien que c'était là la décision réclamée par Cyprienne.

Laissant l'*Alcyon-Car* sous la garde de Julep et des deux soubrettes, il se joignit à la procession en la compagnie de Cyprienne et de Laridon.

Tous trois c'étaient munis de ces légers appareils volant qu'on nommait des *libellules* et qui se composaient d'une paire d'ailes mécaniques.

Ils purent ainsi survoler la colonne de pèlerins, puis la devancer lorsqu'ils se furent assurés de la direction suivie par elle. D'ailleurs, cette direction se trouvait confirmée par celle de colonnes convergentes, qui surgissaient de tous les points de la plaine lumineuse.

Nos trois « surfaciens » en ayant atteint la limite, entrèrent dans l'ombre.

Ils s'apprêtaient à allumer leurs petits phares portatifs, quand l'ingénieur les en empêcha.

— Regardez… ce brouillard éclairant… là-bas… au-dessus du gouffre… Ne serait-ce point là ?

Quelques battements d'ailes les amenèrent au-dessus de l'abîme visé. Avidement ils y plongèrent leurs regards.

Tout au fond, à une profondeur incalculable et qu'il eût sans doute fallu exprimer par des centaines, par des milliers de kilomètres… un point brillant se voyait.

Ce n'était qu'un point ; seulement la luminosité était si intense que les particules de l'air, au-dessus du gouffre, en recevaient le reflet et paraissaient s'embraser. Il en résultait ce brouillard radiant dont nous avons parlé.

Vers ce fabuleux et lointain foyer nos amis, s'étant accroupis, se penchèrent avec l'espoir de mieux distinguer. Hélas ! sans pouvoir y parvenir.

Derrière eux la cohue des êtres sous-terriens s'approchait. Des centaines de visages se penchèrent sur les

lèvres du trou : des milliers de mains agitèrent les pierres rayonnantes et un tumulte de cris s'éleva.

Alors, du fond de l'abime, le point parut s'élever progressivement et grossir, puis monter encore, en grossissant toujours, jusqu'à paraître toucher le bord du gouffre.

Et ce radiateur de lumière prenait la forme d'un palais flamboyant ; d'un palais de feu à travers lequel se distinguait une silhouette majestueuse, un visage humain aux yeux admirables…

Succombant à une émotion trop brusque et trop forte, Cyprienne tomba sur ses genoux au bord du gouffre, et sanglota en joignant les mains.

— Père !… Père !…

Le génie de l'abîme dont l'image paraissait monter jusqu'à la multitude de ses adorateurs, le dieu des Sous-Terriens, c'était Oronius !

CHAPITRE IX

LA VENTOUSE DIABOLIQUE

Toujours prosternée, Cyprienne continuait à crier en tendant ses bras !

— Père !… Vous êtes vivant ! Je vous vois ! Quel bonheur !… Dites ! Que devons-nous faire pour vous rejoindre !

Poser une pareille question à celui dont elle était séparée par des centaines de lieues sans doute, pouvait paraître le comble de la naïveté. Oui, si ç'eût été crié par une autre personne qu'elle ; mais la fille du grand savant n'ignorait pas que l'*Oreille de Stentor*, inventée par son père, recueillait sa parole et la transmettait amplifiée jusqu'au fond du gouffre.

L'*Oreille de Stentor* était l'équivalent d'un sans fil de la voix !

C'était si profondément vrai que l'*Orinophone* transmit à l'instant même cette réponse :

— Descendez jusqu'au centre de la Terre…

— Quelle route prendre ? fit à son tour Jean Chapuis.

Montant des profondeurs, la voix d'Oronius lui revint disant :

— Selon un dicton de jadis, toutes les routes menaient à Rome… Aujourd'hui, toutes mènent où je suis… Hâtez-vous. Je sens un danger proche…

Cyprienne et ses deux compagnons se relevèrent d'un bond.

— À bientôt, père ! cria la jeune fille, dont les yeux encore emperlés brillaient d'espoir.

Reprenant leur essor, ils revinrent vers le village de Taï, et, quelques instants plus tard, s'étant installés dans l'*Alcyon-Car*, resté équipé sous sa forme d'auto roulant, ils partirent à toute vitesse à travers la plaine lumineuse.

Du lointain, mugi par la voix puissante, un dernier avis leur parvint :

— Prudence !

L'*Alcyon-Car* n'était qu'ardeur et impétuosité. Il dévorait l'espace. Avec la vitesse de l'éclair, il trancha le cercle lumineux et se lança dans les ténèbres.

Jean, ayant allumé le projecteur, en éclaira sa route.

Il revit alors ces fissures profondes déjà entrevues et qui, comme des défilés infernaux s'enfonçaient de toutes parts dans la masse terrestre.

Se souvenant des paroles d'Oronius, Jean engagea l'*Alcyon* dans le premier passage qu'il trouva devant lui.

Mais à peine l'avion-auto eut-il roulé pendant quelques secondes dans ce « canon » qu'avec un bruit d'avalanche, un

formidable éboulis se produisit. Une pluie de blocs croulant de toutes parts coupa la route à l'appareil.

Avec une extraordinaire présence d'esprit, dès le premier bruît, Jean Chapuis avait renversé les gaz et fait machine arrière.

Pas assez vite pourtant !

Se penchant l'une vers l'autre les murailles du défilé venaient de se rejoindre.

Derrière comme devant le passage était obstrué. La Terre irritée emprisonnait ses audacieux violateurs.

Au fait, était-ce bien une révolte de la terre qui avait provoqué ce tremblement ?

Si, à l'entrée du défilé qui venait d'être fatal aux explorateurs souterrains, un éboulement s'était produit, chose bizarre, la masse de terre et de roche qui le formait ne s'immobilisait pas. Bien mieux, elle continuait à être agitée de tressaillements, comme si quelque gigantesque animal enfoui en son sein eût cherché à s'en dégager.

Et voici qu'en effet la masse éboulée s'entr'ouvrit, livrant passage à une sorte de reptile géant. Celui-ci sortit en déroulant ses anneaux métalliques, se secoua et se mit à ramper vers la plaine lumineuse…

***   ***

Sur l'*Alcyon* prisonnier, le rocher s'était donc refermé à la façon d'une mâchoire.

Or comme les dents de cette mâchoire étaient constituées par des angles de pierre dure et des arêtes aiguës, l'appareil aurait eu fort à souffrir de sa morsure : il aurait même couru les plus grands risques d'être broyé, sans deux circonstances, auxquelles il dut d'être préservé.

En effet, s'étant transformé en auto, il avait en quelque sorte rentré en lui-même tous ses organes fragiles et susceptibles de craindre les conséquences d'un choc.

Repliées le long de ses flancs, ses ailes avaient été automatiquement recouvertes d'une carapace métallique. Tout entier enveloppé, l'*Alcyon* s'était mué en gros cigare lisse. Grâce la protection de cet ingénieux dispositif, il présentait donc à la fois moins de surface et plus de résistance.

Toutefois, cela ne lui eût vraisemblablement pas suffi pour supporter la brusque pression de la mâchoire de roc, et Jean Chapuis n'aurait pas eu le temps de mettre intérieurement en action le courant magnétique dont la force répulsive pouvait protéger l'appareil, si le hasard n'avait, au moment de l'écroulement, fait choir sur l'avion-auto une masse de terre glaise dont l'enveloppe élastique lui servit d'amortisseur.

Glissant entre les crocs du roc qui se refermèrent sur le vide, la fusée de terre glaise qu'était maintenant l'auto-avion se trouva logée dans un interstice des blocs éboulés.

À l'intérieur, en entendant ce grondement et en voyant tout à coup cette enveloppe opaque arrêter le faisceau lumineux du projecteur, les voyageurs avaient connu une minute d'intense appréhension.

La marche arrière demeurant sans effet, Jean Chapuis s'était empressé de bloquer ses freins. L'*Alcyon* demeura donc immobile, muré en sa prison de glaise.

La carapace protectrice dont nous avons parlé enfermait, après le repliement des ailes, le corps entier de l'avion. Elle était faite d'un alliage découvert par Oronius ; alliage qui joignait à la résistance de l'acier chromé la translucidité du verre.

L'ingénieur put donc examiner la situation et annoncer à ses compagnons :

— Nous sommes enlisés dans une poche d'argile. Je ne sais trop comment nous allons pouvoir nous en dépêtrer.

Plus actif que bavard, il actionna tout d'abord le fabricateur d'air artificiel, afin d'assurer la respiration des passagers.

— Ouvre les *sudateurs*, Victor, commanda-t-il. Il faut essayer d'amollir cette gangue d'argile et de passer au travers.

Ces « sudateurs » étaient des générateurs de vapeurs émollientes d'une puissance telle que les pierres même fondaient à leur contact ; leur émission se faisait à la surface extérieure de la carapace, par un système de trous minuscules, constituant de véritables pores. En quelques secondes, l'extérieur de l'*Alcyon* pouvait donc devenir humide et brillant comme un corps enfiévré.

Le mécano, placé au milieu des machines dans la partie inférieure de la cabine de direction, dont Jean Chapuis occupait le premier étage, s'apprêtait à obéir. Un contre-ordre l'arrêta.

— Non… ne touche à rien… Que se passe-t-il donc ? Nous tournons sur nous-même… comme…

Son souffle coupé par la gymnastique involontaire à laquelle l'astreignait le mouvement de l'*Alcyon* l'empêcha de continuer.

Autour de lui, comme autour de Laridon tout s'était mis à tourner subitement et cette rotation s'accentuait de seconde en seconde jusqu'à devenir une sorte de tourbillonnement.

Dans le salon des passagers, où étaient rassemblées en compagnie de Julep et des petits chiens, Cyprienne et ses deux soubrettes, les impressions étaient identiques.

Tous roulant pêle-mêle contre les parois des cabines et entraînés dans un mouvement giratoire infiniment désagréable, avaient l'impression d'être enfermés à l'intérieur d'une boule roulant sur une forte pente, à l'instar du « tonneau de l'amour » des anciennes fêtes foraines.

Et c'était bien ce qui s'était produit.

Au dehors, agités de nouvelles secousses, les murs de rocher du défilé, écrasés l'un contre l'autre, s'étaient redressés… Entre eux, le passage redevenait libre.

Mais la secousse sismique qui venait d'ébranler cette partie du monde souterrain avait dû aggraver singulièrement la déclivité du sol, car soudain, amas de terre et blocs de rochers, tout ce qui n'adhérait pas à un point fixe, s'était mis à glisser et à rouler le long de la pente s'enfonçant dans un abîme de ténèbres plus épaisses.

L'énorme fuseau de terre glaise dans lequel était emprisonné l'*Alcyon-Car* avait dû suivre ce mouvement et si les

passagers avaient pu voir l'effroyable course de leur véhicule, tournant et bondissant dans la nuit en se heurtant aux parois du puits oblique dans lequel il s'engouffrait, ils eussent senti leurs cheveux se dresser.

Il était vraiment heureux que l'*Alcyon* fût protégé par cette épaisse cuirasse d'argile. Autrement il n'eût point survécu à pareille chute.

Mais il n'en restait pas moins qu'un pareil mode de locomotion constituait, pour ceux qui s'y trouvaient soumis, un supplice infiniment pénible. À la longue même, il devait produire dans leur organisme des troubles sérieux.

Heureusement, Jean Chapuis et Laridon n'avaient point perdu leur présence d'esprit. Dès les premiers bonds de l'appareil englué, ils avaient crié ensemble :

— Au stabilisateur de looping !… Embrayons sur l'axe !

C'était une manœuvre qui leur était familière et dont ils devaient la possibilité à l'inépuisable Oronius. Un jour, s'étant avisé que les glissades sur l'aile, les descentes en feuille morte, les loopings et les acrobaties diverses qu'affectionnaient certains aviateurs pouvaient ne pas présenter le même charme pour des passagers non initiés, le savant avait recherché, découvert et mis au point un dispositif de suspension des cabines : celui-ci, en les équilibrant sur un axe libre, laissait tourner autour d'elles le reste de l'appareil, tandis qu'elles-mêmes gardaient immuablement la position horizontale.

C'était en somme le complet perfectionnement de l'invention faite pour la boussole, en 1302, par le pilote italien Gioia, l'équilibre rectiligne obtenu pour une parcelle médiane dans quelque sens que put évoluer l'enveloppe.

C'est à ce dispositif que venaient de penser le mécano et l'ingénieur pour annihiler les désastreux effets du mouvement de rotation auquel leur appareil se trouvait soumis.

Se raccrochant aux machines, ils parvinrent à saisir les commandes nécessaires. Aussitôt les cabines cessèrent de tourner sur elles-mêmes et ne s'associèrent plus aux cabrioles de la masse dégringolante, si ce n'est par un imperceptible mouvement de balancement fort supportable.

Ils purent alors échanger leurs impressions avec les passagères de la cabine-salon, qui dégageaient leurs jambes et leurs bras enchevêtrés.

— Qu'est-il arrivé, Jean ? s'enquit Cyprienne.

À travers la carapace vitrifiée, le jeune homme pouvait suivre la rotation vertigineuse de leur enveloppe.

— Nous descendons, répondit-il. C'est tout ce que je puis affirmer.

— Cela me suffit, répliqua l'intrépide jeune fille. Descendre, c'est suivre le bon chemin puisque notre Rome est en bas.

— Sans doute, ne put s'empêcher de murmurer l'ingénieur. Mais descendre à semblable allure, cela s'appelle tomber, et la chaleur dégagée par la vitesse de notre chute, accrue du frottement contre le roc, doit être telle que nous pouvons redouter une dessiccation rapide de notre enveloppe d'argile. Si elle venait à se briser, à s'émietter, que deviendrait l'*Alcyon ?*

— Mon père veille fut la réponse de Cyprienne.

— Le croyez-vous vraiment en situation de nous aider ?

— Sa situation importe peu ! Il vit, pense et produit. Son cerveau, générateur de miracles, ne nous est-il pas venu en aide en d'autres circonstances encore plus désespérées[2].

Jean Chapuis hocha la tête ; il persistait à penser que la situation d'Oronius limitait son pouvoir : il en voyait la preuve dans ce fait que l'illustre savant – s'il avait survécu à l'explosion de Belleville – n'avait pu néanmoins regagner par ses propres moyens la surface du sol.

Mais l'événement devait donner tort à ses craintes. Car, après un temps qui lui parut durer des années, la rotation de la boule de glaise se ralentit, puis cessa.

La course de l'appareil congloméré vint mourir en terrain plat après avoir glissé sur quelques dos d'âne en pente douce qui arrêtèrent son élan et amortirent le dernier choc.

Desséchée, comme l'avait prévu Jean, l'argile s'effrita et le projecteur – toujours allumé – éclaira l'*Alcyon-Car* immobilisé à l'entrée d'une galerie forcément plus obscure, qui paraissait enfoncer en pente douce dans les éternelles ténèbres.

L'*Alcyon* avait à peine souffert. Il se retrouvait d'aplomb sur ses six roues et prêt à rouler.

L'ingénieur hésita d'autant moins à le relancer en avant que le tuyau acoustique lui apporta, comme une prière, cette suggestion de Cyprienne :

— Poussez ! Poussez ! mon ami Jean !

---

[2] Voir *Les Fiancés de l'An 2.000*.

Il lança donc l'auto dans la galerie. Mais la clarté du projecteur lui ayant montré l'effroyable route crevassée et hérissée de dangereuses arêtes, il cria vivement à Laridon :

— Au *Transformateur-tank !*… Victor !

Quelques tours de manette, la pression des doigts sur divers boutons réalisèrent l'ordre prudent. Les roues de route en remontant laissèrent passer une couronne de dents qui s'embrayèrent instantanément sur les anneaux d'une chenille sans fin de tank. Ainsi transformé, l'*Alcyon* continua d'avancer en rampant, prêt à se jouer de tous les obstacles.

La puissance et la perfection des moteurs étaient telles que la vitesse susceptible d'être atteinte restait considérable.

Sur son siège de pilote, Jean Chapuis surveillait la course et la perspective que lui révélait à mesure le faisceau lumineux du projecteur trouant l'ombre.

Bientôt il perçut un bruit lointain semblant remonter du fond de la galerie. Au fur et à mesure de l'avance, ce bruit augmentait. Il augmenta jusqu'à devenir intolérable, assourdissant : On eût dit le choc de milliers de marteaux frappant ensemble une infernale enclume, et par dessus cette cacophonie alarmante grondait encore le ronflement d'un souffle qui ne pouvait provenir que d'un ventilateur gigantesque.

Soudain, faisant pâlir les feux du phare, le bout de la galerie s'éclaira, flamboya, devint une terrifiante fournaise, dont les nappes de flammes, bien que lointaines, aveuglaient le regard.

Jean Chapuis poussa un cri.

Il croyait comprendre.

— Le *feu central !*

Tant de matières en ignition n'annonçaient-elles pas le voisinage du terrible foyer ? C'était vers une cuve de métaux en fusion, de gaz enflammés et de lave incandescente que glissait le tank.

Encore quelques bonds et il s'y précipiterait pour être dévoré, en un dix-millième de seconde, avec, son contenu par le terrifiant incendie.

Et pourtant, la température du conduit n'augmentait pas en raison du rayonnement de ce four monstre.

Mais, l'esprit trop perturbé de l'ingénieur ne lui permit pas d'esquisser cette remarque.

Il voulut faire machine arrière… L'*Alcyon* n'obéit point… Aspiré par un irrésistible appel d'air, comme par une diabolique ventouse : malgré la résistance affolée de ses moteurs, il fila dans la galerie vers la bouche de feu…

— Cuits !… Roustis !… Flambés ! Tu parles d'une noce de poulets à la casserole ! gémit Victor Laridon en se laissant glisser de son siège.

Jean Chapuis, lui, avait lâché ses commandes indociles. Éperdu, il se rua hors de la cabine, traversa la *cellule de fixation* et tenta d'immobiliser l'*Alcyon*.

Remède enfantin, au milieu de ce déchainement de forces formidables ! Les courants électro-magnétiques n'agissaient plus ! La ventouse d'enfer, comme en se jouant, continuait à aspirer le tank.

Alors, perdant tout espoir et jugeant que leur dernière heure allait sonner, le fiancé se précipita dans le salon où

tremblaient Turlurette, Mandarinette et Julep, mais où Cyprienne conservait une immuable sérénité, parmi le tumulte des aboiements incompréhensiblement joyeux de Pipigg et de Kukuss.

— Cyprienne ! Chère Cyprienne ! Nous allons périr ! sanglota Jean Chapuis en attirant se fiancée sur son cœur. Adieu ! Cyprienne.

— Pourquoi périr ? riposta-telle avec un calme souriant. Nous touchons au but au contraire ! Retardez !

Le tank, autant dire avalé par la prodigieuse ventouse, débouchait en ce moment de le galerie et s'arrêtait au milieu d'une grotte immense qu'emplissait une aveuglante clarté…

Or, ce n'était point le feu central… Ce feu légendaire n'existait que dans l'imagination de l'ingénieur.

Devant ses yeux, il voyait seulement se dresser la façade flamboyante de la villa d'Oronius – la fameuse Villa Féerique, orgueil de Paris, engloutie quelques mois auparavant dans le cratère de Belleville[3].

Et dans le laboratoire, sorte de génie du feu entouré d'éclairs, Oronius en personne, secondé d'un grand singe grimaçant, dirigeait le travail de treize mystérieuses silhouettes métalliques… treize statues de fer ou de bronze qu'une vie artificielle animait…

---

[3] *Les Fiancés de l'An 2000.*

CHAPITRE X

ON RETROUVE LA VILLA FÉERIQUE

Tout au début du XXIe siècle, Paris avait failli périr sous une pluie de flammes et n'avait dû sa conservation qu'à une rapide intervention d'Oronius, le maître incontesté de toutes sciences. Mais à peine s'était-il prouvé le souverain égide de la capitale des États-Unis d'Europe qu'une avalanche de communiqués sensationnels apprenaient au monde la mort du savant.

Toutes les bibliothèques des deux hémisphères conservaient précieusement le récit résumé de l'événement.

Si l'on avait fait reparler un des phonogrammes qui constituaient les journaux de cette époque, voici en quels termes il eût rappelé le désastre qui avait marqué la disparition du savant Oronius et permis de croire à son trépas.

« Une inexplicable explosion dont les conséquences ont été effroyables, a détruit aujourd'hui la Villa Féerique appartenant à l'illustre Oronius et située, comme on sait, sur les hauteurs de Belleville.

« Vers la vingtième heure, une formidable secousse suivie d'un assourdissant fracas a ébranlé Paris. Et les specta-

teurs terrifiés ont vu la demeure du maître s'enfoncer dans le sol. Ils purent alors constater qu'à l'endroit où s'élevait la villa, un cratère s'était ouvert d'où jaillissaient des flammes et une pluie de débris. »

Une pareille relation ne laissait place à aucun doute. Il ne devait venir à l'esprit de personne qu'Oronius avait pu ne pas trouver la mort dans la catastrophe.

Cependant les choses ne s'étaient point tout à fait passées comme les Parisiens le supposaient.

Rappelons tout d'abord brièvement les causes de l'explosion ainsi que ses circonstances. Ce soir-là, un émissaire de Hantzen, ennemi et rival d'Oronius, avait réussi à se glisser dans le laboratoire du savant.

Il voulait lui arracher le secret de ses incomparables découvertes. Il le savait seul, sans autre défenseur qu'un grand singe répondant au nom de Bambo et dont il ne soupçonnait ni l'intelligence ni le dévouement.

Or, l'orang-outang Bambo, voyant son Maître menacé par Jarrousse, l'envoyé de Hantzen, s'était précipité sur ce dernier.

Au cours de la lutte engagée entre l'homme et l'animal une bonbonne contenant un liquide explosif récemment fabriqué par Oronius avait été renversée et brisée. L'explosion s'en était suivie… Explosion d'un genre très particulier, car le produit des recherches d'Oronius – cette *nitrocolle*, dont il était justement fier, – n'agissait pas selon les règles ordinaires.

Son terrible pouvoir destructeur ne s'exerçait pas immédiatement, elle s'évadait d'abord sous une forme gazeuse à

travers les molécules du corps qui l'enfermait et son effet brisant ne s'exerçait que quelques secondes plus tard.

À ce moment, elle se trouvait déjà hors de la villa et *sous elle ;* car, au lieu de monter, elle s'enfonçait perforant le sol, y creusant un entonnoir sans fond dont le vide attirait d'abord tout ce qui se trouvait au-dessus avant de le relancer verticalement dans l'espace.

En voyant se briser la bonbonne de *nitrocolle*, Oronius avait poussé un cri involontaire. Lui, le savant qui l'avait découvert n'ignorait rien du processus de ce terrible explosif. Il aurait pu décrire minutieusement tout ce qui allait arriver. En premier lieu, attirée dans le puits ouvert sous elle, la villa n'allait pas tarder à être projetée en l'air où contenant et contenu se volatiliseraient.

Mais avant ce destin, quelques secondes devaient s'écouler. Connaissant la durée exacte de ce répit, le savant le mit à profit.

Sa villa de verre, où dans le silence des laboratoires tant de forces dangereuses étaient libérées, captées ou manipulées, avait naturellement été dotée par lui d'un système protecteur qui devait la mettre à l'abri de tous accidents.

Elle pouvait être instantanément isolée du reste du monde par une combinaison de courants solariques et magnétiques qui, lui enlevant toute pesanteur la rendait insensible à l'action des forces déchaînées. En cette conjoncture, la villa se trouvait pratiquement immobilisée dans l'espace à la vitesse zéro et elle cessait de participer aux vitesses des corps environnants, de subir leurs réactions ou leur attraction.

Prompt comme l'éclair, au moment de l'explosion, Oronius bondit sur le tableau de distribution et tourna le commutateur.

La Villa Féerique étant désormais isolée au point de l'espace où elle se trouvait à cette seconde, l'explosion de la *nitrocolle* ne pouvait plus avoir d'effet sur elle.

Mais il se produisit alors cette conséquence, à laquelle Oronius ne pouvait avoir le loisir de songer.

La formidable poussée des gaz libérés de l'explosif, dans l'impossibilité où ils se trouvaient mis de s'exercer contre le base de la villa ni sur aucune de ses parois, dériva latéralement, élargissant le puits qu'elle venait d'ouvrir, puis fusa autour de la construction de verre, et remonta vers l'air libre.

Désagrégée par la violence de l'explosion, l'écorce terrestre s'était ouverte sur une profondeur incalculable et jusqu'au centre en ignition… Un volcan venait de naître dont l'éruption allait terrifier les paisibles Bellevillois.

Cependant, stabilisée au milieu de la cheminée du volcan, la Villa Féerique voyait la terre poursuivre sa course dans l'espace. Or l'orientation de cette course était telle que les parois de la cheminée volcanique se déplaçaient à la vitesse de 30.000 kilomètres à la seconde, le long de la villa, rapprochant de celle-ci le centre du globe.

Que devenait Oronius durant ce phénomène dont aucune autre époque n'avait fourni d'exemple et qui, à des yeux moins avertis, eût donné l'impression d'une chute fantastique et vertigineuse dans un puits sans fond ?

Il avait fort affaire, comme on doit le penser…

Son premier geste – véritable réflexe – avait été de s'appliquer sur le visage un masque destiné à le défendre contre les vapeurs de *nitrocolle*.

Faute de cette protection élémentaire, Bambo et Jarrousse venaient de rouler évanouis aux pieds du savant. Il n'avait pas le temps de leur porter secours. Il lui fallait agir…

En pleine obscurité, car toutes les lampes avaient été pulvérisées, sa main tendue parcourut le clavier des manettes et des boutons de porcelaine, choisit l'un de ces derniers et se posa.

Ce que voulait le père de Cyprienne, c'était provoquer la remontée de sa villa vers la surface du sol, en interrompant au-dessus d'elle l'action des courants isolants.

Subissant alors l'attraction de tout ce qui se trouverait entre elle et l'air libre, la maison de cristal devait remonter automatiquement jusqu'à ce qu'Oronius l'immobilisât de nouveau.

Le doigt crispé sur le bouton, le savant attendit la réapparition du jour…

Tout à coup un choc violent cassa net sous sa main le bouton qu'il touchait ; lui-même alla rouler à terre et y demeura étourdi.

Quand il se releva, la Villa Féerique se trouvait immobilisée au fond d'un puits et toutes les aiguilles du tableau indicateur de position marquaient zéro.

Oronius bondit sur ses pieds et poussa un cri de stupeur.

Cette série de zéros, en lui apprenant qu'il venait d'atteindre le point mort où l'attraction cesse de se faire sen-

tir et où les forces centripètes et centrifuges sont également nulles le déconcertait.

Il avait atteint le centre de la terre !

Au lieu de remonter, il était descendu ! Comment cela était-il arrivé ?

Il fit jouer la lumière d'une lampe à main.

Alors un regard jeté au commutateur cassé qu'il tenait encore le renseigna : il s'était trompé. C'était le bouton de profondeur qu'il avait actionné.

Ce qui rendait l'erreur plus grave – puisqu'elle devenait irréparable – c'était que le choc avait détraqué son appareil. Ni la montée, ni la descente ne fonctionnaient plus.

Oronius et sa villa se trouvaient immobilisés au point zéro de notre planète.

Il était seul, tout seul ! perdu à une profondeur jamais atteinte et sans autre moyen de communication avec les humains que ceux que lui inspirerait son génie.

Seul ? Eh ! non ! il ne l'était point tout à fait. Sur la plaque de verre qui constituait le plancher du laboratoire gisaient toujours Jarrousse et le singe Bambo.

Successivement le savant se pencha sur eux et les ausculta : le singe était mort. Quant à Jarrousse, il respirait encore et pouvait être rappelé la vie.

Quel problème de conscience se posait en cet instant pour le grand savant !

C'était un ennemi dangereux qu'il avait le devoir de secourir, presque de ressusciter.

Un ennemi avec lequel il lui faudrait demeurer en tête à tête et qu'il savait capable de tout. Il médita pendant quelques secondes.

La pensée d'Oronius fonctionnait toujours avec une vitesse extraordinaire. Il savait envisager d'un seul coup les faits et toutes leurs conséquences : il savait peser, juger et choisir.

Sa décision fut vite prise.

Ayant rétabli l'éclairage, après un soupir, il releva et étendit côte à côte sur une table d'opération le corps inanimé de Bambo et celui palpitant encore de Jarrousse.

Oronius était un chirurgien d'une habileté miraculeuse. Il savait démonter et remonter la machine humaine comme un horloger eût pu faire d'un mécanisme de montre ou de pendule.

En un laps de temps qui eût effaré les plus grands virtuoses du scalpel, et les disciples de Carrel, il préleva sur le vivant l'unique organe enfermant la personnalité humaine – c'est-à-dire le cerveau, plus certaines glandes indispensables à la vie organique.

Après quoi, il remplaça par ces emprunts les organes lésés du singe mort, rétablit les contacts nécessaires, raccorda les nerfs, les artères et les veines, puis ayant terminé ces diverses greffes, ligaturées et cicatrisées par des procédée ultra-rapides, empruntés à la radio-électricité, il pratiqua la transfusion du sang du vivant dans les veines du mort.

Cela fait, il alla enfermer le corps de Jarrousse dans un frigorifique et revint étendre ses mains sur le crâne couturé de Bambo.

— Deviens un singe, Thomas Jarrousse ! prononça-t-il. Ignore au réveil que ton corps de bête enferme un cerveau, et une pensée humaine. Perds le souvenir de ton humanité et celui de ta haine. Obéis-moi désormais comme le faisait mon pauvre serviteur.

Ce n'était point là une formule magique mais simplement une suggestion qu'Oronius, maître en hypnotisme, imposait à son ennemi.

C'en était fait : quand Jarrousse, ainsi métamorphosé se réveillerait, il serait devenu inoffensif. Car subissant la volonté d'Oronius il aurait une pensée conforme à sa nouvelle forme.

Libéré de ce souci, le savant put envisager la situation à tête reposée.

Devait-il abandonner les trésors contenus dans sa villa, le fruit de tant d'années de recherches et d'efforts et tenter de regagner la surface ?

Outre qu'une pareille entreprise, alors qu'Oronius ne disposait d'aucun moyen efficace de transport, semblait au-dessus des forces humaines, son exécution exigeait un délai considérable. Avant de s'y décider, le père de Cyprienne devait procéder à d'importants préparatifs et se créer de toutes pièces les ressources et concours qui lui manquaient.

Force lui était donc de consentir à un séjour assez prolongé au centre de la terre.

Résigné à ne point reparaître de sitôt parmi les hommes, il s'en consola aisément. Il était certain que sa science saurait mettre à profit cette retraite involontaire.

Tout d'abord, il devait s'occuper de résoudre un problème à première vue assez délicat : du centre de la terre, où il était désormais prisonnier, il prétendait rentrer en communication avec les humains et se tenir au courant de leurs faits et gestes.

Particulièrement, il lui tardait de savoir ce qu'il advenait de sa fille, de Jean Chapuis et de tous ceux à qui il s'intéressait.

Enfin, il n'oubliait pas non plus qu'il avait un ennemi puissant en Hantzen. La prudence la plus élémentaire lui commandait de surveiller ses faits et gestes, tout en évitant de lui révéler la situation particulière dans laquelle la catastrophe venait de le placer.

En y réfléchissant, Oronius s'avisa même qu'il pourrait tirer de cette situation une certaine supériorité en prolongeant l'illusion de son adversaire qui, à cette heure, devait le croire définitivement inoffensif.

Pour ce motif, et quoi qu'il en pût coûter à son cœur de père, le savant décida de ne point rassurer immédiatement sur son sort Jean Chapuis et Cyprienne.

Il devait lui suffire de suivre, au moyen de l'*œil cyclopéen*, son réflecteur radiographique, tout ce qui leur adviendrait. Cet appareil, d'une délicatesse, et d'une puissance illimitées, se composait d'un miroir sphérique, sur lequel venait se refléter l'image du point qu'atteignait un faisceau de rayons Z, dont la portée était réglable à volonté. Ces rayons, découverts par Oronius, pouvaient traverser n'importe quelle épaisseur de la masse terrestre pour aller révéler les paysages de la surface et les êtres qui y évoluaient.

Manié par un opérateur habile, cet appareil et son grossisseur automatique – qui restituait aux plus minuscules images leur grandeur naturelle – constituaient en somme une sorte de précieuse longue-vue. Il permettait de suivre à n'importe quelle distance et à travers tous les obstacles, les évolutions d'une personne ou d'un groupe déterminé.

C'est ainsi que, grâce donc au miroir radiographique, Oronius avait pu suivre pour ainsi dire pas à pas les aventures de Cyprienne, de Jean Chapuis et des autres passagers de l'*Alcyon-Car*. Il ne s'était pas non plus désintéressé de ses ennemis, le néfaste Hantzen et la mystérieuse princesse Yogha. Nous verrons plus tard ce qu'il en savait. Disons pour l'instant qu'il n'avait pas cessé d'intervenir et de guider ceux qu'il protégeait par les émanations de sa pensée lancée à travers l'espace en *messages cérébraux*.

Pour parler, il avait l'Oroniphone – ce merveilleux parle-voix qui transformait les moindres murmures en une voix de tonnerre susceptible de retentir simultanément aux extrémités du globe.

Pour entendre, il avait son *oreille de Stentor* enregistrant tous les sons de l'espace.

Enfin, il possédait une infinité de forces asservies, à commencer par la foudre qu'il avait pu capter et emmagasiner.

Ses mois de labeur souterrain avaient été féconds. Aux forces aériennes, il avait joint d'autres merveilles que nous verrons apparaître tour à tour.

Bref, il était vraiment armé pour jouer son rôle de dieu et la façon dont il venait d'attirer jusqu'à lui, à travers la masse terrestre, sa fille et le fiancé de celle-ci, était une preuve suffisante de son pouvoir.

CHAPITRE XI

LA BOULE CATOPTRIQUE

L'*Alcyon-Car* s'était donc arrêté devant la villa flamboyante…

À l'intérieur, Oronius tendait les bras vers sa fille, qui fut la première à sauter hors de l'appareil.

Encore ahuris de la foudroyante descente qui les avait amenés au centre du globe, tous les compagnons de Cyprienne, sans contusions, mais assez peu d'aplomb sur leurs jambes, s'empressaient de descendre à leur tour.

Pipigg et Kukuss s'étaient précipités les premiers, aboyant joyeusement.

Les portes de la villa s'ouvrirent alors et le savant accompagné des automates de fer libérés de leur tâche, s'avança à la rencontre de sa fille qui tomba dans ses bras en sanglotant :

— Ô père… Bon père !… Je vous retrouve enfin ! Je puis vous embrasser !

L'illustre Robinson du pivot du monde dissimulait sa réelle émotion sous le sourire railleur qui lui était habituel.

— Bonjour, petite fille !… Bonjour, mon cher Jean. Bonjour, vous autres prononça-t-il avec cette cordialité un peu bourrue dont se masquent volontiers les sensibilités d'élite. Parbleu ! les voilà tous en assez bon état, malgré la plongée accidentée que j'ai dû leur infliger. Voilà Laridon et master Julep, mon zèbre humain ; voici cette écervelée de Turlurette. Et celle-ci ? Ah ! oui, c'est la petite céleste… Mandarinette, je crois – Je ne la connais encore que par mon miroir révélateur… Nous ferons plus ample connaissance. Ma foi mes braves amis, vous ne sauriez croire à quel point je suis satisfait de vous retrouver. Ce n'est guère folichon le centre de la terre et je ne m'y trouvais pas précisément en folâtre compagnie.

Il jeta un coup d'œil sur les treize automates rangés autour de lui et sur le singe, vers lequel le nègre venait de se précipiter avec effusion.

Mais, celui que Julep prenait pour Bambo ne paraissait pas le reconnaître et ne répondait qu'avec la plus grande froideur à ses avances.

— Ah ! c'est vrai ! soupira Oronius. Mon pauvre Bambo était ton ami, mon brave Julep… Hélas ! tu ne le reverras plus, Bambo est mort.

— Mort, Bambo ? s'exclama le nègre stupéfait. Oh ! massa veut riri… Ça lui, qu'est su mon cœu !

— Non !… Évidemment on se ressemblerait à moins… car c'est même mieux qu'une ressemblance, puisque tu contemples la peau du pauvre Bambo, sa combinaison charnelle… Seulement, elle a changé de locataire… Mes amis, je vous présente le dénommé Jarrousse, à l'intervention de qui je dois d'être ici. C'était un garçon fort peu sociable et parti-

culièrement indiscret, un petit cadeau de mon compétiteur Hantzen, pour tout dire. Or donc, pour ma commodité personnelle, et profitant de ce que le corps du dévoué Bambo était vacant, j'en ai fait un singe.

À ces ébouriffantes paroles, Julep s'était écarté avec effroi. Jean et Cyprienne, partageant presque ce sentiment, considéraient l'homme-singe avec une visible répugnance.

— Lui ? Jarousse ! articula l'ingénieur.

— Chut ! fit Oronius, je l'ai persuadé du contraire. Il croit dur comme fer être Bambo. Gardons-nous de le détromper. C'en serait fait de sa docilité.

— Et ceux-là ! demanda le fiancé de Cyprienne en montrant d'un doigt timide les mystérieuses statues animées.

Le visage du maître s'illumina d'orgueil.

— *Mes créatures !* Mon chef-d'œuvre ! avoua-t-il avec complaisance. Regardez-les : j'ai fait l'homme artificiel.

À vrai dire, ces automates, dont l'illustre savant semblait si fier, n'étaient pas précisément beaux à contempler. Leur silhouette étrange et massive inquiétait l'œil ; ils étaient rigides, enfermés, semble-il, dans une prison d'acier.

Les têtes n'étaient que des boules rondes, sans nez, ni bouches. Deux trous dans ce masque informe laissaient paraître des lentilles de verre et deux microphones occupaient la place des oreilles.

— Ce n'est pas extrêmement difficile de construire un homme ! continua-t-il. Un réseau de fils électriques peut remplacer nerfs, muscles et tendons, et animer des bras, des jambes, et même un cœur !… L'artificiel, en ces différents

accessoires, n'offrait rien de bien méticuleux… Le cerveau était une autre question. De multiples essais m'avaient fort dépité. Car à ceux que je parvenais à réaliser, il manquait le principal : c'est-à-dire la pensée. Bref, je parvenais bien à construire des automates infiniment perfectionnés, mais ce n'était quand même que des automates. Il restait à les animer… En attendant de trouver la solution de ce problème, je les gardais dans une armoire… Arrivé ici, j'ai pensé à les utiliser, en découvrant une mine de radium. Je tenais ma solution. La combinaison du radium et de l'étherium rend le cerveau mécanique de ces automates sensible aux ondes cérébrales. Ma pensée les dirige et met en mouvement leurs centres moteurs. Ils vivent de ma vie : ils réalisent les gestes voulus par moi. Je n'ai plus seulement un corps : j'en ai quatorze !

Il s'arrêta pour jouir de l'émerveillement de ses auditeurs et particulièrement celui de Jean Chapuis.

— C'est commode ! conclut-il, en appelant un des automates et en couvrant la boule métallique qui lui servait de tête. Quand leurs services me sont inutiles, je n'ai qu'à couper la communication et à enlever ceci.

Il tira de la boîte d'acier un mécanisme délicat dont la partie centrale était constituée par une série de tubes de radium et d'étherium.

— Le cerveau radio-actif, annonça-t-il. C'est-à-dire un récepteur et un accumulateur de fluide cérébral. Le nôtre ne joue pas un autre rôle ; contrairement à l'opinion trop généralement admise, le cerveau n'est point l'organe producteur de la pensée. Celle-ci n'est pas autre chose qu'une sorte d'électricité d'un genre spécial. Elle existe dans tout l'espace, plus ou moins abondante, plus en moins raréfiée. Elle passe

sous forme de courants innombrables et les cerveaux qu'elle baigne l'emmagasinent au passage.

Cette théorie de la nouvelle découverte paternelle n'intéressait que médiocrement Cyprienne. Elle était toute à la joie de revoir son père et ne se lassait pas de la lui manifester.

Et puis, elle avait tant de questions à poser !

Les aventures du forcené lutteur la passionnaient davantage que l'histoire des automates.

— Méchant père ! dit-elle en entraînant le savant à l'intérieur de la villa dont les Parisiens pleuraient la disparition. Pourquoi m'avoir laissée si longtemps dans ce doute terrible ? Pourquoi ne m'avoir pas fait connaître immédiatement ce qui vous était arrivé et comment nous pourrions parvenir jusqu'à vous ?

Avant de répondre, Oronius s'assura que les automates de fer, aidés par l'homme-singe, prenaient soin de l'*Alcyon-Car* et le mettaient en lieu sûr. Fermant alors la porte de son laboratoire, il ouvrit un robinet ; aussitôt un nuage de vapeurs se glissa entre les doubles parois de verre et s'étendit comme un rideau entre le monde extérieur et les hôtes du savant.

— Grâce à cette précaution, je suis assuré que nul indiscret ne surprendra mes secrets, expliqua-t-il. Ces vapeurs absorbent les ondes de pensées et les empêchent ainsi d'aller atteindre d'autres cerveaux qui peuvent être munis d'*amplificateurs de l'aqueduc de Sylvius*, nom donné par moi, vous le savez, à mes *« écouteurs cérébraux »*. Les conquêtes faites par l'humanité dans la voie du progrès scientifique compliquent joliment l'existence. Autrefois, pour garder un

secret il suffisait de se taire et de ne pas l'écrire. À présent, ceux qui y ont intérêt peuvent même surprendre nos sensées. J'ai heureusement trouvé le moyen de parer à cet inconvénient.

— Craignez-vous donc quelqu'un ? demande Jean Chapuis en pâlissant légèrement, car il pressentait la réponse.

— Oui, dit le savant en respirant avec force. Et c'est pourquoi je ne tenais nullement à faire connaître à quel état d'immobilité je suis placé au fond de ce puits. Ce fut la raison pour laquelle je dus user de subterfuges prestigieux pour vous attirer jusqu'ici sans révéler ma retraite. À la vérité, je ne crains guère l'attaque de mes adversaires… bien qu'ils ne soient ni désarmés ni à dédaigner… Mais, j'ai de quoi leur riposter. La seule chose qui me chiffonnait était de vous voir exposés à leurs coups…

— De nous voir ? s'étonna l'ingénieur.

— Parbleu, oui, de vous voir. Je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant et il est bien inutile de chercher à me rapporter vos mésaventures. Je les ai vécues avec vous, je peux vous l'affirmer, et même minute par minute.

— Comment… ?

— Grâce à ce miroir…

Tous se groupèrent devant le merveilleux appareil optique que désignait le savant.

Le premier examen les déçut. C'était une simple boule de verre argenté isolée et suspendue au milieu d'une cage faite d'un tissu de fils si ténus et transparents qu'ils étaient invisibles. Il fallait les toucher du doigt pour constater leur présence entre le spectateur et la boule.

Le diamètre de celle-ci était d'environ trois mètres. Mais, chose singulière, bien que le tain argenté et poli qui la revêtait lui donnât l'aspect d'un miroir, aucune image ne semblait s'y refléter. Et cependant, en raison de ses dimensions, il eût été naturel qu'elle renvoyât considérablement grossis les visages anxieux qui se penchaient vers elle.

Il n'en était rien et cela ne laissa pas de surprendre le jeune ingénieur.

Le réseau de fils invisibles qui entourait la boule avait-il donc la propriété d'arrêter les rayons lumineux ?

— Au contraire ! répondit Oronius, à qui Jean Chapuis fit part de ce doute. Il les reçoit et les dirige amplifiés sur la surface réfléchissante de ce globe miroir. Mais, ce ne sont que les images lointaines qui viennent s'y former. Les objets proches ne sauraient s'y voir que moyennant une mise au point spéciale. En fait, vous avez sous les yeux la représentation du globe terrestre. C'est le perfectionnement, parvenu à son angle suprême, de l'antique miroir catoptrique de Patras… Un faisceau de radiations parti du centre de cette sphère, et que je dirige à volonté au moyen de ces commutateurs, peut aller éclairer n'importe quelle partie de l'espace ; son image vient alors se refléter à la surface du globe-miroir. Je puis déterminer et choisir à mon gré le point observé, grâce à cette aiguille verticale, dont la pointe peut évoluer au-dessus de ce planisphère gradué. C'est la région figurée par le point que vise l'aiguille qui sera éclairée et reflétée. Cette roue me permet de circonscrire ou d'étendre, de rapprocher ou d'éloigner le champ observé… Tenez voici le point de l'Océan où vous vous êtes engloutis.

— Je ne vois rien ! protesta Jean Chapuis, qui écarquillait vainement les yeux.

Oronius sourit. Il venait de placer sur sa propre tête une sorte de couronne, munie d'un système de lentilles et de prismes.

— Chausse mes lunettes ! dit-il simplement en tendant au jeune homme un objet semblable.

Jean Chapuis l'avait déjà reconnu : il comprit. C'était *l'œil cyclopéen*, merveilleux additeur de vision, s'ajustant à la relativité du temps et de l'espace. Mis au point, il pouvait donner un grossissement de plusieurs millions de fois et rendre perceptibles les objets les plus lointains ou les plus infinitésimaux par rapport à l'échelle humaine.

À peine le jeune ingénieur l'eut-il appliqué devant ses yeux que la surface de la sphère s'éclaira et s'amplifia. Il vit devant lui l'étendue de l'Océan et l'infini du ciel ; il distingua les vagues redevenues paisibles.

Cyprienne, de son côté, admirait pareil spectacle.

— Vous le voyez, il m'était facile de vous suivre des yeux, reprit Oronius. Jour et nuit, tandis que mes automates, inspirés par ma pensée, accomplissaient ma besogne, je n'ai cessé de vous accompagner… Je voyais même ce qui vous échappait. Vous souvenez-vous de votre évasion de la tour de l'Everest, le repaire de Hantzen et de Yogha, où notre brave Jean vint délivrer Cyprienne prisonnière ?

— Comment aurions-nous oublié ces heures d'angoisse ? murmura la jeune fille avec émotion.

— Tombé lui-même au pouvoir de l'infernale Yogha. Jean y courait autant de dangers que toi, ma petite Cyprienne. Si Victor et Julep, en garçons dévoués, n'avaient réussi à s'introduire dans la tour, l'aventure aurait fort mal

tourné pour vous. Heureusement, je veillais. J'ai pu leur transmettre quelques messages cérébraux qu'ils ont reçu à leur insu, car à leur insu aussi, précédemment, je les avais déjà dotés de mon *amplificateur*. Inspirés par moi, ils vous ont tiré des mains de vos ennemis que vous avez cru châtier, en les détruisant avec leur repaire.

— Ils ont subi ce sort, dit Jean. Ils ne pouvaient s'échapper. Et la tour a été détruite derrière nous par une explosion que j'avais provoquée.

— Enfant ! Ils se sont échappés ! riposta Oronius.

— Comment ! Privés de sentiment, ils étaient incapables de se mouvoir !

— Petit inconséquent ! Tu ignorais la présence cachée d'un de leurs complices, ce Wiwar placé près de moi pour m'espionner et qui avait rejoint ses maîtres après ma disparition… Tandis que vous quittiez la tour, Wiwar a rappelé à la vie Hantzen et Yogha. Ils avaient les moyens de fuir… Cela encore, tu ne t'en étais pas avisé. Et pourtant, tu avais expérimenté personnellement les qualités du *Sphérus*, cette extraordinaire montgolfière métallique que peuvent diriger à distance les ondes hertziennes.

— Que pouvaient ? voulez-vous dire !

— Hé, non ! J'ai vu s'envoler le *Sphérus*. Hantzen, Yogha et Wiwar étaient dedans.

— Mais, précisément cet appareil ne pouvait se mouvoir et être dirigé que par l'action des courants hertziens, objecta l'ingénieur. La tour de Hantzen qui les émettait, constituait donc le poste directeur indispensable pour l'utilisation du *Sphérus*. La destruction de cette tour laissait par conséquent

nos ennemis désemparés et sans moyen de guider la course de leur aérostat.

Oronius haussa les épaules.

— Étourneau ! Un homme de science, en pareil cas, ne découvre-t-il pas cent procédés pour se tirer d'affaire ? Je n'ai pas suivi la course du *Sphérus*. Vous m'intéressiez davantage. J'ignore ce qu'il est devenu. Mais, je puis te certifier qu'il est redescendu sur la terre et qu'il y a ramené sains et saufs ce digne Hantzen et sa coterie. Le trio ne doit plus rêver que de revanche… J'ai d'autant plus lieu d'être inquiet de leurs projets que…

Le front du savant se rembrunit et se plissa soucieusement. Sans achever sa phrase, il s'oublia dans une méditation silencieuse qu'on se garda de troubler.

Enfin, il releva la tête.

— Voici ce qui m'inquiète, confessa-t-il. J'ai, vous le pensez bien, cherché à plusieurs reprises à rétablir à mon profit le contact entre moi et ces personnages suspects. Dans votre intérêt, dans celui de l'humanité, je me devais de découvrir ce qu'ils pouvaient tramer… Or, il est arrivé quelque chose de bizarre. En dépit des moyens d'investigation dont je dispose pour fouiller le temps et l'espace, le trio a échappé à mon atteinte. Je le sentais, je le devinais, je le frôlais et je ne pouvais l'atteindre, l'apercevoir, le toucher… Parfois, mon détecteur de courants cérébraux et les appareils enregistreurs, spécialement construits, me signalaient quelques lambeaux de pensée, aussitôt brouillée, indéchiffrable. Cela sortait du cerveau de Hantzen et cela m'échappait aussitôt, me laissant plein d'appréhension à cause de ce que j'avais surpris. Évidemment, les gredins méditent des représailles

terribles… la destruction de l’humanité tout entière, hormis eux-mêmes. Voyez-vous le monde réduit à ce trio de bandits ?

Le maître agitait ses bras avec fureur.

— Quoi qu’il en soit, reprit-il, mes efforts pour surprendre les projets de Hantzen sont demeurés infructueux. Ce plagiaire a dû surprendre le secret d’un de mes isolateurs de pensée et l’utilise : j’en suis réduit à l’admettre. Il faut aussi qu’il ait reconstitué ma fameuse formule du corps translucide. L’exposition pendant un temps donné du corps humain à l’action de certaines radiations le rend perméable à la lumière ; tous les rayons le traversent ; aucun n’est réfléchi Pratiquement, ce corps devient invisible, nos yeux n’en pouvant percevoir les contours ni les surfaces. Voilà explication que j’ai trouvée relativement à l’étonnante disparition de Hantzen, de Yogha et de Wiwar. Il faut nous tenir sévèrement sur nos gardes, car ils ont pu suivre vos traces et qui sait s’ils ne sont pas déjà à votre poursuite dans cet empire souterrain. Ils ont pu penser, s’ils se doutent de ma survie, que vous les guideriez jusqu’à moi. Or je représente, au jugement de Hantzen, une menace trop sérieuse pour qu’il se risque à exécuter ses desseins avant de m’avoir anéanti.

Cyprienne et Jean Chapuis avaient écouté cet exposé avec une anxiété grandissante.

Quand Oronius cessa de parler, ils se regardèrent.

— Maître, prononça l’ingénieur d’une voix tremblante, je dois vous parler d’un fait qui pourrait donner raison à vos craintes. Lorsqu’après avoir quitté la plaine lumineuse, nous avons voulu, conformément à votre indication, nous lancer dans un des défilés susceptibles de nous conduire jusqu’à

vous, nous avons été victimes d'un singulier accident. Est-ce vous qui l'avez provoqué, maître ? Avez-vous fait ébouler la terre et ébranlé les rochers qui ont failli nous retenir prisonniers.

Oronius secoua la téta.

— Non ! Ce n'est pas moi.

— Et vous soupçonneriez ?

— Rien ! Je cherche… Pour votre accident, ma surprise fut égale à la vôtre. Lorsque mes instruments m'avertirent du voisinage de cette bizarre secousse sismique, je me mis à votre recherche. Votre embarras m'étant révélé, je fis le nécessaire pour déclencher les secousses nouvelles qui vous ont dégagé. À part cela, je ne sais que penser du phénomène initial…

Se tournant soudain vers la boule-miroir, Oronius en manœuvra le mécanisme, après avoir replacé sur son front l'*œil cyclopéen*.

— Explorons le théâtre de l'accident, proposa-t-il. Peut-être y découvrirons-nous quelques traces susceptibles d'éclaircir cette énigme.

Jean l'avait imité. À la surface de la sphère réfléchissante, il vit se former l'image de l'éboulement.

Dirigé par Oronius, le rayon-projecteur dut alors pénétrer dans la masse éboulée et la fouiller, car l'ingénieur vit l'image se transformer peu à peu et devenir confuse.

Une sorte de déchirure s'y étant montrée tout à coup et sa mise au point en ayant été patiemment réalisée par le savant, il put voir une brèche dans laquelle s'engouffra le fais-

ceau de rayons. Éclairées, les parois d'un tunnel qui remontait à travers la masse sous-terrestre apparurent.

Il imprima au globe catoptrique un mouvement de rotation qui fit défiler devant les yeux de Jean à une vitesse vertigineuse toute l'étendue du boyau.

À pareille vitesse – qui devait être celle de la lumière, – la surface du sol fut bientôt atteinte.

— Je m'en doutais, dit Oronius avec satisfaction. Voici le filon. Si quelque chose est descendu, c'est par là. J'avoue cependant ne pas deviner quelle sorte de bête ou de machine a pu fouir pareillement la croûte terrestre et s'ouvrir la route à une telle profondeur. Cette diablerie porte la marque de Hantzen.

— Si c'est lui, que peut-il entreprendre ? demanda Cyprienne. Quelle que soit son audace, il ne saurait songer à vous attaquer on face. Et nous voilà réunis… Que pouvons-nous craindre ?

— Que pouvons-nous craindre ? répéta lentement Oronius.

On comprenait bien que cette question, il se le posait à soi-même.

L'impétueux Laridon, lui, ne connaissait pas de pareils doutes. Il avait en la science et en la toute-puissance du maître une confiance aveugle.

— S'il est entré dans le royaume des taupes, tant pis pour « son gniasse » ! s'écria-t-il avec fougue. Ça ne peut pas lui réussir et vous êtes biens « Job » de vous « mécaniser le ciboulot »… Admettons que « sézigue » vienne frapper à cette porte, sommes-nous pas là pour le recevoir et lui faire

les politesses qu'il mérite… Et puis nous n'aurons même pas besoin de nous en mêler. Est-ce que m'sieu Oronius n'est pas un « dab à la coule ! » Y n'a qu'à « tailler une basane » et tous les habitants de ces caves-patelins tomberont sur le poil du Hantzen et de sa Yogha… Ces ouistitis-là, c'est des gens qu'ont de la religion. Faudrait pas qu'on vienne « enquiquiner » leur Bouddha. Ils l'ont trop à la bonne ! Rappelez-vous leurs génuflexions, mam'zelle Cyprienne ! Allez ! c'est pas de sitôt qu'ils perdront leur foucade !

À peine achevait-il cette profession de foi qu'une immense clameur emplit le silence éternel de la coulée centrale.

Cette rumeur était si tragique et si menaçante qu'elle fit courir un frisson sur la peau, de ceux qui l'entendaient. Elle sortait de l'immense puits par lequel Oronius communiquait avec les habitants du sombre monde et s'offrait à leur adoration.

CHAPITRE XII

LA RÉVOLTE IMPIE

Tous se regardaient, troublés et impressionnés. Que signifiait cette plainte tumultueuse ? Qui donc la poussait et quels événements annonçait-elle ?

Il était en tout cas impossible de se méprendre sur les sentiments qu'elle exprimait. C'était une bourrasque de colère confinant à la frénésie.

À supposer que cette vocifération fût la voix d'une foule – et tout l'indiquait puisqu'elle était faite de milliers de voix – cette foule était déchaînée et avait atteint au paroxysme de l'irritation, on ne pouvait en douter.

Sans se retourner, Oronius ayant esquissé un geste muet, tout aussitôt les treize silhouettes des hommes métalliques vinrent se ranger devant la villa, à l'intérieur de laquelle rentra l'homme changé en singe.

— À la niche ! lui commanda Oronius. Nous n'avons pas besoin de toi pour l'instant.

Et l'animal humain, obéissant à son dominateur, alla se tapir dans une logette, où il fut incontinent enfermé.

— Maintenant montons à l'observatoire, reprit le savant, ayant reconquis son calme. Il faut savoir ce qui se passe là-haut. Au besoin, je parlerai à ces nigauds, qu'un événement quelconque doit avoir affolés.

— Serait-ce eux ? s'étonna Jean Chapuis. Les croyez-vous capables de ces cris de fureur et de haine ?

— Cela m'en a tout l'air, répondit Oronius en hochant la tête.

— Pour quelle cause ? S'ils courent un danger, je les croirais plutôt disposés à crier leur détresse. Ce sont des supplications que vous devriez entendre…

— Ou bien ces cris ne s'adressent pas à vous, suggéra Cyprienne.

— Qui sait ? fit dubitativement Oronius.

Et comme Laridon paraissait indigné et s'apprêtait à exprimer en termes énergiques une opinion peu flatteuse pour « les locataires du dessus », le maître ajouta :

— Oubliez-vous la versatilité humaine ? Ceux-là ne doivent pas être différents des foules de la surface, toujours prêtes à huer et à déchirer les idoles qu'elles acclamaient l'instant d'avant. Les dieux des humains, à aucune époque, ne furent à l'abri de ces disgrâces… Montons.

Ils s'engagèrent dans l'escalier de verre et gagnèrent la terrasse de la villa.

Oronius y avait installé divers appareils et notamment un jeu de projecteurs dont les feux pouvaient se concentrer sur une énorme lentille de cristal sous laquelle il se plaça.

Cela fait, il tourna lui-même le commutateur qui donnait la lumière et sa silhouette, fortement grossie par la lentille, dut apparaître en pleine clarté à la foule massée autour des rebords du puits.

Les clameurs redoublèrent ; grâce aux microphones amplificateurs, le savant put distinguer sinon les paroles, tout au moins l'accent.

Oronius était d'ailleurs un incomparable polyglotte qui, ayant étudié le mécanisme de toutes les langues humaines et connaissant tous les sons susceptibles de sortir d'un gosier, pouvait s'assimiler en quelques heures n'importe quel langage.

Il lui était donc relativement facile de deviner le sens des cris des sous-terriens.

Ils exprimaient des injures et des menaces.

Comme c'était l'apparition d'Oronius qui venait de déchaîner cette nouvelle tempête et d'en accroître la violence, le savant ne pouvait se faire la moindre illusion : le tumulte injurieux s'adressait décidément à lui.

Ainsi qu'il l'avait prévu, les sous-terriens, au lieu de se prosterner, se relevaient et tendaient vers leur dieu des poings menaçants.

Leur inexplicable colère ne s'en tint pas là. Ils devaient avoir contre leur innocente idole de sérieux griefs. Ou – ce qui revenait au même – ils s'étaient laissé persuader qu'ils en avaient.

En effet, joignent les gestes hostiles aux apostrophes, ils se mirent soudain à jeter dans le puits, et à faire pleuvoir sur Oronius, une grêle de pierres lumineuses.

Les fidèles lapidaient le dieu !…

Certes, le savant n'était pas homme à s'émouvoir du sacrilège. Sa philosophie savait être indulgente à la pauvre humanité. Or les échantillons dont il subissait présentement la stupide fureur étaient parmi les plus déshérités et par conséquent parmi les moins responsables.

Mais, si l'amour-propre du maître ne souffrait pas trop d'un pareil revirement, et de la perte d'une popularité qu'il n'avait nullement sollicitée, il n'en allait pas de même de sa personne et des objets qui l'entouraient.

L'ouragan de pierres risquait fort d'endommager ses précieux appareils et sa propre personne.

Aussi, se résigna-t-il à éteindre les projecteurs, afin de disparaître momentanément aux regards des furieux.

Puis, aidé par Jean Chapuis et par son mécano, il tendit en toute hâte, au-dessus de la villa, un filet protecteur. Ayant ainsi arrêté la pluie de pierres ou l'ayant tout au moins rendue inoffensive, il se servit alors de l'Oroniphone pour lancer à son tour, d'une voix irritée, une apostrophe bien sentie au peuple déchaîné.

Comme son discours était naturellement prononcé dans la langue des sous-terriens, ni Jean, ni ses compagnons n'en comprirent le sens.

Ils devinaient toutefois, par les gestes et l'intonation, qu'Oronius exprimait son mécontentement et son indignation et qu'il s'efforçait de ramener les révoltés au calme en les menaçant de représailles légitimes.

En dépit de son éloquence et de la puissance de l'oroniphone, il échoua totalement dans son dessein, car une véri-

table tempête de cris et de rugissements ne cessait de répondre à chacune de ses apostrophes. Loin, de convaincre, elles paraissaient exaspérer les terribles petits iconoclastes.

Dépité, le savant finit par abandonner la partie.

— Ils sont butés, constata-t-il en s'épongeant le front. Il n'y a rien à faire. Leur manitou, désormais, leur paraît être une simple créature, dont ils tournent les anathèmes en dérision. Cette transformation ne peut être spontanée ; elle a sa cause. Pour l'instant, cette cause m'échappe. En tout cas, ce peuple, qui m'honorait et m'admirait me traite à présent non seulement comme un faux prophète ou un imposteur, dont les mensonges sont découverts, mais par surcroît comme un indésirable à qui ils auraient à demander des comptes. Patience ! Si toute cette histoire est incompréhensible, nous finirons bien par l'éclaircir. Procédons par ordre. On doit commencer par mettre ces furieux à la raison. Une petite leçon suffira, je pense, à leur réinculquer le respect qui est dû, sinon à ma personne, tout au moins à mon âge !

Il sourit et murmura en *a parte* :

— Si je leur apprenais que je vivais déjà à l'époque où furent enfouis leurs aïeux, ils seraient bien surpris… À quoi bon !

— Ne soyez point trop sévère, pria Cyprienne. Ces pauvres êtres, songez-y, constituent une race inférieure, peu avantagée sous le rapport de l'intelligence. Il faut les traiter comme des enfants.

— C'est bien mon intention, ma mignonne enfant. Cependant, le plus grand service qu'on puisse rendre à des enfants de ce genre, c'est de les corriger quand ils ne sont pas

sages. Cela leur évite au moins de pousser leurs bêtises jusqu'à l'irréparable.

— Est-ce que ces enfants terribles et révoltés ne peuvent pas constituer un danger ? hasarda Jean Chapuis. Leur nombre est considérable. S'ils ne pouvaient être ramenés à la raison et qu'ils s'obstinent à vous manifester leur hostilité, peut-être serions-nous contraints, pour nous défendre, à en faire de véritables hécatombes.

Cyprienne frémit et pâlit d'horreur.

Souriant paternellement Oronius s'empressa de la rassurer :

— Nous n'en serons pas réduits à cette extrémité, déclara-t-il. Je puis les atteindre sans qu'il y ait entre eux et moi conflit direct. Notre seule voie de communication était ce puits, dont je viens d'obstruer l'ouverture. J'ai donc réduit à néant leur action malfaisante déjà si limitée. Pour le reste, ils sont trop loin de moi pour être à craindre.

— Ne peuvent-ils avoir l'idée de chercher à parvenir jusqu'ici ?

À cette question de Jean Chapuis, Oronius esquissa une moue dédaigneuse, et riposta :

— Voyons, mon ami, raisonnons un peu ! Avec quoi fabriquez-vous votre épouvantail ? Vous avez cependant vu ce peuple de près et pu juger de l'état rudimentaire de son industrie et de sa civilisation. Toute science leur est inconnue. Ils en sont réduits aux misérables conditions d'existence des premiers âges. Point de machines. Aucune autre arme que celles de l'âge de pierre. Qui pourraient-ils attaquer et par quels moyens franchiraient-il, la distance qui les sépare de

nous ? Il leur faudrait des années… D'ailleurs même si cela leur devenait possible, rien au monde ne pourrait les décider à sortir du champ des radiations protectrices, – à l'action desquelles des siècles d'adaptation les ont habitués – pour s'enfoncer dans les routes ténébreuses qui mènent au centre de la terre.

— Vous vous exagérez leur frayeur de l'ombre, objecta l'ingénieur. Cette entreprise devant laquelle, prétendez-sous, reculerait tout un peuple, une créature isolée et chétive l'a osé.

— Vous faites allusion à Taï ? sourit le Maître. Sachez-le, celui-là était envoyé par moi pour vous servir de guide. Je lui ai insufflé le courage nécessaire et ma volonté n'a cessé de l'inspirer. Il croyait d'ailleurs gagner le paradis… ou en d'autres termes gravir la route qui conduit au ciel – à ce ciel légendaire que nous savons, nous, humains de la surface, n'être pas une chimère.

— Pourquoi, père, avoir joué avec la foi de cet infortuné ? fit Cyprienne d'un ton de reproche.

— Taï a eu sa récompense, assura Oronius. Il a entrevu ce ciel dont il rêvait… Ses yeux émerveillés, guidés par moi, ont vu s'entr'ouvrir le sol et l'Océan. Pendant deux ou trois minutes, ils ont pu contempler l'éblouissant infini qu'est l'immensité céleste. Et ils ont assistés à ce miracle le descente des envoyés des dieux. En vous, Taï ne pouvait voir autre chose. Ayant eu ce privilège de vous guider, rien ne saurait désormais entamer sa foi. Il la conservera quand tous ses frères devraient la perdre ce qui est sans doute arrivé. Je gagerais qu'il n'est point parmi nos lapideurs… Qui sait ? Peut-être a-t-il pris ma défense et s'est-il exposé aux représailles des furieux.

— Oh ! père, s'il en est ainsi ne ferez-vous rien pour lui ?

— S'il est encore en vie, je le tirerai de leurs mains, promit Oronius. Et s'il a souffert à cause de nous, je lui donnerai la plus belle récompense qu'un sous-terrien puisse recevoir : je le ramènerai parmi les hommes.

Depuis quelques instants l'ingénieur réfléchissait.

— Maître, fit-il enfin, de tout ce que vous venez de dire permettez-moi de tirer cette conclusion : il existe un moyen d'agir sur l'esprit de ces créatures, il existe un moyen de triompher de leur effroi et de les amener à braver l'inconnu terrifiant des ténèbres… Si Taï, inspiré par vous, s'y et lancé avec cette ardeur qui l'a amené jusqu'à nous, combien plus aisément encore y lancerait-on toute une foule…

— Depuis des millénaires cette foule vit dans les crevasses lumineuses du globe, monsieur Chapuis, depuis des millénaires, ses prêtres la bercent de la même légende et du même espoir, sans que cette légende et cet espoir aient incité les sous-terriens à explorer les entrailles du globe et à chercher le chemin de la surface. Ils ne supposent pas que des pieds humains puissent suivre la route du ciel. Ils ne la croient *praticable qu'aux morts*. Taï fut une exception inspirée et voulue par moi. Mais, ses frères, quelle que soit l'éloquence de leurs dirigeants, ne quitteront jamais la plaine lumineuse.

Jean Chapuis hocha la tête. Il n'était pas convaincu.

Depuis de longs moments, cependant, les cris avaient cessé de retentir au-dessus de leurs têtes. L'impressionnant silence s'était rétabli. Sans l'avouer, l'ingénieur s'en inquiétait un peu plus que du bruit.

Pourquoi ce calme revenu subitement ? Qui avait apaisé cet accès de délire ? Surtout, qui l'avait provoqué ?

Ces deux questions constituaient une même énigme. Et le fiancé de Cyprienne avait le pressentiment d'un autre danger… plus proche, celui-là !

Mais, il était dans la villa du tout-puissant Oronius, entouré du maître et de ses dévoués serviteurs, près de lui était sa fiancée.

Pouvait-il s'inquiéter, sérieusement ?

Oronius leva la main.

— Écoutez, dit-il. Ils sont redevenus sages. Je savais bien qu'il ne fallait pas prendre cela au sérieux. Maintenant qu'ils ont trépigné et fait le diable, ils vont bouder… Il n'y a qu'à les laisser faire. Quand ils en auront assez, ils viendront demander pardon et me supplier de reparaître… Redescendons. Vous ne serez sans doute pas fâchés de passer par la *chambre de repos*. Il doit y avoir longtemps que vous n'avez mené la vie normale des civilisés. Quand vous serez *remusclés*, nous envisagerons l'avenir. Votre arrivée et celle de l'*Alcyon-Car* m'ouvrent des perspectives nouvelles. Nous songerons au retour parmi les hommes. Vous me comprendrez mieux lorsque je vous aurai mis au courant de mes propres aventures… Mais, il reste une question en suspens : ce diable de Hantzen et sa clique… Que font-ils ?… Où sont-ils ?

Une lointaine rumeur de foule accourant en vociférant, domina la parole du Maître.

Tous prêtèrent l'oreille.

Par les galeries sombres, dégringolant vers la caverne centrale et vers la villa, des milliers de créatures descendaient.

— Mais ce sont eux ! s’exclama Oronius n’en pouvant croire ses yeux. Ils ont trouvé le chemin !… Ils accourent !… Ils sont là !

CHAPITRE XIII

LE PYTHON MOBILE

Voici ce qui s'était passé après le départ de l'*Alcyon-Car* de la plaine lumineuse.

L'avion-automobile venait à peine de s'engager dans un des défilés que les rochers s'étaient refermés sur lui. De l'éboulis de terre et de rochers était alors sorti une sorte de serpent géant, un monstre singulier qui avait pris la fuite en direction de la plaine lumineuse, en déroulant ses anneaux métalliques.

Ceci avait été vu et constaté par nos compagnons de l'Alcyon-Car et, bien que leur science réaliste protestât contre une aussi fabuleuse existence de la faune préhistorique, ils devaient en garder longtemps le souvenir angoissant.

Mais Jean Chapuis n'avait eu ni le temps ni le moyen de le détailler suffisamment…

En effet, si de loin, ce serpent pouvait avoir l'aspect d'une bête apocalyptique, de l'un de ces monstres obscurs qui terrifiaient l'humanité embryonnaire habitant les cavernes, vu de plus près, il se serait signalé par certains dé-

tails, comme étant une simulation mécanique des créations légendaires.

En effet, on se serait aussitôt rendu compte que sa carapace était faite de plaques de métal articulées et agencées de manière à rappeler les anneaux d'un reptile. Cette structure avait évidemment pour but de permettre à cette machine – elle n'avait que l'apparence d'une bête – des évolutions analogues à celles du serpent. Elle avançait en imitant les mouvements des reptiles.

Elle pouvait être longue d'une douzaine de mètres et le diamètre de sa carapace était d'environ deux mètres dans la partie médiane : il diminuait dans les parties antérieure et postérieure qui allaient s'amincissant et s'aplatissant, de manière à simuler la tête et la queue d'un véritable rampeur à sang froid et à peau nue.

La tête en particulier, présentait des détails bizarres : elle se terminait en museau fouisseur et se montrait armée d'une perforeuse. Un tel dispositif ne pouvait avoir qu'un objet : permettre à cette machine de se creuser un rapide passage à travers le sol et le roc.

Tout cela supposait un mécanisme intérieur, actionnant l'étrange machine. Par conséquent elle devait être habitée, car il fallait bien que des intelligences humaines fussent enfermées dans cette carapace.

Après la disparition de l'avion-automobile et comme s'il n'attendait que cette disparition pour se montrer, le python d'acier s'était donc élancé à travers la plaine lumineuse.

La tête de ce monstre articulé avait des yeux. Ceux-ci tantôt pouvaient projeter des lueurs dans l'obscurité, tantôt devaient servir simplement de fenêtres pour éclairer la

marche des conducteurs. Les évolutions parfaitement raisonnées du serpent métallique le démontraient.

Ayant un instant hésité et zigzagué à travers la plaine lumineuse, il finit par se diriger vers les villages habités par les compatriotes de Taï, que venaient sans doute d'apercevoir les gens enfermés dans le *Python-mobile*.

La vitesse de reptation du serpent était admirable : il se contractait, puis se détendait : ses annaux paraissaient rentrer les uns dans les autres dans la direction de la marche, puis la partie antérieure s'allongeait de nouveau, étirant le long corps. Et tous ces mouvements s'accomplissaient avec une telle rapidité que le serpent semblait voler à la surface du sol.

Cette marche silencieuse et contorsionnée avait quelque chose d'effarant ; l'apparition d'un semblable monstre ne pouvait manquer de provoquer l'effroi et particulièrement au milieu de populations simples et superstitieuses.

Ce fut bien ce qui arriva.

Lorsque le python mobile arriva en vue d'un des villages et que son approche fut signalée, une véritable panique se produisit de tous côtés, les gens s'enfuirent en désordre.

En quelques instants l'agglomération la plus proche tut complètement désertée.

Ce village était précisément celui qui avait accueilli les passagers de l'*Alcyon-Car*, en qui, sous l'influence de Tai, les sous-terriens avaient vu les envoyés des dieux.

Cette fois, ils durent croire que ce monstre de métal était un délégué des abîmes infernaux. Leur terreur fut grande.

Peut-être d'ailleurs ne se trompaient-ils guère dans leur appréciation, car la machine reptilienne, à l'instar du Cheval de Troie, donnait asile des êtres qui, véritablement, étaient des démons.

Quoi qu'il en fût, trouvant le terrain libre devant lui et sans paraître s'émouvoir de la terreur qu'il déchaînait, le monstre poursuivait son avance. Il pénétra bientôt dans le village et s'immobilisa enfin sur le sol lumineux, devant la construction élevée en forme de temple, et qui avait servi de garage à l'*Alcyon-Car*, en même temps que de logis a ses voyageurs.

Là, déroulant ses anneaux, à l'instar d'une bête fatiguée, le serpent demeura inerte et flasque, comme un boa repu, dont l'estomac se livre au pénible travail de la digestion.

À bonne distance du village, les fuyards s'étaient retournés. Comprenant qu'ils n'étaient point poursuivis, ils ralentirent leur exode, ils finirent même par s'arrêter.

Craintifs alors, et s'encourageant les uns les autres, ils refirent quelques pas hésitants dans la direction de leurs habitations. Ils demeuraient pourtant sur le qui-vive, prêts à s'enfuir de nouveau à toutes jambes à la moindre alerte.

Celle-ci ne se produisit point. Rien ne sortait du village.

Lee sous-terriens se rapprochèrent encore et finirent par arriver à l'entrée des modestes fortifications construites par eux en cailloux lumineux pour le cas possible d'une résistance à certaines de leurs tribus pillardes.

De là, ils purent apercevoir le serpent allongé et aussi immobile que s'il avait été mort.

Cette pensée dut venir eux compatriotes de Taï et ils voulurent sans doute en vérifier l'hypothèse. Ramassant des pierres aiguisées – qui semblaient être les seules armes en usage chez ce peuple primitif, – ils les lancèrent au serpent.

Les projectiles rebondirent sur la carapace sans provoquer même un tressaillement.

Dans l'esprit des spectateurs naïfs, la chose sembla dès lors démontrée : le monstre était mort ou endormi. Il devenait moins terrifiant. Ils osèrent s'en rapprocher encore.

Au bout d'une heure d'avances timides et de brusques reculs effrayés, que rien ne justifiait, les plus hardis des groupes entouraient le reptile de métal.

Presque rassurés par son inoffensive immobilité, certains poussèrent l'audace jusqu'à toucher ses flancs, puis à grimper sur le dos du monstre. La perplexité du plus grand nombre restait réelle.

Qu'était-ce ?

Un animal ?

Mais alors, pourquoi montrait-il tant de mansuétude ? Était-ce donc qu'il avait réellement choisi cet endroit pour y mourir ?

Ou bien n'était-ce pas plutôt une machine comme celle amenée par Taï et qui avait disparu ?

Oui, ce pouvait être un nouvel engin, également habité par des envoyés du dieu. Ils attendaient qu'on leur rendit hommage pour se montrer.

Le seul sous-terrien capable, peut-être, de fournir à cet égard des renseignements à la multitude craintive – Taï – n'était pas dans le groupe de ses compatriotes anxieux.

Inquiet et navré de la disparition de ceux qu'il imaginait descendus du ciel – de cette si douce Cyprienne, et de son sympathique entourage, – Taï errait lamentablement sur les confins de la plaine lumineuse, cherchant la trace de ses amis merveilleux.

Mais les moins stupides de ses frères se souvenaient de la façon dont il les avait fait agir lors de la première apparition des envoyés célestes.

Aussi, en intelligents organisateurs, firent-ils agenouiller toute la réunion et commencèrent-ils à psalmodier leurs prières, ainsi qu'ils l'avaient fait lors de l'arrivée de l'*Alcyon-Car*.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Doucement, une écaille à charnières invisibles s'ouvrit dans le flanc du monstre et trois silhouettes humaines apparurent.

Les sous-terriens se prosternèrent la face contre terre, éblouis, fascinés par les merveilleuses parures des nouveaux envoyés d'en haut, – sans doute dignitaires supérieurs en grades.

Ce fut d'abord une femme splendidement vêtue et d'une beauté éblouissante.

Celle-là portait de véritables ornements d'idole.

Elle était accompagnée par un personnage d'une repoussante laideur, mais au front puissant ; il avait un corps

d'ampleur pachydermique, supporté par de très courtes jambes en cerceaux, de sorte que son aspect était celui d'un nain difforme et monstrueux.

Le troisième individu, être quelconque d'une cinquantaine d'années, n'offrait rien de remarquable. Son attitude d'ailleurs indiquait l'effacement du serviteur.

C'étaient la princesse Yogha, encadrée de Hantzen, son associé, et de Wiwar, leur homme à tout faire.

Les ennemis d'Oronius venaient de prendre pied dans le monde des damnés ; – le leur, incontestablement.

CHAPITRE XIV

POSSÉDÉE D'INDRA

Nos amis lecteurs qui ont suivi le récit des précédentes aventures de la mystérieuse Yogha et du malfaisant Hantzen s'étonneront sans doute de retrouver vivants ceux que Jean Chapuis pensait avoir détruits.

L'explication donnée par Oronius lui-même à sa fille et à son élève a déjà levé sur ce mystère un coin du voile. Il est aisé de comprendre comment le monde n'avait pas été purgé de ces démons.

Nous allons maintenant remonter à ces événements auxquels – en précisant la raison de ses craintes – le savant a fait allusion. Nous avions laissé Yogha et Hantzen dans la Tour invisible élevée par eux au sommet de l'Everest et enfermée dans une atmosphère artificielle…

L'heure du châtiment tenait de sonner[4], Hantzen et Yogha allaient recevoir le prix de leurs crimes en suivant le sort

---

[4] *Les Fiancés de l'An 2.000.*

de leur repaire qu'une imminente explosion devait projeter aux quatre vents de l'espace.

Tous deux gisaient inconscients – Hantzen, parce qu'il avait été coiffé par Victor Laridon de *l'interrupteur de pensée ;* et Yogha parce que ses vainqueurs l'avaient enfermée dans une cage de verre soumise à l'action de gaz soporifiques.

Mais – comme nous l'a appris Oronius – Wiwar, créature de ces deux malfaisants génies, et dont ni Jean Chapuis, ni Laridon ne soupçonnaient la présence, était sorti à temps de sa cachette. Il avait libéré de l'*interrupteur* le cerveau de son maître, ouvert la cage de verre et tiré Yogha de sa torpeur.

Réveillés, les deux complices envisagèrent d'un seul regard la triste réalité de leur situation : ils étaient vaincus, eux, les dominateurs, vaincus et condamnés. Pour échapper au destin qui les menaçait, il ne leur restait que la fuite.

Était-elle possible ?

Oui !… grâce à l'imprudent oubli de Jean Chapuis le *Sphérus*, cet énigmatique appareil que les ondes hertziennes dirigeaient ordinairement à travers l'espace, selon les volontés de Yogha, le *Sphérus* attendait, au haut de la Tour, en équilibre sur son alvéole pneumatique.

Il restait assez d'énergie emmagasinée pour lui faire prendre le départ.

Sans perdre une seconde, Yogha entraîna ses deux compagnons dans le large conduit coudé qui mettait le dernier étage de la tour en communication avec l'ouverture Inférieure du *Sphérus* et s'enferma avec eux dans l'appareil.

Elle n'avait pas le choix… Pour échapper à la mort immédiate qu'elle sentait suspendue inexorablement, il lui fal-

lait se lancer dans l'espace, dans le ventre de cette machine, jadis obéissante, mais qu'elle serait désormais dans l'impossibilité de diriger, une fois la tour détruite.

Ce n'était donc point le salut assuré, mais un simple sursis.

Pour l'instant, Yogha affolée de terreur, Hantzen encore sous le coup de sa récente défaite et Wiwar médusé, ne voulaient même pas songer au sort qui les attendait. Ils fuyaient la mort prête à les saisir…

Quand le *Sphérus*, s'élevant dans le ciel, les eût emportés loin de leur tour où ils avaient pu connaître la peur et craindre les affres d'une terrible agonie, ils respirèrent plus librement.

La vitesse du singulier aérostat était considérable. En quelques minutes, il eut franchi un nombre incalculable de kilomètres. Aucun des aéronautes n'entendit donc le bruit de la formidable explosion qui pulvérisa la tour et fit crouler les hauts sommets du Gaurishankar.

Déjà, Yogha et Hantzen, remis de cette chaude alerte, retrouvaient en partie leur sang-froid et recherchaient un moyen pratique de se redresser vers un meilleur avenir.

Leur affolement les avait jetés dans une situation inextricable.

Ils étaient dans la main du hasard, *emportés par un navire aérien dépourvu de gouvernail.*

Or, Hantzen le savait, le *Sphérus* pouvait tenir l'air pendant un temps illimité. Abandonné à lui-même il devrait tourner éternellement autour de la terre. Satellite nouveau, il serait découvert et catalogué par les savants.

À moins d'une rencontre, d'un choc, d'un accident imprévu qui pouvait avoir des conséquences favorables ou néfastes, la course que commençait Yogha et ses compagnons *ne devait pas avoir de terme !*

— Quel sera notre sort ? murmura à mi-voix Hantzen.

— Nous avons une chance sur cent mille de retomber sur la terre et une sur cent millions d'y retomber vivants, expliqua froidement l'Hindoue.

Elle était fataliste. Elle se coucha sur le plancher de cette cabine vitrée, située à la partie supérieure du *Sphérus* et que nous avons vue servir de prison à Cyprienne et à Turlurette. Dans cette posture indolente, elle s'abandonna au destin.

Wiwar tremblait et gémissait. Hantzen grondait de rage impuissante, en se mordant les poings.

Cette agitation du rival d'Oronius était, en dépit de l'apparence, infiniment moins active que l'inertie simulée de Yogha.

En réalité, la princesse hindoue appelait et concentrait en elle toutes les forces mystérieuses dont son cerveau et son corps vibrant étaient tout à la fois les émetteurs magiques et les vivants récepteurs.

Cette femme, d'aspect frêle, portait en elle un véritable accumulateur d'énergie. Sa pensée tendue accomplissait des prodiges.

En ce moment, tandis que son regard semblait se perdre dans la contemplation de l'espace infini et n'appartenir qu'au rêve, voisin du nirvana qui l'attendait, elle poursuivait au contraire avec âpreté la solution de ce problème : arrêter la

course de la sphère, l'obliger à descendre et à se poser doucement sur le sol, sans dommage pour ses passagers.

Cela paraissait dépasser la limite des force humaines. Mais, avouons-le, Yogha passait à bon droit pour être une créature surhumaine, que ne pouvaient arrêter les obstacles les plus inattaquables.

Ce *Sphérus* – dont il serait peu intéressant de reprendre ici la description – était, nous l'avons dit ailleurs, une merveille de mécanisme.

Construit dans un but spécial, il ne pouvait être utilisé qu'à la condition de recevoir de l'extérieur la force nécessaire au fonctionnement de ses délicats organes.

Privé des ondes hertziennes, il n'était plus qu'un corps sans âme et la présence même de Yogha ne pouvait rendre la vie à ses moteurs inactifs. Il lui était seulement permis de flotter dans l'espace, livré au gré des courants aériens.

L'Hindoue – tout comme Hantzen, inventeur et constructeur de cet appareil volant – se savait tellement incapable, faute du courent indispensable, d'animer les machines directrices de la course du *Sphérus*, qu'elle ne fit aucune tentative dans ce sens.

Elle cherchait ailleurs…

Elle trouva.

La somme d'énergie qu'elle portait en elle, si grande fût-elle par rapport aux ordinaires possibilités humaines, avait des limites.

Elle devait donc être utilisée non pour un effort continu ou renouvelable, mais au contraire pendent un temps aussi

bref que possible. À cette condition seulement, elle avait chance de produire son maximum d'effet.

Que, souhaitait Yogha ?

Descendre… Atterrir…

C'était peut-être réalisable par la seule puissance de son désir. Du moins tous les adorateurs de Cakiamouni vous l'eussent affirmé sans une hésitation car, aux Indes, les initiés des pagodes sacrées accomplissent quotidiennement des miracles.

Sortant brusquement de son apparente apathie, l'Hindoue se dressa, tendant vers l'espace ses bras minces, élevés comme deux antennes.

Au-dessus d'elle, au-dessus de l'appel de ses yeux ardents, sources rayonnantes d'une volonté formidable, les molécules de l'air parurent tout à coup vibrer avec une intensité extraordinaire.

Ce fut comme si un double courant d'impondérables, magnétiquement attirés par Yogha, descendait le long de ses bras effilés et s'amassait en elle.

Tout son corps, arqué dans une pose anormale, insoutenable et permise seulement à cette possédée d'Indra, se prit à vibrer, à palpiter et fut secoué par l'intromission d'un être invisible qui parut la traverser toute.

Elle sembla s'alourdir, devenir pesante incommensurablement.

Transformées en pesanteur, les forces éparses au sein de l'atmosphère passaient en elle.

Et soudain, résultat magique, le *Sphérus* commença à s'abaisser vers sol, comme alourdi lui-même par le poids dont le corps de Yogha était le tabernacle ensorcelé.

Ce fût une chute rapide, qui épouvanta par sa soudaineté inexplicable Hantzen et Wiwar.

Ils ne pouvaient comprendre… Ils crurent à une catastrophe qui les précipitait du haut des airs.

L'instant d'avant, ils tremblaient et se lamentaient parce qu'ils se croyaient condamnés à errer dans les airs jusqu'à la fin des temps, ou tout au moins jusqu'à leur mort.

À présent, surpris par ce dénouement trop brusque, ils trouvaient enviable leur destinée précédente.

L'attitude étrange et les yeux exorbités de leur compagne acheva de les affoler.

Ils crurent que, comme eux, elle cédait à la terreur et que le geste de ses bras tendus signifiait une imploration.

— Qu'y a-t-il Yogha ? cria Otto Hantzen. Nous tombons, n'est-ce pas ?… N'allons-nous pas nous écraser sur le sol ?…

La fille des fakirs dédaigna de répondre ; elle ne prêtait pas la moindre attention à leur épouvante.

Pour les rassurer, il lui eût fallu perdre de précieuses parcelles de sa force.

Le *Sphérus* continua à descendre, avec la vitesse d'un aérolithe.

Hantzen, et Wiwar, s'estimant perdus, tombèrent à genoux d'un mouvement machinal et se cachèrent le visage dans leurs mains.

Tant de lâcheté eût sans doute provoqué le mépris et les railleries de l'Hindoue.

Mais elle ne la devina pas, ne voyant rien… Tendues à se briser, toutes les fibres de son être étaient transformées en conducteurs.

Au voisinage du sol, ses membres se détendirent un peu… Il était temps pour elle.

La chute du *Sphérus* se ralentissait…

Graduellement, les bras de l'Hindoue s'abaissèrent et finirent par retomber le long de ses flancs. Au même moment, avec un léger rebondissement de ballon, le *Sphérus* toucha…

— À terre ! ordonna Yogha d'une voix stridente.

Tressaillant, Hantzen et Wiwar ouvrirent des yeux éperdus… Mais, l'instinct les entraînant, avant de comprendre, ils obéirent.

L'Hindoue ayant ouvert la valve de sortie s'élançait hors de la cabine…

Suivie de ses deux compagnons, elle fit deux ou trois pas sur la prairie qui les accueillait et roula dans l'herbe, épuisée par le terrible effort qu'elle venait de fournir.

Au même instant, libéré de la force pesante qu'avait emmagasinée le corps de l'Hindoue, le *Sphérus* fit un bond formidable et regagna les hauteurs de l'atmosphère, au sein duquel il disparut pour prendre rang parmi les planètes secondaires.

CHAPITRE XV

INVISIBLES !

Arraché à la mort lente par l'exceptionnel pouvoir de Yogha, le trio, en se retrouvant sur le sol n'en était pas moins réduit à la plus piteuse impuissance.

Que restait-il de cette œuvre néfaste et lentement préparée, qui avait grisé l'orgueilleux Hantzen, au point de lui faire lancer à Oronius son imprudent défi ?

Que restait-il des forces accumulées par le couple au sommet de l'inaccessible Everest, plafond du monde ?

Ils atterrissaient plus faibles et plus dénués que le dernier des mendiants.

À part Oronius, qu'ils pouvaient croire anéanti par la catastrophe de Belleville, aucun de leurs ennemis n'était réduit à néant.

Cyprienne était libre et réunie à son fiancé. Ah ! combien la jalouse Yogha avait de nouvelles raisons de la détester et de la haïr !

Jean Chapuis échappait plus que jamais à l'influence de l'Hindoue. Et celle-ci devait désespérer de l'asservir à ses caprices.

Jarrousse – leur instrument fidèle – était présumé mort victime de sa tentative contre Oronius. S'il n'était pas défunt, d'ailleurs, pour Hantzen et Yogha il n'en valait guère mieux.

Ainsi donc tant de haine et d'efforts aboutissaient à la ruine complète de leurs espérances.

Même en ce qui concernait le père de Cyprienne, un doute subsistait en l'esprit de la perspicace Yogha. Elle paraissait partager la conviction de son complice ; pourtant, à y bien réfléchir, elle commençait à douter du trépas d'Oronius.

Vraiment ce formidable obstacle à leur rêve d'hégémonie mondiale avait été écarté bien trop facilement. D'ailleurs, certains incidents sans causes naturelles lui donnaient à penser que le génie du maître pouvait encore intervenir et faire échouer ses desseins.

Tel était le bilan de la lutte entreprise par eux : ils avaient tout perdu et ne pouvaient se vanter d'aucun avantage.

Il y avait pis : ils avaient désormais tout à craindre de leurs adversaires plus favorisés, s'ils commettaient l'imprudence de donner signe de vie.

On conçoit pourquoi, dans ces conditions, le premier cri poussé par le trio, lorsque Yogha sortit de son évanouissement, devait être :

— Qu'allons-nous devenir ?

L'Indoue ajouta même avec une sourde colère :

— Tout est à recommencer !

D'un air morne, Hantzen donna son approbation à cette désastreuse remarque. Seul Wiwar osa manifester quelque satisfaction.

— Nous vivons, après tout ! observa-t-il assez judicieusement.

— Nous revenons de loin, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; grommela Hantzen avec abattement. Mais, la belle avance ! Si c'est pour crever de faim et de misère…

Bien que fort déprimée par le dur effort qu'elle avait dû fournir, Yogha eut pitié du gros homme et essaya de secourir sa prostration.

— Si vous vivez encore, vous le devez à moi seule, dit-elle sèchement. Je l'ai voulu ainsi, n'étant pas de celles qui abandonnent une partie. Aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie et la possibilité de le conserver, je garderai l'espoir de prendre ma revanche. Vivre, c'est lutter. Nous lutterons.

— Avec quoi ? fit Otto Hantzen en montrant ses mains vides. Privés de nos centres d'attaque, sans instruments, sans machines, sans le *Sphérus* surtout, comment ferons-nous ?

Yogha lui jeta un regard de mépris.

— Vous avez la mémoire courte ! grinça-t-elle. Que possédiez-vous lorsque vous m'êtes apparu un jour… il y a de cela des années ? Vous n'étiez alors qu'un savant sans sou ni maille et sans renommée. Vous veniez d'être humilié. Il ne vous restait aucun espoir. Je vous ai pourtant tiré de votre ornière et remis en mains de fameux atouts avec lesquels il

vous a été permis de reprendre la partie… C'est cela qu'il faut recommencer.

— À cette époque, ma chère Yogha, vous étiez puissante et en situation de m'aider. Aujourd'hui en est-il encore ainsi ? Hélas ! non. Votre position n'est pas plus brillante que la mienne.

L'opiniâtre Hindoue riposta :

— C'est quand on est tout au bas de l'échelle, sans avoir, c'est-à-dire sans rien à risquer ou à perdre, qu'il est aisé de regrimper, à vide de charge, à l'assaut des moyens et des biens que d'autres détiennent. Ceux-là, ayant à garder et à défendre sont déjà en état d'infériorité. Les Romains, autrefois, coulaient leurs flottes pour s'enlever tous moyens de retraite. Nous sommes exactement dans leur cas : moi, riche de ma haine et de ma farouche volonté de la satisfaire ; vous, riche de votre science. Seul l'or nous manque pour refaire ce que nous avions fait. Il faut donc commencer par nous procurer l'or.

— Je me contenterai d'un laboratoire. Mon cerveau, heureusement, contient des trésors qu'aucune catastrophe, hormis la mort, ne peut m'enlever. J'aurai vite fait de reconstituer mon arsenal.

— Je vous procurerai ce laboratoire, promit Yogha avec décision. Tout comme vous, je mets au défi le sort de me dépouiller complètement. Il me reste ce précieux pouvoir que je tiens de mes ancêtres les yoghis. Je puis donc encore asservir à ma volonté quiconque sera susceptible de nous être utile. Vous aviez grand tort de vous abandonner au découragement. Hantzen et Yogha sont encore à craindre. Leur heure pourra sonner.

— Prudence ! murmura Wiwar.

L'Hindoue approuva d'un signe de tête.

— Nous en aurons, assura-t-elle. Le moment n'est pas venu de relever la tête et nous devrons sans doute nous dissimuler durant bien des jours… Mais voyons où nous sommes et où se trouvent ceux que nous pouvons redouter.

Elle ferma les yeux et se replia sur soi-même.

Hantzen et Wiwar connaissaient ce genre de méditation ; ils savaient combien il importait de ne la point troubler aux heures où, concentrant sa volonté, Yogha extériorisait sa pensée et l'envoyait enquêter à travers le temps et l'espace : prodigieuse faculté que la fille des fakirs détenait de l'enseignement de ses pères.

Aux heures où la princesse hindoue entrait en pratique interne, sa pensée se doublait d'un droit de regard sacré qui pouvait atteindre aux confins de l'univers et qu'aucune forme psychique ou scientifique m'avait encore été capable de contrarier.

Quand la jeune femme rouvrit les yeux, elle paraissait aussi fatiguée qu'une personne arrivant d'un pénible et lointain voyage. Mais une joyeuse animation brillait dans ses regards.

— Le destin, dit-elle, ne nous a pas été contraire autant que nous l'imaginions. Nous sommes tombés sur le sol américain et à proximité des Montagnes Rocheuses. En nous dirigeant vers l'ouest, et à une distante qu'il nous sera aisé de franchir à pied, nous rencontrerons l'observatoire isolé d'une mission scientifique. Il y a là, ami Hantzen, tout le matériel que vous pouvez souhaiter.

— Je ne vous demande pas, chère Yogha, si nous serons bien accueillis et si on mettra à ma disposition, sans questions indiscrètes, ce dont je jugerai avoir besoin, ricana l'ennemi d'Oronius.

— Nous sommes attendus, répondit-elle avec assurance. Mon ordre mental sera obéi.

Otto Hantzen connaissait trop l'étrange pouvoir de son associée pour douter ou s'étonner. Maintes fois, elle avait prouvé combien facilement sa volonté pouvait s'exercer à distance sur des cerveaux humains et les asservir à son influence.

— Conduisez-nous donc, acquiesça-t-il avec confiance. Je pense pouvoir remplacer avantageusement ces savants de pacotille, dignes tout au plus de me servir de préparateurs. Ne voudrez-vous pas, ma chère amie, leur suggérer d'accepter ce rôle secondaire ?

— Il en sera selon votre désir.

Deux heures plus tard, en confirmation de la promesse de l'Hindoue, nos aventuriers se trouvaient installés en maîtres dans l'observatoire perdu au milieu des pentes granitiques, mais pourvu d'une installation scientifique fort propice aux projets de Hantzen.

Ils y avaient trouvé le personnel de la mission soumis à l'influence hypnotique de Yogha. L'action des insoutenables regards acheva leur asservissement.

Désormais, et aussi longtemps qu'il plairait à la jeune femme, ils ne seraient plus que des esclaves, des instruments inconscients et dociles entre ses mains et celles de Hantzen.

Fort satisfait de son butin, puisqu'il pouvait se considérer désormais comme le propriétaire attitré des bâtiments et du matériel de cette station parfaitement pourvue, le pachydermique savant, après avoir tout visité avec minutie, revint en souriant vers sa complice :

— Mes félicitations, dit-il. C'est on ne peut mieux compris ici. Outre le confort moderne, il ne manque aucun des appareils dont je pourrai avoir besoin… Je vais me mettre à l'œuvre et les approprier au service qu'il leur faudra fournir… Mes études, vous le savez, ne peuvent tendre qu'à la destruction de la race humaine pour nous assurer l'empire du monde, où nous régnerons seuls.

Pensive, Yogha l'arrêta.

— Je ne vous ai pas encore fait part de mes craintes, dit-elle. Je pressens certain danger tenu en réserve par le destin contraire…

— Voulez-vous parler de ce Chapuis ?

— Non… de celui-là et de son entourage, je ferai bon marché… si…

Un instant, elle parut hésiter à dévoiler toute sa pensée. Puis, songeant qu'il ne serait pas mauvais de stimuler la haine du poussah, elle reprit :

— Supposez que, contre toute vraisemblance, Oronius soit encore de ce monde ?

La graisse du gros homme tressauta ; lui-même blêmit. Une pareille hypothèse lui était infiniment désagréable.

Il balbutia :

— Vous penseriez ?… Où serait-il ?

— Quelque part ! ici ou là !… Quelque chose s'interpose entre lui et moi – je ne peux le voir… Il a dû prendre ses précautions à ce sujet… Cependant, une occulte prescience me laisse sur le qui-vive… D'un moment à l'autre, il pourrait penser à nous. Or, vous le savez, avec d'autres facultés que les miennes, sa science égale mon pouvoir… Comme moi, il peut voir à travers l'espace… Il peut entendre aussi… S'il nous découvre, soyez certain qu'il ne nous laissera pas reconstituer en paix notre œuvre… Vous, que pouvez-vous faire pour parer à ce danger ?

— Je possède les moyens de nous rendre invisibles, répondit Hantzen après avoir réfléchi. Oui, je peux réaliser cela en rendant nos corps translucides aux rayons de ce damné Oronius. Car, connaissant son procédé, j'avais cherché la parade… Je pense l'avoir trouvée.

— Agissez donc sans retard, Otto.

Le procédé de Hantzen était bien celui que devait deviner Oronius. Il s'était soumis et il avait soumis ses deux compagnons à certaines radiations destinées à rendre leurs molécules perméables à la lumière. Désormais et aussi longtemps qu'ils poursuivraient ce traitement, les rayons de toute origine traverseraient leurs corps : c'était bien là l'invisibilité promise par le rival d'Oronius.

La précaution se compléta par l'isolement psychique de leur retraite. Le principe de l'interrupteur de pensée – réalisé par une matière ayant la propriété de réfracter les ondes cérébrales – servit à Hantzen à rendre vaine l'action du *capteur d'ondes*, et des appareils enregistreurs dont disposait le père de Cyprienne.

Désormais le couple d'associés et leur serviteur pouvaient travailler à l'abri. Leur personne comme leurs actions devaient échapper à Oronius.

Cependant, à diverses reprises, Yogha, tendant sa volonté, avait dû se glisser hors du cercle idéal de protection et d'invisibilité pour tenter, par une concentration mentale, de découvrir et d'atteindre la retraite d'Oronius.

Longtemps, ses efforts étaient demeurés infructueux. Le père de Cyprienne jouait le même jeu qu'eux et lui aussi avait su se mettre à l'abri des investigations de l'Hindoue.

Il advint seulement qu'au cours de ces tentatives et malgré sa force de concentration, Yogha avait laissé échapper quelques pensées qui étaient allées inquiéter Oronius.

Malheureusement, ces avertissements étaient trop obscurs pour être d'une véritable utilité. Ils pouvaient mettre Oronius sur ses gardes… rien de plus.

D'autre part, en dépit de la discrétion dont elles avaient été entourées, les communications qui atteignirent Cyprienne et les préparatifs d'expédition qui en furent la conséquence, n'avait pu passer sans être captées par Yogha.

Dès lors, la voyante, se tenant en constante communication psychique avec la jeune fille, s'était astreinte à la suivre dans son voyage souterrain. Dès lors, elle avait été fixée. Pour elle, la retraite d'Oronius ne pouvait plus être un mystère.

Et comme, durant ce même temps, Hantzen n'avait pas cessé de se livrer avec une activité fébrile à certains préparatifs, sur les indications de sa complice, il put, le jour où elle

le lui demanda, mettre à sa disposition l'instrument capable de poursuivre et d'atteindre leurs ennemis.

Cet instrument c'était le Python mobile, ce serpent métallique fouisseur, qui, là où il devait aller, remplaçait avantageusement le *Sphérus* envolé. Il avait été muni par Hantzen de tous les perfectionnements, ainsi que quelques-uns de ces effroyables moyens de destruction dont le couple malfaisant faisait ses armes ordinaires.

Leur expédition étant prête, à leur tour ils s'étaient enfoncés dans les entrailles de la terre. Tombés sur les traces de l'*Alcyon-Car*, ils étaient parvenus à la plaine lumineuse, presque au cœur du monde des damnés.

Sous la croûte terrestre l'effroyable lutte allait recommencer.

Les implacables ennemis des fiancés étaient à leur poursuite…

Ils avaient déjà porté un premier coup qu'ils pouvaient croire efficace.

En effet, de l'intérieur du serpent d'airain, ils avaient eux-mêmes déchaîné cette secousse sismique qui, – il s'en était fallu de peu ! – avait été sur le point d'ensevelir sous un amoncellement de rochers les passagers de l'*Alcyon-Tank*.

CHAPITRE XVI

L'ATTAQUE SACRILÈGE

Avant de sortir du *Snaky*, – ainsi avaient-ils baptisé leur reptateur – Hantzen et Yogha s'étaient longuement appliqués à étudier, par des hublots dissimulée sous les écailles annulaires, ce curieux peuple dont les attitudes révélaient la mentalité primitive.

L'un et l'autre pressentaient tout ce qu'on pouvait tirer d'une tourbe semblable, aussi impressionnable et aussi facile à dominer qu'une classe enfantine.

Leurs yeux parcouraient l'horizon de la plaine radiante. Ils conjecturaient qu'il devait exister dans les profondeurs du noyau terrestre d'autres crevasses lumineuses analogues à celle-ci et pareillement habitées.

C'était donc une force insoupçonnée que recélaient les entrailles du globe. L'active imagination de la cruelle Yogha s'en emparait déjà pour l'exploiter et la retourner contre l'humanité.

Un plan naissait dans son esprit malfaisant.

Moins généralisateur, Hantzen s'abandonnait uniquement aux préoccupations que lui dictait sa haine personnelle.

— Si Oronius se cache au centre de cette pulpe durcie, ces mannequins-là doivent le savoir, murmura-t-il, en désignant les sous-terriens.

Yogha approuva.

— Montrons-nous à eux et apprivoisons-les, continua le redoutable savant. Si stupides soient-ils, peut-être sauront-ils nous mener au repaire où se dissimule notre ennemi.

— Il sera sans doute possible d'en obtenir davantage, répondit pensivement l'Hindoue. Laissez-moi faire, Otto, vous ignorez leur langage et n'en pourriez rien tirer.

— Tandis que vous espérez les comprendre et vous faire entendre d'eux ! ricana Hantzen, vexé.

— Sans doute…

— Êtes-vous donc devenue polyglotte, ma chère !

À cette question, posée avec une lourde ironie, Yogha riposta sèchement :

— Votre orgueil fait tort à votre esprit. L'un et l'autre prennent la tournure pesante qu'affecte votre corps. Je parle, sachez-le, le seule langue qui puisse être universelle : la langue des pensées… Montrons-nous et j'entrerai en communication avec ces êtres.

C'était trop l'intérêt de Hantzen pour qu'il prit ombrage de la leçon ou s'obstinât dans son attitude ironique.

Il obéit donc sans plus d'objections et donna à Wiwar l'ordre d'ouvrir le portillon qui faisait communiquer le *Snaky* avec le monde extérieur.

Tous trois descendirent au milieu de l'assemblée prosternée des misérables habitants du sous-sol.

Celle-ci donnait des marques de respect, mais non de terreur, car les sous-terriens reconnaissaient en Yogha et en ses compagnons des créatures semblables à celles dont la précédente arrivée les avait emplis de joie et l'espoir.

Ils ignoraient encore que, sous des aspects équivalents, les âmes diffèrent et que, dans le lot de la race humaine, aucun signe particulier ne distingue les malfaiteurs des honnêtes gens.

Ayant sous les yeux des visages à peu près semblables à ceux qu'ils avaient déjà contemplés, des anatomies revêtues d'étoffes similaires, mais plus riches, plus rutilantes, ces candides arriérés pensaient avec ravissement :

— Ce sont encore des envoyés de l'air libre !

Un grand espoir animait leurs cœurs, et Hantzen, attentif, se rendait compte de cette impression.

— Ils ont déjà vu des hommes, murmura-t-il à mi-voix.

Yogha parut ne pas l'entendre. Déjà au travail elle promenait sur les différents groupes son magnétique regard. Elle cherchait un sujet.

Soudain, comme le pinceau d'un projecteur-détectif, l'intelligent éclair se fixa sur une petite créature, en tous points semblable à Taï. Dominée, celle-ci se releva et s'avan-

ça docilement vers le tiroir ouvert dans la carapace du *Snaky*.

Le pauvre être tremblait de tous ses membres. Mais, sous l'action magnétique du regard dominateur, ce tremblement s'apaisa et l'élu put se tenir droit et immobile, les yeux fixes sous les feux du double éclair qui le fouillait.

— Entre et attends-moi, murmura l'hypnotiseuse.

Obéissant à cet ordre, murmuré en une langue qu'il ignorait pourtant, le sous-terrien obéit et pénétra sans une marque d'effroi ou d'hésitation à l'intérieur du monstre d'airain.

Yogha étendit alors ses mains au-dessin de la multitude toujours agenouillée et dont les fronts touchaient le sol lumineux.

— Voyez en nous des dieux tutélaires, supérieurs en puissance à tous vos dieux ! prononça-t-elle d'une voix chantante.

Un frisson passa sur les sous-terriens. En proie à une exaltation collective et soudaine, ils se relevèrent en poussant des acclamations.

Puis, entourant le monstre et s'attelant aux aspérités de sa carapace, ils se dirigèrent vers le temple, demeuré vacant depuis le départ de l'*Alcyon-Car*.

À la place de l'avion et avec les mêmes marques de respect et d'adoration, ils y installèrent le nouvel appareil.

Ils sortirent ensuite en reculant et allèrent s'accroupir en demi-cercle, à quelque distance, en fidèles respectueux.

— Jouez votre rôle, recommanda Yogha à ses compagnons. Moi, je vais m'instruire dans la connaissance des mœurs et des croyances de ce peuple, ainsi que dans tout ce qu'il nous importe de savoir. Nous verrons ensuite quel parti nous aurons à tirer de cette rencontre.

À son tour elle pénétra dans la carapace, où l'attendait la créature captive de son pouvoir.

Une heure plus tard, Yogha reparaissait. Sa mine triomphante était l'indice d'une réussite complète.

— Je sais où est Oronius et j'ai déjà échafaudé tout un plan d'action, annonça-t-elle. Il va nous être facile de retourner contre lui ces naïves petites poupées, ou ces pantins, car on ne saurait dire, vraiment, s'ils sont mâles ou femelles. Ils voyaient en lui une sorte de créateur… Leur histoire est assez curieuse et vous intéressera certainement…

— Pensez-vous pouvoir tirer quelque chose de cette vermine ! interrompit sceptiquement Hantzen. Que pourrait-elle contre Oronius ? Autant vaudrait lui lancer aux talons une légion de fourmis ou de moustiques. Il en écraserait des milliers.

— Votre comparaison est fort juste, voulut bien approuver Yogha. Mais, quoi que vous en puissiez penser, une armée d'insectes n'est pas tellement à dédaigner : l'homme le plus fort du monde finirait par périr si des fourmis l'assaillaient en nombre suffisant. Ce n'est ni la petitesse, ni la faiblesse individuelle de l'adversaire qu'il faut considérer ; le volume croit en raison du nombre ! C'est donc quelles légions il peut lancer dans la bataille. Si ses vagues se renouvellent sans cesse, il aura finalement la victoire. Nulle résistance humaine ne pourra lui être opposée… Un essaim

d’abeilles irritées, met en fuite le roi des animaux ! Méditez bien cela !… D’autre part, je ne crois pas que votre Oronius soit en aussi brillante situation qu’auparavant. Nous avons eu nos malheurs, il a dû avoir les siens et il n’est vraisemblablement pas tiré de peine puisqu’il persiste à se cacher au plus profond des entrailles du globe… Qui sait ? Il lui est peut-être impossible de le quitter. Il n’est pas certain qu’il y soit venu de son plein gré… En ce cas, nous avons la partie belle. Car ce n’est plus au Maître inattaquable de la Villa Féerique que nous nous en prendrons, mais à un Oronius diminué et privé d’une bonne partie de ses moyens.

— Souhaitons-le, ma chère amie ! dit Hantzen, dont le visage s’éclaira.

— J’ai appris bien des choses, poursuivit Yogha. Je crois connaître maintenant le défaut de l’armure de notre compétiteur. Vous allez voir de quelle manière je vais déboulonner ce fantoche de dieu, dont ce peuple attendait tant.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— Tout d’abord en abdiquant nous-mêmes cette quasi divinité que nous étions sur le point d’usurper. Les avantages eussent été médiocres. Nous les accroitrons en redevenant des hommes et en démontrant à ces arriérés que le ciel rêvé par eux est un mythe et son souverain un farceur.

Hantzen tiraillait soucieusement la barbiche de bouc dont s’adornait son menton.

— Je ne demande qu’à suivre vos conseils, ma belle amie, assura-t-il. Toutefois, votre tactique ne me paraît pas être sans danger. À proprement parler, vous voulez arracher le bandeau que la suite des siècles à prudemment noué sur les yeux de ces mirmidons. Nous allons détruire les

croyances qui leur donnaient seules la force de supporter cette affreuse existence… Ne vont-ils pas devenir enragés ?

— Ils le deviendront, je l'espère bien !… Et dans la bagarre qui s'en suivra…

— … Nous récolterons quelques morsures.

— Non, point nous… Oronius, redevenu simple mortel… Oronius faux dieu qui a trompé ces braves gens en ne leur révélant pas le siège du bonheur qu'il se contentait de leur promettre.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre.

L'Hindoue expliqua alors à son complice en quoi consistait la religion du peuple souterrain et à la vague tradition conservée par lui, lui faisait de la surface ensoleillée un paradis légendaire impossible à atteindre.

Le plan de Yogha était simple. Il fallait faire comprendre aux sous-terriens que ce paradis existait et qu'il était habité par des hommes à peine différents d'eux-mêmes. Il importait aussi de leur persuader que seul Oronius pouvait les entraîner vers ce paradis et qu'ils pouvaient le contraindre à le faire.

À la seule pensée d'être aussi fâcheusement bernés et tournés en dérision par cet être, prétendu suprême, tous ces cerveaux obtus, d'abord affolés, finiraient par exploser de colère. Ils deviendraient d'autant plus furieux que, leurs antiques croyances s'écroulant, aucun frein moral ne les retiendrait plus.

Le peuple est instable ; sa résignation n'est qu'apparente. Si un orateur de carrefour vient troubler ce calme, railler cette soumission et lui persuader qu'il lui suffira de foncer pour avoir immédiatement accès dans un lieu qu'il croyait interdit, l'indolence du peuple se change en fièvre et fait place à une sorte de fureur sauvage… Il voit rouge !

C'était cela qu'escomptait Yogha. Hantzen ayant écouté ses explications finit par juger son espoir parfaitement raisonnable. Lui non plus ne doutait point de parvenir aisément à utiliser, à leur insu, la colère des sous-terriens.

— Je vous laisse faire, dit-il. Vous êtes vraiment infernale, ma chère.

Dans sa bouche, c'était un compliment.

Alors, se retournant vers le *Snaky*, dont elle avait laissé le panneau ouvert, l'Hindoue éleva une de ses mains.

Le sous-terrien parut. Demeuré sous l'empire de l'hypnose, il avait des yeux brillants, fixes, et comme inspirés, caractéristiques des visionnaires et des illuminés.

— Va ! lui dit-elle. Et obéis !

Le pauvre petit être s'éloigna aussitôt d'un pas d'automate et se perdit au milieu des groupes formés par ses frères.

— Je l'ai stylé, assura Yogha avec satisfaction. Il va répandre la bonne parole. Avant une heure, nous en verrons et entendrons de belles. À tout hasard rentrons dans notre machine et enfermons-nous y pour attendre les événements.

Otto Hantzen se rangea volontiers à cet avis. Ce n'était point un foudre de guerre, car la dégénérescence graisseuse empâte, avec les muscles, les forces combatives. Or il savait

qu'on ne déchaine pas impunément la colère populaire et qu'il faut en redouter les éclats.

— Tenons-nous prêts à prendre le large si les choses se gâtent pour nous, conseilla-t-il.

— Elles ne peuvent pas se gâter, riposta péremptoirement l'Hindoue. Mais, dans notre *Snaky*, nous serons mieux à même de suivre la marche des événements et de nous en mêler quand le besoin s'en fera sentir.

L'instrument qu'elle avait choisi devait faire de bonne besogne, car moins d'une heure après son retour parmi ses compatriotes, une certaine émotion se manifesta, émotion qui ne devait pas tarder à prendre les proportions d'une grondante effervescence.

Un tumulte de cris de fureur éclata enfin. Et bientôt, une horde de sous-terriens, ayant à sa tête le catéchumène resté sous l'influence de Yogha, gravit les deux gradins du temple. Ces exaspérés, agents provocateurs inconscients, eurent bientôt fait de réunir autour d'eux tous les groupes précédemment dispersés et de les haranguer, à haute voix, avec une véhémence communicative.

Manifestement, ils cherchaient à les entraîner et à les associer à un projet devant lequel ces êtres pusillanimes hésitaient.

De plus en plus surexcités les prêcheurs de révolte redoublèrent d'éloquence et d'exaltation. À plusieurs reprises, on les vit tendre leurs poings dans la direction du gouffre au fond duquel se trouvait le temple flamboyant, c'est-à-dire la villa d'Oronius.

Ils l'emportèrent enfin. Avec les foules, les violents l'emportent toujours. Et le trio malfaisant qui guettait à travers les yeux du serpent, vit les manifestants s'élancer en courant et en vociférant vers le gouffre.

Yogha triompha :

— *All right !* Ils y vont !

— Suivons-les de loin, proposa Hantzen.

Mais la démonstration dont il s'agissait ne pouvait les satisfaire entièrement.

Quand l'hindoue se fut rendu compte, que toute cette grosse vengeance populaire se réduisait à une simple projection de pierres dans le gouffre – ce dont la villa ne pouvait guère souffrir – elle sortit du *Snaky* et se mêla aux assiégeants.

Ses mains frémissantes, ses gestes, les flammes jaillissant de ses yeux agirent sur ses voisins comme des décharges électriques… Sa haine et ses souhaits violents passèrent dans le cœur et dans le cerveau des sous-terriens, magnétiquement dominés et asservis.

Bientôt, il y eut un nouvel échange de paroles animées et, conduit par quelques forcenés, le peuple en délire, cédant enfin à la volonté de la fille des fakirs, abandonna les abords du gouffre pour s'élancer vers un des défilés, celui dont la pente rapide dévalait en cascades rocheuses vers le refuge d'Oronius.

L'excitatrice était au milieu d'eux, déversant son fluide et les poussant comme un troupeau.

Loin en arrière glissait le serpent métallique, à l'intérieur duquel Hantzen et Wiwar échangeaient leurs impressions, tout en surveillant le mécanisme.

— C'est une maîtresse femme, elle sait ce qu'elle veut, disait le gros homme en se frottant les mains. Avec une tigresse pareille à ses trousses, le vieux va avoir du fil à retordre. À voir un de ces macaques, on penserait avec dédain : « À quoi bon ? Pauvre chose ! » Mais ils sont tant ! Ça pullule ! Il en sort de tous les trous !… Voyez, ils forment déjà plus d'un corps d'armée. Et d'autres accourent… d'autres que nous ne pouvons compter… Ce sera comme un vol de sauterelles. Le bâton n'y pourra rien. Il recouvrira tout. Oronius périra dans la vermine !

Tout en pérorant ainsi, il avait fait stopper le serpent au milieu du défilé. Il attendait le retour de Yogha pour connaître les nouvelles qui seraient, pour le moins, un bulletin de victoire.

Pourtant, il tressaillit soudain et son visage repoussant exprima la plus abjecte teneur.

Une ruée hurlante – qui comptait en ses rangs un nombre considérable d'éclopés – revenait vers le reptateur, entrainant avec elle Yogha farouche et sombre.

Entraînant ? Oui !… car cette foule paraissait complètement retournée et vraiment l'hindoue ne faisait plus, parmi elle, figure de dominatrice…

Hantzen prit peur et voulut remettre le moteur en marche.

S'il ne parvenait à faire demi-tour avant d'être atteint par la vague accourant, il était résolu à foncer en vitesse dans sa masse au risque d'écraser sa propre alliée.

« Avoir du cœur au ventre » est un dicton qu'on aurait tort de prendre au pied de la lettre, en de nombreux cas. En cet instant critique, Hantzen se sentait d'une bravoure qui confinait à l'héroïque sacrifice… de sa complice.

— Tant pis pour Yogha ! décida-t-il, elle n'avait qu'à ne pas nous quitter. En avant !

Mais, sur je point de presser le bouton de mise en marche, ses doigts se rétractèrent douloureusement. Était-ce une attaque de rhumatisme articulaire ?

Non ! Hantzen, angoissé sentit peser sur lui la terrible volonté de la féroce Hindoue qui lui interdisait de fuir…

Les sous-terriens entourèrent le serpent.

À leur tête, et les excitant visiblement, marchait un petit être enragé de vengeance. Otto Hantzen, assez physionomiste, cherchait à reconnaître en lui la créature hypnotisée par Yogha et n'y pouvait parvenir…

En effet, c'était Taï.

CHAPITRE XVII

LES AUTOMATES DE FER

Otto Hantzen n'avait pas exagéré en évaluant à plus d'un corps d'armée le nombre de sous-terriens accourant par les sombre déifiés vers la villa flamboyante.

Leur rumeur égalait le grondement de l'Océan par les jours de grande tempête.

Leur flot déferla dans la vaste caverne éclairée, avec une impétuosité telle qu'il parut devoir tout submerger.

Groupés autour d'Oronius, Cyprienne et Jean Chapuis, Laridon et Turlurette, le nègre Julep et Mandarinette, assistaient à cette ruée. À travers la muraille transparente de la villa, ils ne pouvaient contempler sans pâlir ces faces irritées, ces yeux clignotants sous l'éblouissante clarté et ce grouillement de poings tendus…

Comme Hantzen, ils pensaient :

— Rien ne pourra les arrêter… Rien ne saurait être opposé au glissement inexorable de cette avalanche. Nous allons être emportés… broyés…

Pourtant, le maître conservait tout son calme et contemplait la multitude des assaillants sans haine ! avec une sorte de pitié plutôt.

— Pauvres bougres ! l'entendit-on murmurer entre ses dents. Je voudrais bien connaître la cause qui a pu les pousser à commettre cet acte de démence ?… Évidemment ce n'est pas avec de bonnes paroles qu'il me sera possible les ramener à la raison. Je dois me résigner à leur donner une sévère leçon.

Il soupira et s'en fut s'asseoir dans un fauteuil de verre d'où partaient de nombreux fils s'enfonçant dans le sol. Les bras de ce fauteuil étaient garnis d'un certain nombre de touches, formant un double clavier. Les doigts d'Oronius les effleurèrent légèrement, à la façon d'un virtuose caressant l'instrument qu'il en faire vibrer.

Poussant d'affreuses imprécations, la horde des sous-terriens abordait la villa.

Cyprienne laissa échapper un faible cri et se cacha le visage.

— Ceux-là seuls dont la vie est en danger doivent trembler, dit Oronius. Nous ne sommes point dans ce cas. Regarde, petite.

Effectivement, le flot furieux qui paraissait devoir tout emporter, se brisait en cet instant contre un obstacle imprévu.

La main gauche de l'un se posant sur la main droite de l'autre et formant la chaîne devant la façade de la villa, les treize automates de fer venaient soudainement de s'avancer en ligne déployée.

C'était à cet insensible rempart que se heurtait le flot des assaillants.

À en juger sur les seules apparences, pareil obstacle paraissait bien frêle pour contenir la ruée de cette mer humaine. Il devait être rompu au premier choc et submergé par la vague.

Il n'en fut rien.

Au moment de l'abordage, des étincelles fulgurantes jaillirent de l'armure des treize automates. Au premier contact, les sous-terriens du rang de tête poussèrent avec ensemble un hurlement de douleur et roulèrent sous les pieds des suivants, en suçant leurs doigts brûlés.

Les automates avaient subi le choc sans broncher. Ils paraissaient inébranlables.

Cependant la mésaventure du premier rang ne pouvait arrêter les autres.

Comme il arrive à toujours, la généreuse poussée de l'arrière, ignorante du dommage et encore l'abri, obligea le second rang à avancer bon gré mal gré.

Successivement trois ou quatre lignes, piétinant les corps déjà tombés, vinrent au contact des automates et subirent un sort pareil.

Des éclairs de foudre jaillissaient chaque fois et les victimes s'effondraient, aussitôt foulées aux pieds.

En quelques minutes, il y eut ainsi devant les hommes de fer un véritable rempart de brûlés et de blessés enchevêtrés, contre lesquels venaient maintenant s'écraser le flot.

Les cris de douleur, les plaintes déchirantes dominaient maintenant les vociférations des assaillants éloignés et furieux d'être empêchés d'entrer en lutte.

Contenant l'amas des corps, que l'élan des assiégeants tentait de pousser vers eux, les treize automates formaient une infranchissable barrière. L'entassement des éclopés tombés devant eux ne servait qu'à la renforcer.

Et par dessus ce rempart de chair grouillante et geignante les créatures d'Oronius projetaient maintenant de longues flammes bleuâtres qui sortaient de leurs mains tendues vers la foule. Ces flammes silencieuses, dont le contact brûlait les rares loques dont quelques-uns étaient vêtus, cloquait la peau et causait de cuisantes souffrances, jetèrent la panique parmi les sous-terriens. Directement menacés, les rangs avancés se lassèrent et voulurent reculer. Ce fut, cette fois contre leurs frères qu'ils luttèrent. Des poings que l'affolement rendait furieux écrasèrent des faces épouvantées ; des poitrines se heurtèrent : il y eut un brutal échange de coups.

Oronius souriait.

Allait-il faire charger ses automates et ordonner un massacre général ?

Cyprienne apitoyés éleva vers lui ses mains jointes.

— Ne les exterminez pas, mon père ! supplia-telle. Ils ont dû céder à quelque excitation. Ils ne sont pas responsables.

— Je me contenterai de les effrayer, assura le Maître. Cependant il me faut achever leur déroute et dégager la place en leur ôtant toute envie d'y revenir.

L'index de sa main s'abattit sur un des boutons de son siège.

À ce moment, le recul désespéré des combattants les plus proches avait peu à peu repoussé le gros jusqu'à l'entrée de la galerie enténébrée. La lutte se poursuivait donc dans l'obscurité.

Mais, lorsque Oronius eut rassuré sa fille et accompli son geste, une nappe de lumière verte jaillit des automates, comme de lampes à arc, et alla éclairer la galerie.

Jamais les spectateurs de cette scène ne devaient oublier la vision qu'ils eurent alors sous les yeux.

Déformant les silhouettes l'étrange lumière leur donnait une apparence fantastique. Instantanément, l'armée d'investissement, frappée d'épouvante, n'offrit plus aux regards que l'aspect désordonné d'une cohue d'êtres grimaçants, aux faces convulsées par l'épouvante.

Les cris reprirent à nouveau. Seulement, ils changeaient de caractère et de note. C'était des lamentations lugubres. Sous la caresse de la lumière verte, on eût juré que cet amalgame était composé d'apparitions spectrales hurlant à la mort !

Sous de maigres tuniques de filaments végétaux quelques riches sous-terriens se trémoussaient au centre de la grande masse des malheureux, en leur costume le plus naturel. Tous se heurtaient en des bonds désordonnés, comme s'ils avaient été frappés d'épilepsie ; leurs faces écumaient ; leurs yeux étincelaient ; les bouches se tordaient en rictus démoniaques, rendues plus hideuses encore par le fantastique reflet figurant la décomposition cadavérique.

Satisfait, Oronius tourna un autre bouton. La lumière verte disparut pour faire place à une nappe érubescente dont la coulée ensanglanta le sol, la voûte et les parois de la galerie. La caverne flamboya soudain et prit l'aspect d'une infernale fournaise, au sein de laquelle s'agitaient des démons dépouillés de leur peau et suant le sang.

Les hurlements sinistres se changèrent instantanément en rugissements de douleur. Les écorchés-vivants trépignèrent et se démenèrent, comme s'ils avaient senti la brûlure des flammes.

— Père ! Père ! gémit Cyprienne. Vous m'aviez promis leur grâce… Et vous les torturez épouvantablement !

— Erreur !… petite fille… Illusion ! riposta en sourient Oronius. Je leur inflige seulement une leçon dont ils se souviendront… sans avoir à en porter les marques. C'est bien le cas de le dire : ils en seront quittes pour la peur ! Comprends-le, ces radiations au moyen desquelles je les châtie n'agissent que sur les centres nerveux, elles produisent des sensations peu agréables, je dois l'avouer, mais ne donnent en somme que l'illusion de la sensation et épargnent l'individu. Ils ne souffrent pas : ils croient souffrir… Et les impressions que je leur inflige varient selon la couleur des radiations… En veux-tu d'autres exemples ?

Sans laisser à sa fille le temps de répondre, il tourna l'un après l'autre divers boutons.

Et, successivement, l'enfer rouge devint un aquarium bleu, où flottaient des noyés grimaçants ; puis sous une teinte ensoleillée, on vit une foule de furies jaunes…

Une nappe rose tomba dans le vide…

Incapable de supporter plus longtemps ces douches lumineuses, l'armée des assaillants s'était enfuie à la débandade…

Mais, avant leur disparition, Cyprienne avait eu le temps de voir fort nettement une intervention inattendue.

En effet, une petite créature sous-terrienne, qui n'appartenait certainement pas au lot des révoltée, étant accourue du fond de la galerie, s'était mise à apostropher ses compatriotes déjà découragés en s'efforçant d'activer leur retraite.

Ses virulentes objurgations, compensées, par la terreur de chaque propriétaire des épidermes exposés aux radiations, n'eurent pas de peine à parachever la déroute.

Cyprienne battit des mains.

— Taï les fait refluer ! s'écria-t-elle. Brave Taï ! Il nous reste fidèle, lui !

CHAPITRE XVIII

LE GRAND SILENCE

Quittant son terrible fauteuil, Oronius avait interrompu les projections et immobilisé ses serviteurs de fer toujours rangés en bataille devant la villa.

Suivi de Cyprienne, de Jean Chapuis et de leurs compagnons, il sortit et s'avança jusqu'à l'entrée de la galerie pour écouter les bruits qui pouvaient en descendre.

Le silence s'y était déjà rétabli.

La retraite des vaincus était donc définitive. Repoussés et châtiés, ils avaient dû renoncer à leur projet de contraindre le Maître à leur servir de guide, pour gagner la surface.

Le savant ignorait d'ailleurs ce dessein, aussi ne pouvait-il comprendre l'agression dont il venait d'être l'objet et encore moins le brusque changement d'attitude, à son égard, des tristes créatures.

Néanmoins, il sentait certains doutes l'obséder.

— Si nous en sommes débarrassés, dit-il, cela ne saurait me suffire… Je veux comprendre… Je dois découvrir d'où le

coup part. Au fait, ne serait-ce pas un tour de Hantzen ? Dans ce cas, il pourrait m'en réserver d'autres… Allons consulter le *Sphéro-miro-catoptrique*. S'il y a là-haut quelque chose de suspect, j'en aurai connaissance.

Redevenu soucieux, il se rapprocha de la villa.

— Oui, répéta-t-il, il faut nous tenir sur nos gardes… Je répugnerais à être pris comme un rat au fond de ce trou.

Il poussait la porte et allait en franchir le seuil, quand un fracas formidable sembla s'abattre sur la villa. Un bruit de verre brisé se mêla à un terrifiant grondement. Renversé par un irrésistible souffle d'air, Oronius roula sur le sol.

Jean et Laridon se précipitèrent à son secours. Mais, déjà, le savant était debout et s'élançait vers son laboratoire.

En y pénétrant, un cri de colère et de désespoir s'échappa de ses lèvres.

Tombée de toute la hauteur du gouffre, au fond duquel s'était arrêtée la villa, une véritable cataracte venait de briser la terrasse vitrée et les planchers de verre des étages.

Le torrent écumeux s'était abattu juste sur la sphère-miroir, qui enfermait le projecteur radio-actif, dont se servait Oronius pour fouiller l'espace.

Désormais, il devenait matériellement impossible au savant de surveiller l'univers. L'Argus scientifique était privé de ses yeux.

À la vue de cet irréparable désastre, nul doute que le père de Cyprienne fût tombé, foudroyé par une congestion, s'il n'avait eu le pouvoir quasi divin de mettre un frein à la révolte de son sang.

— Puis-je douter ? se lamentait-il seulement. Il n'y a qu'un homme pour avoir déchaîné sur mes trésors une semblable calamité : c'est Otto Hantzen !

Hélas ! la destruction du merveilleux miroir n'était pas l'unique conséquence de la catastrophe et celle-ci ne devait pas limiter ses dégâts à cela. Non seulement la Villa Féerique et tout ce qu'elle contenait étaient menacés d'anéantissement mais la vie d'Oronius et de ses hôtes était également en péril.

Jean Chapuis en eut le premier l'intuition, en voyant la chute d'eau continuer son diabolique balayage, emportant tout dans ses bouillonnements tumultueux.

— Nous allons être entraînés ! cria-t-il. Vite ! à l'*Alcyon-Car*.

Laridon et Julep s'élancèrent pour sortir l'appareil.

— Mes découvertes ! Mes instruments ! gémit Oronius. Vais-je abandonner tout cela ?

— Votre cerveau renferme des créations cent fois plus précieuses ! lui cria Jean Chapuis au milieu du bruit assourdissent de la chute d'eau. Si vous survivez, il vous sera facile de réparer ce désastre. D'ailleurs, nous pourrons sans doute sauver une partie de ce que renferme votre maison. Ordonnez à vos automates de transporter à bord de l'*Alcyon* tout ce qui pourra y trouver place.

Le conseil était bon, le père de Cyprienne s'empressa de le suivre. Sous la trombe liquide qui ne cessait pas de les bousculer, le sauvetage s'organisa.

Sans les hommes de fer, ce déménagement n'aurait pu être fait, mais ceux-ci étaient d'une solidité à toute épreuve et inaccessibles à l'émotion.

Pendant ce temps, Cyprienne et ses deux soubrettes, puis Oronius, Laridon, JuIep et Jean Chapuis prenaient place à bord de l'avion-automobile. Jarrousse, l'homme-singe, y fut également amené.

Bons derniers, après que le transbordement de tout ce qui était cher au savant eût été effectué par leurs soins, les automates s'y enfermèrent. Laridon put alors visser le capot.

Il était temps. Le fond de la cuve ayant absorbé le premier apport de la chute, commençait à déborder. L'eau arrivait de tous côtés et montait avec rapidité. C'était une effroyable inondation.

Pour l'expliquer, il fallait admettre ceci : des mains criminelles avaient dû simultanément libérer, au moyen d'un explosif, les poches d'eau constituées dans les couches supérieures du monde souterrain.

Ses communications avec le monde extérieur détruites, réduit au seul refuge de l'*Alcyon-Car* et aux seules ressources enfermées dans ses flancs, Oronius et ses compagnons en étaient réduits à fuir devant l'invasion des eaux.

Certes, ils ne risquaient pas de périr noyés, puisque l'*Alcyon* pouvait être, à volonté, transformé en sous-marin et rouler quand même sur les pentes.

Qu'on veuille bien se mettre un instant au lieu et place de nos savants aventuriers et de leurs compagnes ; qu'on veuille bien se remémorer que leur louable dévouement pour sauver Paris avait été la cause initiale de cette randonnée

fantastique autant que périlleuse, et l'on s'imaginera peut-être quel devait être leur état d'âme au cours de la terrifiante fuite au fond des galeries obscures partant du centre du globe.

Combien de temps durerait le poursuite des eaux ? Comment sortiraient-ils de cet infernal empire ? Quels dangers se dresseraient sur leur route ? Et quels pièges ?

Jean Chapuis, enfermé dans la carapace d'acier de l'*Alcyon* avait pris sa direction et demandait toute sa vitesse à son mécanisme de tank. Il ne songeait qu'à une chose, n'avait qu'un but : regagner au plus tôt la plaine lumineuse.

Par les sous-terriens, qu'il serait sans doute facile d'inti mider et de ramener à de meilleurs sentiments, on apprendrait ce qui s'était passé.

Et puis, avec l'avion regréé de ses ailes en pourrait sans doute se mettre à la recherche de la piste de Hantzen.

Tout comme Oronius, à cette heure, l'ingénieur ne doutait plus que leurs implacables ennemis se fussent aventurés dans le monde souterrain.

On avait l'*Alcyon*… On avait les automates de fer. Les conditions de lutte demeuraient pour le moins égaies. Oronius et ses troupes pouvaient les affronter avec quelques chances de succès.

Le long des pentes presque verticales et hérissées de redoutables aspérités, l'*Alcyon-Tank*, franchisant failles creuses et promontoires rocailleux avec des soubresauts affolants, sans que ses passagers en ressentissent les effets, grimpait à une allure de course.

En permanence dans la cellule de fixation, Oronius se tenait prêt au moindre signe de danger à user, pour la protection de l'*Alcyon*, du pouvoir répulsif des courants radiomagnétiques.

Il n'eut pas à y recourir. Aucun piège ne se révéla. La route était libre et, sans qu'aucun traquenard l'eût arrêté, le tank déboucha dans l'immense grotte sans jour, au milieu de laquelle s'étendait à perte de vue la plaine lumineuse.

Jean Chapuis respira plus librement.

Faisant jouer le transformateur, il libéra l'*Alcyon* de sa carapace, rentra les chenilles, fit sortir les roues et déploya les ailes.

Toutes ces opérations ne demandant pas une demi-minute, l'appareil, rééquipé en oiseau, prit fièrement son vol.

— Voyons ce que font nos petits déboulonneurs de divinité ! proposa l'ingénieur.

En effet, bien qu'isolé au premier étage de la cabine de direction, il pouvait causer avec ses compagnons, répartis dans les différents compartiments. Le téléphone sans fil et haut parleur reliaient toutes les parties de l'avion.

Oronius entendit donc et répondit :

— Ils ont dû regagner leurs cases et s'y tenir tranquilles. Sur la plaine rien ne remue.

— Elle est même trop déserte, maître ! Ce calme exagéré et ce silence de mort m'impressionnent fâcheusement. Que s'est-il passé ?

Sur ce point d'interrogation, Jean dirigea la course de l'avion de manière à survoler successivement toutes les agglomérations, en finissant par le village duquel ils étaient partis.

À sa grande surprise et, disons-le aussi, à sa croissante inquiétude, tout paraissait désert. Les rues étaient vides ; le bruit des moteurs n'attirait hors des habitations aucun des représentants du monde souterrain.

— Que se passe-t-il ? répéta Jean, en fronçant le sourcil. Cela n'est pas naturel. Où se cache ce peuple ?… En somme, on ne peut l'avoir escamoté. Des multitudes ne disparaissent pas comme cela… surtout sans laisser de traces.

— Descendons, suggéra Oronius. J'enverrai les automates fouiller une de ces habitations. Si cette disparition qui t'intrigue cache un piège, mes hommes artificiels ne se laisseront pas prendre, je te le certifie.

Laridon aurait bien voulu être autorisé à se joindre aux silencieux patrouilleurs du savant. Il se sentait en humeur de « ballade ».

On ne le lui permit point. La prudence commandait de s'en tenir au plan d'Oronius et le mécano déconfit dut rester auprès de Turlurette, tandis que s'éloignaient les treize piétons de fer.

Il ne le fit pas sans ronchonner, ni sans confier à la jolie soubrette quelques opinions subversives.

— Il a beau dire, m'sieu Oronius, murmura-t-il à l'oreille de Turlurette, ses « agobilles » qui marchent comme toi z'et moi, ça n'est jamais que des outils. Ça ne vaut pas un « goncier » nature, surtout pas un Parigot « mariol », né natif de

Paname. Le « gingin », vois-tu, c'tun article qui ne se fabrique pas…

En dépit de ce dénigrement, la patrouille d'automates poursuivait sa mission avec une méthodique régularité et tout aussi consciencieusement qu'eût pu le faire le citoyen de « Paname ».

Oronius suivait ses évolutions au moyen de l'œil cyclopéen, et s'applaudissait de son idée.

Mais ce que ne pouvaient faire ces instruments de génie, c'était de découvrir des habitants là où il n'y en avait point.

Le village était vide – vraiment vide. À certaines traces que la visite des automates mettait en évidence, il fallait même conclure qu'il avait été abandonné et que ses habitants l'avaient quitté précipitamment, sans esprit de retour. Car ils avaient emporté avec eux tout ce qu'ils possédaient.

Dans quel but ce départ général, qui ressemblait si fort à une émigration en masse ? Qui avait décidé ou forcé les pauvres gens à agir ainsi ? Où étaient-ils allés ?

Cette poche lumineuse pouvait ne pas être unique à l'intérieur de la croûte terrestre ? Des régions semblables y étaient peut-être habitées ? S'il s'en trouvait et qu'elles fussent connues, sans doute les petits hommes de la plaine lumineuse avaient-ils émigré vers l'une d'elles.

Ces questions et cette réponse se présentaient nécessairement à l'esprit d'Oronius. Il les exposa à ses compagnons.

Jean Chapuis secoua la tête. Lui craignait autre chose. Quoi ? Il ne le dit pas.

— Ici ou là toutes les crevasses sous-terrestres doivent se valoir, expliqua-t-il. Cela ne vaudrait pas les embarras du déménagement.

Tour à tour, tous les villages aperçus furent fouillée comme le premier, et avec semblable résultât. Partout, c'était le même vide et le même silence. L'effrayant sommeil des déserts régnait désormais sur cette immense surface qui avait vu le fourmillement de tant d'êtres.

Silence absolu ? Total ?

Non pas !

Les hommes de fer, comme nous croyons l'avoir expliqué, étaient naturellement pourvus d'un système auditif, dont les impressions se transmettaient au cerveau d'Oronius.

Le savant leur renvoyait, par contre, l'idée et la forme des gestes à accomplir, en réaction des bruits entendus.

Ils n'étaient en somme qu'un prolongement de ses moyens physiques. Par eux, il pouvait voir, percevoir et agir à distance. C'est pourquoi il les lançait en avant avec tant de sécurité.

Moins vulnérables que son « moi » de chair et d'os, ces parties mécaniques et métalliques de lui-même pouvaient exécuter sans risques tout ce qu'il aurait accompli en personne.

Traversant le dernier des villages – qui était celui où s'étaient présentés successivement l'*Alcyon-Car*, puis le Serpent d'Airain, – les automates s'arrêtèrent subitement.

Leur oreille venait de percevoir un faible bruit, ressemblant assez à un gémissement.

Cela partait, semblait-il, de dessous un amoncellement de cailloux lumineux.

Sans avoir besoin d'échanger un signe, les treize automates s'approchèrent du tas et en commencèrent aussitôt le déblaiement.

Sous les dernières pierres retirées, ils découvrirent un corps étendu. C'était celui de Taï. Meurtri, déchiré, couvert de sang et de plaies comme s'il avait été lapidé.

Le malheureux respirait encore, très faiblement.

CHAPITRE XIX

TUÉ ET RESSUSCITÉ

Cyprienne avait bien vu.

C'était, en effet, Taï qui, accourant vers ses frères égarés, avait tenté de les détourner de leur attaque sacrilège.

Abandonné par ses nouveaux amis, le petit guide de Jean Chapuis et des « hommes descendus du ciel » errait tristement dans les ténèbres à la recherche de l'Alcyon, quand il avait entendu le tumulte de l'assaut.

S'étant aussitôt dirigé de ce côté, il n'était parvenu au lieu de l'exploit que pour assister à la déroute des assaillants.

Fort de cette situation, habile aussi à en tirer tout le parti convenable, il ne lui fut pas très malaisé de ramener ses frères en arrière. En cours de route, les éclopés le mirent au courant de l'arrivée du serpent, et des nouveaux étrangers, ainsi que du rôle provocateur qu'avaient joué Yogha et Hantzen.

L'intelligent Taï, ainsi renseigné, n'avait pas eu de peine, dans sa simple logique, à juger sévèrement la conduite de l'ennemi d'Oronius. Autant Cyprienne et Jean Chapuis lui

avaient été et lui demeuraient sympathiques, autant ces nouveaux venus, dont il apercevait l'œuvre néfaste, éveillaient son antipathie.

Ce ne pouvait être que des démons, venus pour causer la perte du peuple sous-terrien. Le résultat de la révolte suscitée par eux contre « le dieu du gouffre », n'était-il pas une suffisante démonstration de cette croyance ?

Taï se mit à adjurer ses frères de ne plus écouter les diables à la langue perfide.

On lui expliqua alors qu'on avait voulu, sur les conseils de Yogha, obliger le dieu du gouffre à livrer un secret qu'il détenait.

— Frère, lui dit-on, le ciel existe ! L'air libre est un paradis réel. Ce séjour merveilleux dont parle notre religion et qui nous est promis pour après la mort, nous y pourrions parvenir vivants et dès maintenant. Il suffirait au dieu du gouffre, qui n'est pas un dieu mais un homme comme nous – bien qu'appartenant à « la race de là-haut » ; – de consentir à nous en enseigner le chemin. Là-haut, au-dessus de ce plafond de roches obstruant l'air libre, commence un autre monde sans limite, où règne une clarté incomparable et où se trouvent des étendues dont nous ne pouvons nous faire aucune idée. Toutes les délices nous y attendent ; tout y est joie et douceur, régal pour les yeux et pour les sens. Sur nos têtes, nous ne sentirions plus peser ces sombres voûtes qui nous oppressent… Car là-haut, et si haut qu'on s'élève, on ne rencontre aucune limite. Au-dessus des têtes, il n'y a rien !

Taï ne mettait point en doute la réalité de l'existence de ce monde supérieur et si bien doté. Les suggestions

d'Oronius, aussi ce qu'il avait entrevu, le préparaient à croire.

Toutefois, il demeurait méfiant et n'était pas éloigné de penser que les « hommes du serpent » cherchaient à pousser ses frères vers un piège. Ne se rappelait-il pas, en effet, comment le lambeau de ciel s'était refermé ? Il avait encore dans les oreilles le formidable grondement de l'Océan. Faisant crouler ses murailles liquides, pour enfermer dans la tombe souterraine ceux qu'il venait de laisser passer.

Il écouta donc avec méfiance et scepticisme la conclusion des prôneurs de Hantzen.

— Tout dépend du bon vouloir du dieu-homme, Taï. Jusqu'ici, il nous a menti et abusé, puisqu'il nous cachait sa science et nous laissait implorer de lui une protection inefficace alors qu'il aurait pu nous donner immédiatement le bonheur. C'est pourquoi, résolus à ne plus nous laisser berner, nous avons voulu l'obliger à nous servir de guide.

— Vous vous y êtes pris, en tout cas, de la façon la plus maladroite, répliqua Taï. À présent, qu'il soit dieu ou simple mortel, l'habitant du gouffre ne saurait être plus mal disposé à votre égard. En réprobation de vos actes, il vient de vous prouver sa puissance ; il faut perdre tout espoir de le voir se prêter à vos combinaisons… D'ailleurs, pourquoi ajoutez-vous si aisément foi aux perfides avis de ces étrangers, dont le plus clair résultat a été de vous faire commettre cette maladresse ? Pour mon compte, je doute que le dieu du gouffre ait connaissance de la route remontante !

— Il la connaît ! Ne vient-il pas de là-haut ? riposta-t-on victorieusement. S'il ne l'avait pas pratiquée pour descendre,

il ne serait point parmi nous. Et s'il a su trouver le chemin de la descente, il saura le retrouver pour remonter.

— Mais ! fit Tai. En ce cas, les hommes du Serpent ne doivent pas être moins bien renseignés ; ne viennent-ils pas du même lieu supérieur ?

Cet adroit argument paraissant faire impression sur ses auditeurs, Taï acheva sans désemparer :

— Dans ces conditions, ceux dont les conseils vous mirent à deux doigts d'une extermination, pourraient vous servir ce guides tout aussi bien que le dieu du gouffre. Pourquoi ne vous l'ont-ils pas proposé ? Seraient-ils encore plus fourbes que celui qu'ils noircissent ?

À ce coup droit, si bien placé, tous commencèrent à gronder contre Hantzen et Yogha.

Justement cette dernière, enragée de la défaite à laquelle elle venait d'assister, avait perdu toute mesure et, faute de pouvoir les injurier, menaçait du geste les sousterriens, en se démenant comme une mégère.

On la montra à Taï.

— Elle vous conduisait à la mort, fit-il observer. Elle a maintenant le devoir de vous conduire à la vie. Vous êtes en droit de l'exiger d'elle.

Ce raisonnement ne pouvait que séduire et convaincre ces cerveaux peu fertiles. En un instant, tout le public si bien chapitré par Taï, se rua sur Yogha et l'entraîna vers le serpent.

C'était cette émeute que Hantzen et Wiwar avaient vu venir avec une légitime angoisse et qu'ils s'étaient proposé de fuir.

L'Hindoue, nous le savons, connaissant le courage de son complice, s'était opposée à cette lâcheté. En concentrant sa volonté, elle avait arrêté le geste esquissé par Hantzen et immobilisé le *Snaky*.

Ne savait-elle pas, elle, que la partie n'était nullement perdue et qu'il lui serait aisé de reprendre son ascendant sur cette foule imbécile.

Il suffirait d'interroger son truchement ordinaire – c'est-à-dire le sujet hypnotisé. Par lui, Yogha apprendrait ce qui se passait et elle pourrait agir en conséquence.

Précisément, les sous-terriens, surexcités et pressés de suivre les suggestions de Taï, venaient d'avoir la même idée. Ils voulaient recourir à celui d'entre eux qui communiquait avec l'étrangère et était doué de la faculté de traduire ses paroles. Réciproquement, il ferait connaître à celle-ci la volonté de ses frères. L'interprète de Yogha fut donc appréhendé et chargé d'aller exposer les doléances de ses congénères.

L'Hindoue venait d'atteindre le serpent. Il y entra à sa suite et tout le peuple en grosse émotion, entourant la machine diabolique, attendit le résultat de l'ambassade.

À l'intérieur du *Snaky*, Yogha eut d'abord à rassurer Hantzen et Wiwar ceci fait, elle interrogea son sujet.

Elle apprit de la sorte comment et par qui sa popularité avait été compromise et ce que, sur les conseils de Taï, exigeaient maintenant d'elle ceux dont elles s'était fait obéir.

Se sachant en sûreté, – à présent qu'elle était dans la carapace de son étrange et redoutable véhicule, – une telle menace ne pouvait que faire sourire l'Hindoue. Elle se moquait de la colère de ses dupes, sachant parfaitement qu'ils n'avaient aucun moyen de la contraindre à leur céder. Tout comme Oronius, Hantzen était outillé pour donner une leçon aux présomptueux arriérés.

Donc, l'éventuelle colère du petit peuple ne pouvait peser d'aucun poids sur les décisions de Yogha. Elle ne se laisserait pas imposer une ligne de conduite.

Mais il y avait d'autres considérations.

Où en était-on vis-à-vis d'Oronius ? Que pouvait-on encore contre lui ?

La première attaque venait d'échouer et elle avait prouvé combien les sous-terriens étaient insuffisants pour mener *sa* guerre.

Certes, leur pullulement, dont grâce aux questions et aux réponses de son sujet, Yogha connaissait l'importance, pouvait représenter une arme susceptible d'être exploitée.

Jean Chapuis en avait eu le pressentiment. Lâchés parmi les humains de la surface, ces millions d'êtres ivres de lumière et d'espace, se livreraient certainement à d'effroyables déprédations. En toute innocence et luttant pour leur expansion, ils pratiqueraient le pillage et le meurtre ; ils ravageraient les pays qu'ils traverseraient. Leur invasion pouvait donc équivaloir au pire des fléaux.

Le sourire infernal reparut une fois de plus sur les lèvres de l'Hindoue.

Elle posa encore à l'être qu'elle avait subjugué quelques questions. Les réponses recueillit l'emplirent manifestement de joie.

Se tournant alors vers Hantzen, elle dit d'un ton énigmatique :

— Ils veulent se faire guider par nous vers la surface. Je pense qu'il serait maladroit de ne point satisfaire à ce très légitime désir.

— Vous abandonnez la lutte contre Oronius ? s'étonna Hantzen.

Yogha sourit.

— Vous me connaissez mal, mon cher ! Il s'agit là d'un simple changement de tactique. J'ai quelques raisons de croire qu'en agissant comme nous allons le faire, nous serons infiniment plus désagréables à l'immortel Oronius qu'en lui lançant dans les jambes les cohortes des diablotins de cet enfer. Quand il apprendra la fantastique émigration que nous allons provoquer, il regrettera vivement, soyez-en persuadé, de n'être pas sur la terre pour recevoir, comme il convient, tous ces indésirables. À ce moment, peut-être même, se décidera-t-il à abandonner sa chère Villa Féerique, bien encroûtée, pour se lancer à notre poursuite. Je ne demande pas autre chose. Aussi, afin de l'encourager à prendre au plus vite une telle décision, nous allons nous arranger pour rendre son logis inhabitable.

Sur ces prolégomènes, elle exposa son plan.

Ce n'était rien moins que le déchaînement de l'inondation qui devait chasser Oronius de son palais souterrain.

Les renseignements obtenus du sous-terrien hypnotisé avaient montré à l'Hindoue que ce résultat pouvait être aisément atteint. Il existait, dans le voisinage du gouffre un immense lac. Il était facile de le faire se déverser dans le grand fond.

Avec la collaboration des indigènes, ce travail pouvait être exécuté en quelques heures.

— Je me charge de les convaincre et d'obtenir leur aide bénévole, dit la jeune femme. Je veux de plus qu'ils châtient eux-mêmes ce petit Taï si mal disposé pour nous. On ne peut lui pardonner le méchant tour qu'il a essayé de nous jouer. Au surplus, ces crétins feront ce que je voudrai, s'ils savent que nous sommes prêts à réaliser leur rêve, et que la promptitude de cette réalisation dépend uniquement de leur docilité.

Effectivement, quand le messager de Yogha fut revenu annoncer le résultat de son ambassade, l'enthousiasme se déchaîna. C'était clair, les promesses nouvelles de l'étrangère enchaînaient plus que jamais à sa volonté le peuple naïf. Tous se déclarèrent prêts à accomplir les besognes qu'on exigerait d'eux, pourvu qu'elles pussent être accomplies à bref délai et ne pas différer le grand départ pour la surface.

Peu leur importait d'avoir à creuser un déversoir. Ils ne s'inquiétèrent pas des ravages que devaient causer les eaux du lac en tombant dans le gouffre. D'eux-mêmes, ils n'auraient même pas cherché à pénétrer les desseins de Yogha.

Mais Taï devina de suite et son cœur se serra d'angoisse à la pensée que le dieu du gouffre et ceux auxquels il s'était attaché allaient peut-être périr.

Il voulut détourner ses frères de l'œuvre néfaste. Il ne réussit qu'à attirer sur lui leur colère, d'ailleurs attisée sournoisement par la servile créature de Yogha.

On lapida Taï, qui fut abandonné mourant sous le tas des pierres lumineuses récoltés pour assurer son supplice.

Dans le même temps, par le déversoir pratiqué, les eaux du lac se précipitait dans le gouffre et faisaient s'effondrer tous les plans horizontaux de la villa de verre.

Les deux vengeances de Yogha s'étaient accomplies simultanément. Il ne lui restait plus qu'à entrainer, sur les traces du *Snaky*, le peuple crédule dont elle voulait faire un fléau.

Sur son ordre, la grande migration commença…

***   ***

Doucement, avec les mêmes précautions qu'Oronius eût personnellement employées, deux des automates relevèrent l'agonisant trouvé sous les pierres et l'emportèrent vers l'*Alcyon*.

Le Maître l'examina aussitôt.

Les larmes aux yeux, Cyprienne attendait le résultat de cet examen.

— Il est en train de rendre le dernier soupir, annonça Oronius. Pratiquement, il est mort. Mais…

— Bon père !…

— Sèche tes yeux, petite fille. J'allais ajouter : mais je vais le ressusciter !

S'enfermant alors dans un des compartiments de l'*Alcyon-Car*, avec le corps du malheureux Taï, le Maître mit tout d'abord en œuvre son prestigieux talent de chirurgien pour réparer et recoudre ce cadavre déchiqueté. Quand il eut remis en état les organes essentiels et qu'il ne manqua plus que le moteur pour faire fonctionner la machine, il incisa une des veines et la mit, au moyen d'un tube de caoutchouc, en communication avec un récipient empli d'un liquide rouge. Ce liquide était du sang artificiel reconstitué, car Oronius avait pu, après bien des recherches, en réaliser la synthèse, en se basant sur les précédentes trouvailles de Berzelius et en isolant la fibrine aqueuse des dix-sept autres principes. Une pompe pneumatique l'aida à faire passer dans le système circulatoire de Taï une quantité suffisante de ce composé. Après quoi, cicatrisant l'ouverture de la veine, il réveilla le cœur par l'électricité. Puis, le sang s'étant remis à circuler et le cœur à battre, Oronius n'eut plus qu'à remettre en mouvement la machine respiratoire par quelques tractions rythmiques de la langue. Le ressuscité vivait !

Quelques instants plus tard, Oronius présentait à Cyprienne la petite créature ranimée, et Taï, tout joyeux, entamait le récit de son aventure, et des événements auxquels il avait assisté.

Ce récit ne confirmait que trop toutes les craintes qu'avaient pu éprouver les passagers de l'*Alcyon-Car*, ainsi que les fâcheuses suppositions du Maître.

Hantzen et Yogha, secondés par Wiwar, étaient bien les auteurs de leurs maux.

Les deux démons étant parvenus à retrouver en partie leur puissance, reprenaient la lutte.

Mais ce n'était pas là le plus terrible.

La cause, maintenant claire du départ des sous-terriens, inquiétait bien davantage le Maître et Jean Chapuis. Conduits par Hantzen et Yogha, les habitants « du dedans » étaient en route vers la surface.

Jamais plus redoutable invasion n'avait menacé l'humanité.

Quelles horreurs accompliraient de telles troupes sous le commandement de l'abominable poussah et de sa tigresse hindoue !

— À tout prix, il faut empêcher cela ! s'écria l'ingénieur en se dressant tout pâle. Nous devons, sans perdre un instant, nous lancer à la poursuite des savants malfaiteurs et de leur armée.

— « Allons, chasseurs, vite en campagne… J'en suis puisque j'suis Laridon… don… don ! » fredonna le mécano qui ne rêvait que plaies et bosses. C'est pas fini de rire ! Avec m'sieu Oronius et ses coquets « flambeaux[5] », tu parles que

---

[5] Coquettes inventions.

la poursuite ne s'achèvera pas sans « raffut »… Quoi que t'en dis, Bout-de-Zan ?

Bout-de-Zan, ou master Julep roula ses boules de loto sans répondre.

Oronius, que les paroles de Jean Chapuis paraissaient avoir plongé dans une méditation profonde, releva enfin la tête.

— Oui ! dit-il avec celle admirable énergie qui rayonnait de sa personne comme une source lumineuse ; nous devons les poursuivre… Ne nous dissimulons pas, cependant, les périls vers lesquels nous voulons aller de gaîté de cœur. Entre l'*Alcyon* et cet instrument que vous désignez sous le nom de *Python mobile* et qu'ils nomment, eux, *Snaky*, la lutte sera terrible !

CHAPITRE XX

VERS LE FEU ÉTERNEL

La volonté de se lancer à la poursuite des sous-terriens, par conséquent de Hantzen, ne suffisait pas. Il fallait en avoir le pouvoir et, tout d'abord, déterminer la route qu'ils suivaient.

Or, une prudence élémentaire avait certainement prescrit à l'associé de Yogha de dissimuler ses traces.

Bien qu'entraînant à sa suite une armée, cette précaution était d'une réalisation facile : il suffisait de charger l'arrière garde du peuple en marche de provoquer quelques éboulements, de manière à refermer les passages empruntés.

Toutefois, étant donné les ressources du Maître, ce procédé devait tout au plus retarder sa poursuite, mais non l'arrêter.

En effet, une exploration de l'amorce des galeries existant autour de la plaine circulaire et particulièrement de celles dont l'entrée apparaîtrait volontairement obstruée, devait fournir aux poursuivants les indications nécessaires.

Cette exploration préalable, les passagers de l'*Alcyon* décidèrent donc de l'entreprendre immédiatement. Afin de la mener plus rapidement, ils se divisèrent en deux escouades qui, partant du même point, et suivant des directions opposées, devaient se rencontrer après avoir exploré chacune la moitié du pourtour total.

La première se composa d'Oronius et de Julep, emmenant avec eux l'homme-singe et six automates. Jean Chapuis et Laridon formèrent la seconde, avec les sept autres hommes de fer.

Pour la direction de ces derniers, le Maître avait passé à l'ingénieur ses pouvoirs, avec une petite adduction dans le récepteur de chaque appareil.

Quant à l'*Alcyon*, piloté par Cyprienne, il devait planer circulairement autour du terrain éclairé, en se tenant par téléphonie sans fil en communication constante avec les deux bandes.

Au premier signal, averti par celui des deux groupes qui découvrirait la bonne piste, l'avion devait aller prendre à son bord les explorateurs moins chanceux et rallierait les autres.

Taï, Turlurette et Mandarinette demeuraient avec Cyprienne qui, pour la mettre en éveil en cas de surprise, avait encore auprès d'elle Pipigg et Kukuss, ses dévoués papillons. L'exploration commença.

Les défilés paraissant remonter vers la surface ne manquaient pas. Plusieurs étaient obstrués : mais il fut facile de déterminer que les éboulements qui en interdisaient l'accès remontaient à une époque déjà ancienne.

Une idée vint alors à Jean Chapuis, idée fort susceptible de mettre fin à son embarras.

Ce que le récit de Taï avait permis de déduire quant aux qualités du serpent fouisseur, donnait à penser que Hantzen, pour regagner la surface, pouvait avoir voulu reprendre la route par laquelle il était descendu.

C'était, en somme, la seule dont il fût certain, seule susceptible de le ramener en un point déterminé des continents.

Grâce à sa rampante perforatrice, il lui était facile de frayer à l'armée des émigrants un passage à travers les blocs qui en dissimulaient l'issue.

Il avait dû en être quitte pour replacer ensuite ces blocs.

Or, l'ingénieur connaissait approximativement l'emplacement de ce boyau.

Il était voisin du défilé où lui-même venait d'engager l'*Alcyon*, au moment où Hantzen avait tenté de l'ensevelir.

S'étant fait ces réflexions, le fiancé de Cyprienne dirigea aussitôt sa troupe vers cet emplacement et ne tarda pas à le repérer.

Ou du moins, il crut l'avoir repéré.

Mettant aussitôt ses automates l'ouvrage, il ne tarda pas à se trouver en présence de deux orifices.

Dans l'un, une veine de terre argileuse lui fit reconnaître l'endroit où il avait failli périr.

Le second, récemment élargi et abondamment piétiné, acheva de lui enlever ses derniers doutes.

C'était par là qu'était passée l'armée conduite par les rescapés de l'Everest.

Il téléphona aussitôt à Cyprienne, et, peu après, l'*Alcyon-Car* arrivait amenant ses passagères, auxquelles s'était réuni le groupe d'Oronius.

Le Maître avant contrôlé les observations de Jean Chapuis les approuva.

— Tu as découvert la bonne piste, lui affirma-t-il. Nous allons la suivre. Je pense qu'avec tous les impedimenta qu'il traîne en la personne de ses troupes, messire Otto ne saurait avancer très rapidement. La vitesse de notre Alcyon va nous permettre de le rejoindre en un rien de temps.

Toutes les chances semblaient en effet du côté de l'avion, qui, pour la circonstance, était obligé de redevenir un tank.

Mais puisque cette transformation ne nuisait en rien à sa vitesse, le match semblait couru d'avance : Hantzen et ses peuplades allaient être rattrapés dès le début de leur voyage, forcément lent et long.

Hélas ! l'imprévu se charge trop souvent de décevoir les espoirs humains.

Alors que l'*Alcyon-Tank* venait de s'engager dans un tunnel étroit et bas, creusé au cœur d'une roche bizarre et qu'en toute autre circonstance Oronius aurait examinée de plus près, les moteurs cessèrent brusquement de fonctionner.

— La bagnole est « poissée », constata le mécano.

En son original langage « poissée » signifiait bloquée. C'était une panne – incident invraisemblable, étant donné la perfection de l'appareil et de tous ses organes.

Pourtant le fait était là. Immédiatement, Jean Chapuis et Laridon procédèrent à une vérification rapide afin de découvrir la cause et d'y remédier.

Presque aussitôt, une double exclamation de stupeur leur échappait.

— Quoi qu'on a là ? demandait Victor.

— Inouï !… Renversant ! criait de son côté l'ingénieur. Maître, nous sommes victimes d'une panne de radio-activité. Nos réservoirs de solarium, de radium et d'éthérium ne dégagent plus aucune force radio-active… Ils ne contiennent plus *qu'une matière morte, vidée de sa substance.*

Oronius bondit dans la cabine-réservoir. Il ne put que constater l'exactitude de ce qu'annonçait Jean. La source d'énergie radio-active que représentaient les corps énumérés s'était brusquement et mystérieusement tarie.

Serait-ce un tour du poussah ? gronda le Maître en fronçant les sourcils. C'était évidemment la première pensée qui devait lui venir.

Mais comment son rival s'y serait-il pris pour capter dans les réservoirs de l'*Alcyon* la précieuse énergie ?

Oronius s'étant pris la tête à deux mains, pour mieux réfléchir, était sorti de l'avion. Il allait et venait dans le tunnel.

À un moment, son regard s'étant arrêté sur les parois, il tressaillit et se mit à promener ses doigts effilés sur la matière spongieuse qui composait cette roche.

— Une pierre radiophile… ou plus exactement *radiophage !* s'exclama-t-il avec désespoir. Jean Cyprienne !… Venez voir l'explication de notre infortune et le mal est sans remède : nous sommes tombés dans un piège… Cette masse rocheuse, au milieu de laquelle ce damné Hantzen a su nous amener, pompe et absorbe les émanations radio-actives jusqu'à épuisement de leur source.

L'ingénieur et la jeune fille étaient aux appels du Maître sortis de l'*Alcyon*. Laridon et les autres personnages tendaient curieusement l'oreille.

La consternation de tous était grande.

Immobilisé en ce sombre couloir, l'*Alcyon* ne pouvait plus leur être d'aucun secours.

— Maître, suggéra Jean Chapuis, cette roche radiophage ne saurait-elle restituer ce qu'elle a pris ? Ne pourrait-elle nous servir à recharger nos appareils ? Il me semble que saturé, d'énergie radio-active, elle saurait actionner nos moteurs.

— Non ! répondit Oronius en secouant la tête. En sa masse mystérieuse, les précieuses émanations pénètrent pour n'en plus sortir. Elles s'y perdent et s'unissent avec elle en des combinaisons qu'il me faudrait étudier pour découvrir s'il est possible d'en isoler de nouveau le radium ou le thorium… Allons, il ne nous reste qu'un parti à prendre si nous voulons poursuivre notre route et sortir de cet enfer. C'est de descendre tous de l'*Alcyon* que nous ferons remorquer par mes automates. Nous continuerons à pied. Victor et toi, mon cher Jean, vous éclairerez notre marche. Je formerai l'arrière-garde avec Julep et mon homme-singe. Pour plus de sûreté, un automate nous précédera ; un autre nous suivra.

Les onze autres suffiront à traîner le tank… Heureusement que j’avais mis en eux une double source d’énergie. Celle qui provenait du solarium et des autres corps radio-actif est certainement tarie. Mais, ma *fulgurite* suffit encore à les animer. Plus que jamais, je me félicite d’avoir un jour réussi à dérober le feu du ciel !

— C’est donc la foudre ? s’étonna Jean Chapuis.

— C’est la foudre, ou tout au moins une portion de la foudre. En l’envoyant sur Paris, Hantzen ne se doutait guère qu’il m’offrait une force indéfectible.

Dans l’ordre indiqué par Oronius, la caravane reprit sa marche. Un certain abattement régnait. L’ingénieur notamment se désolait à la pensée que désormais ils arriveraient trop tard pour s’opposer à l’effroyable évasion.

De son côté Cyprienne ne songeait pas sans appréhension aux épreuves qui pouvaient encore s’abattre sur eux. Certainement, avant obtenu ce premier succès, la malice de Yogha et de son acolyte ne s’en tiendrait pas là. Elle leur réservait d’autres surprises.

Il fallait avancer pourtant, avancer, c’est-à-dire marcher au devant du danger et peut-être de la souffrance !

Le tunnel qui leur avait été néfaste, ils le constatèrent avec un chagrin accru, ne se prolongeait pas au-delà de quelques mètres.

À sa sortie, ils se trouvèrent dans un boyau plus large qui s’épanouissait en caverne.

Malheureusement, avec l’épuisement du solarium s’était en allé la possibilité de faire fonctionner les projecteurs de l’avion.

Privé de cette source de clarté, ils en étaient réduits, pour éclairer leur marche, à utiliser les longs éclairs silencieux qu'Oronius tirait du corps de ses automates.

Ces fulgurations, qui se succédaient à intervalles réguliers, leur permirent d'entrevoir la vaste caverne, mais assez confusément et sans en distinguer les détails.

D'ailleurs, aussitôt qu'ils y furent entrés, un effrayant incident détourna leur attention de tout examen sérieux.

Du plafond de la caverne d'énormes masses noires se détachaient et se précipitaient sur eux avec des cris stridents.

Cyprienne et les deux soubrettes poussèrent des exclamations d'horreur.

Franchement, elles n'avaient point tort, car les monstres qui attaquaient la caravane n'étaient autres que des chauves-souris gigantesques, mesurant plusieurs mètres d'envergure et dont les corps, atteignaient la grosseur d'un veau. Ces mammifères de nuit étaient armées de formidables griffes, dont les blessures devaient être mortelles.

Oronius, du premier coup d'œil, comprit l'importance du danger.

— En retraite ! cria-t-il. Tous dans l'*Alcyon !* Laissons agir mes hommes de métal. Seuls, ils peuvent affronter de pareils adversaires, car ce sont des vampires de taille préhistorique.

En un clin d'œil, tous les passagers se furent réfugiés à bord du tank, dont le panneau fut refermé avec précipitation.

Dans les ténèbres sillonnées d'éclairs une effroyable lutte commençait entre les hommes de fer et les monstres ailés.

Rendues furieuses par l'intrusion dans leur domaine d'êtres animés et plus encore par les éclairs dont les automates d'Oronius ne cessaient de les aveugler, les chauves-souris géantes s'attachaient à leurs adversaires impassibles et s'efforçaient de sucer leur sang qu'elles étaient fort surprises de ne pouvoir atteindre. Leurs doigts ongulés éraflaient les cuirasses : des chocs sourds retentissaient.

De leur côté, les hommes artificiels se livraient à un terrible massacre. De leurs gantelets pesants, ils assommaient les vampires et les jetaient pantelants sur le sol où ils les piétinaient.

Mais toujours de nouvelles chauves-souris descendaient de la voûte et accouraient à la rescousse. Le combat semblait sans issue. Allait-on être condamné à demeurer là jusqu'à ce que la tuerie se fût terminée par l'extermination de tous les monstres ?

Ordonnant à ses automates de cesser un combat inutile, Oronius les fit se réatteler à l'*Alcyon*, qu'ils traînèrent à travers la caverne au milieu du tourbillonnement des assoiffées de sang, qui les attaquaient sans relâche.

L'invulnérabilité des hommes de fer leur permit heureusement de subir sans aucun dommage ces assauts furieux et de parvenir à l'extrémité de la caverne.

Un boyau étroit reprenait là. Ils y engagèrent l'*Alcyon*.

Après avoir tenté vainement de les poursuivre, les chauves-souris, empêchées par l'envergure de leurs ailes, du-

rent regagner leur plafond pour attendre des proies moins protégées. Un grand nombre d'entre elles gisaient sur sol de la caverne et étaient dévorées par les autres. Ainsi font les loups !

Instruit par cette expérience, Oronius engagea ses compagnons à se vêtir, avant de se risquer à nouveau hors de l'avion, d'une armure protectrice et à se munir tous des armes électriques qui figuraient dans le matériel de l'expédition.

C'était en vue de l'exploration souterraine que les armures avaient été fabriquées. Et comme elles l'avaient été sur l'inspiration d'Oronius, elles étaient revêtues d'une toile d'amiante formant combinaison.

Le Maître avait, en effet, prévu que les explorateurs pourraient, au cours de leur descente, rencontrer, sinon le feu central, tout ou moins un de ses chemins d'écoulement. Il fallait donc pouvoir braver l'infernale fournaise et traverser les fleuves de lave.

Pour l'instant, ce n'était point contre de semblables rencontres qu'ils pensaient avoir à se protéger. Mais, comme les combinaisons d'amiante étaient les seules à leur disposition, ils les revêtirent.

Une autre préoccupation, d'ailleurs, ne tarda pas à s'emparer du père de Cyprienne : le couloir étroit dans lequel les automates avaient engagé l'*Alcyon*, au sortir de la caverne des vampires, ne montait plus : il descendait plutôt.

Et la vérité s'imposait, décourageante : les voyageurs avaient quitté la route suivie par l'invasion que dirigeait Hantzen. À un moment donné, soit au sortir de la caverne, soit avant l'entrée dans le néfaste tunnel, ils avaient dévié de

la bonne route. C'était certainement l'abominable association qui avait préparé cet aiguillage vers les deux seules voies laissées ouvertes pour des obstacles profusément semés et l'embouteillage final de leurs poursuivants.

Or, on n'allait plus vers la surface et la chaleur augmentait à chaque pas. Sans les cuirasses d'amiante, elle eût déjà été insoutenable. La prudence ne commandait-elle pas de rebrousser chemin et de se remettre à la recherche de la bonne route ?

Oronius le désira.

Malheureusement, il ne pouvait réaliser ce souhait qu'à la condition d'abandonner l'*Alcyon*. Car l'étroitesse du boyau dans lequel Hantzen avait eu l'habileté de les fourvoyer, s'opposait à tout retour en arrière. Le Maître s'en aperçut avec angoisse. Aussitôt après le passage de l'appareil à transformations, les parois de la galerie se mettaient à suinter et ce larmoiement, durcissant à mesure, diminuait en quelques minutes le diamètre de l'ouverture du boyau, au point de la rendre impraticable.

Pour se rendre compte de la gravité de la menace, Oronius, accompagné d'un automate, revint en arrière d'une cinquantaine de mètres. Il put alors constater de visu l'effrayant phénomène : la cristallisation de ces larmes abondantes et qui, procédant par chutes successives, se superposaient, finissaient par obstruer complétement le couloir. *Le passage se refermait donc automatiquement derrière l'Alcyon.*

Hantzen, toujours !... L'implacable Hantzen, acharné à vaincre et à détruire !

Plus soucieux. Oronius rejoignit ses compagnons. Ils étaient condamnés à marcher de l'avant. Mais, si le Maître

ne découvrait point une source d'énergie capable de se substituer au solarium et aux autres radio-actifs, il pouvait craindre de demeurer éternellement prisonnier dans celle partie rébarbative du centre de la terre.

Cette route qu'ils suivaient, par force maintenant, devait être le chemin des épouvantes puisqu'elle avait été choisie par la jalousie d'un rival haineux.

C'était certainement à dessein que, prenant soin de refermer derrière eux le passage, il laissait néanmoins la voie libre en avant. Pourquoi le suintement ne se produisait-il qu'après le passage de la caravane ? S'il s'était généralisé tout le long du boyau, il aurait vraisemblablement fallu tout l'effort des treize automates pour empêcher Oronius et sa compagnie d'y être murés vivants.

En cette hypothèse, même, l'*Alcyon* n'aurait pu être sauvé. On aurait été mis dans l'obligation de l'abandonner.

Du moment où Hantzen n'usait pas de ce moyen d'en terminer et qu'il permettait à l'équipe des poursuivants de continuer leur marche, n'était-ce pas qu'il lui réservait un destin pire ?

Muet, toutes ses facultés tendues pour trouver la riposte nécessaire le savant avait repris sa place à l'arrière.

Jean Chapuis et Laridon, procédés d'un automate, continuaient à guider la petite troupe.

Une fois encore, après une descente assez roide, le passage s'élargit et une nouvelle caverne apparut aux yeux de tous, bizarrement illuminée par les éclairs des automates.

Et, là aussi, une double exclamation de Jean et du mécano arrêta net le convoi.

— Halte !… En bataille ! Nous allons être attaqués…

Obéissant à l'impulsion mentale que leur imprimait l'esprit directeur du Maître, les treize hommes de fer abandonnant l'*Alcyon*, déployèrent leur ligne protectrice devant les voyageurs.

À l'abri de ce puissant rempart, l'ingénieur, Laridon, Julep et Oronius préparèrent leurs armes électriques. Près du maître, Jarrousse, le singe-homme, se tint sagement.

Enfin, prêtes à rentrer dans l'*Alcyon-Tank ;* si la tournure des événements l'exigeait, les trois jeunes filles formaient, avec Taï et les petits chiens, un dernier groupe.

À vrai dire, le spectacle que présentait la caverne justifiait ces préparatifs à la fois prudents et belliqueux. De colossales masses sombres s'y mouvaient lentement, barrant le passage.

C'étaient d'étranges animaux recouverts d'un pelage noir et atteignant la grosseur d'un éléphant. Par exemple, au lieu de se tenir solidement sur de puissantes jambes, comme l'animal révéré des Hindous, leur masse s'écrasait et rampait sur le sol, elles y traînaient leur arrière-train. Elles avançaient en balayant la poussière de leur tête formidable et bizarre que terminait un museau fouisseur.

Chose singulière, ces animaux qui traversaient la caverne en tous sens pour s'enfoncer dans ses parois opposées, qu'ils perforaient irrésistiblement du bout de leur museau ne semblaient pas se préoccuper de l'intrusion chez eux des nouveaux arrivants.

Les voyaient-ils seulement ?… Non ! ils étaient aveugles !… on eût dit des taupes !…

Et, à vrai dire, ce n'était pas autre chose. Mais, ces taupes-mastodontes appartenaient à une race spéciale. S'étant développées dans les profondeurs du sol, elles atteignaient une taille gigantesque. En les considérant curieusement, Oronius s'expliquait mieux la multiplicité des galeries creusées en tous sens et formant un inextricable labyrinthe.

C'était tout simplement les traces du passage des taupes géantes. Aucune montagne, aucun rocher ne pouvait résister à ces puissantes foreuses.

Laridon à qui Jean Chapuis tenait d'expliquer cela proposa soudain :

— Et si on en capturait une couple ?... Ça nous ferait un fameux attelage ! D'abord, les automates ne seraient plus réduits au rôle de chevaux de trait. Et puis avec nos taupes Hantzen – car ce type-là est aussi un fils d'éléphants puisqu'il en a la bedaine – nous passerions partout, même là où il n'y aurait point de route. Pour le coup, ce qu'on ferait la nique à l'homonyme de nos canassons !

— Mieux vaudrait les prier poliment de se retirer et de nous laisser la voie libre, grommela le savant. La tâche, cette fois, me paraît devoir dépasser les forces de mes automates. Leur combat contre les chauves-souris et les efforts successifs que je leur ai demandés ont nécessité une dépense exagérée de *Fulgurite*. Que deviendrions-nous si cette dernière énergie, susceptible d'animer mes hommes artificiels, venait à perdre son efficacité ? N'oublions pas que je ne dispose plus d'aucune substance radio-active et que, par suite, la vitalité de mes automates se trouve déjà fort diminuée. Dans ces conditions, vont-ils pouvoir se frayer un passage, si ces taupes-mastodontes se serrent les unes contre les autres et se bornent à nous opposer la force d'inertie ?

— Massa Vitor plus riri ! constata Julep.

C'était vrai ; Laridon ne riait plus.

— Alors, on resterait à perpète dans cette « profonde sans pive » ? Merci bien ! Faut trouver un truc à « semaine anglaise » ou à « pont » pour laisser reposer ces messieurs les hommes de fer. À moi la pose, si qu'on est d'accord !

Le craintes exprimées par Oronius n'avaient rien d'exagéré. Prises d'un soudain caprice ou parce que leur instinct venait de les avertir d'un danger, les taupes-éléphants s'étaient en effet rassemblées et coupaient la grotte en deux par une barrière vivante qu'il pouvait être malaisé de franchir, si elle ne s'ouvrait pas d'elle-même.

Intrépidement, Victor Laridon – avant que personne eût eu le temps de s'opposer à son dessein – était sorti des rangs de la petite troupe et s'avançait seul à la rencontre des monstres.

— Nous allons bien voir si j'ai la vocation ! murmurait-il. Quand j'étais môme c'était comme une idée fixe : je voulais me faire boxeur, pour qu'on m'épate mon « blair » qu'a trop de distinction ; matador, afin « d'uppercuter » les chèvres, ou cornac ; je ne sais plus trop pourquoi… Eh ben, v'là la bonne occase qui se présente à c't'heure ; voyons voir à cornaquer.

Et le casse-cou, s'étant silencieusement approché d'une des taupes qui lui présentait son arrière-train, empoigna tout à coup à deux mains le rude pelage de l'animal et s'élança en voltige sur sa croupe.

Le fouisseur géant ne remua même pas. L'audacieuse ascension du mécano ne lui produisait pas plus d'effet que si un insecte s'était posé sur son dos.

Mais Laridon, à qui sa combinaison d'amiante, merveilleusement articulée, n'enlevait rien de son agilité, continuait à ramper sur l'arête de cette montagne de chair et de fourrure. Il atteignit le cou, puis la tête, sur laquelle il s'installa à la façon des cornacs.

Une de ses ambitions enfantines se trouvait ainsi réalisée. Bien que ce fût un peu tardif, il en éprouva une légitime fierté.

— À présent, n'y a plus qu'à dégoter l'endroit sensible, estima-t-il. Je vais lui faire des chatouilles à c'te bébête. Faudra qu'elle s'émeuve ou qu'elle dise pourquoi.

Et l'imprudent, glissant son bâton le long du museau de sa monture, se mit à en taquiner l'extrémité.

Ce stratagème obtint un plein succès.

Trop de succès, devrions-nous dire !

Car le monstre, après avoir frissonné de toute son échine et s'être ébroué avec fracas, pour se dérober à cette désagréable sensation, s'ébranla tout à coup, et se mit à fuir sur ses courtes pattes avec une promptitude dont on n'eût pu croire capable une pareille masse.

Emportant son cavalier éberlué, mais qui, instinctivement, s'était cramponné de ses deux mains à la fourrure pour n'être point projeté sur le sol, elle s'enfonça dans un des couloirs latéraux.

Comme si c'eût été un signal donné, tout le troupeau des taupes-éléphants s'ébranla au même moment et s'enfuit pareillement dans toutes les directions.

Dès l'abord, Cyprienne et Jean Chapuis avaient Instinctivement jeté un cri de stupeur, tandis qu'Oronius appelait d'une voix inquiète :

— Victor !…

Mais déjà de sourdes trépidations du sol annonçaient la fuite du troupeau. Les monstres s'éloignaient emportant l'imprudent mécano dans les profondeurs du labyrinthe.

Et le malheureux était seul.

Seul ? Ah ! non pas !

En voyant son ami, moqueur, mais bon pour lui, pareillement victime de sa folle témérité, Taï, modulant des lèvres un crissement bizarre, avait soudainement bondit sur le dos de la dernière taupe.

Et, comme si elle obéissait à un ordre, cette dernière s'était aussitôt enfoncée dans la même galerie qu'avait empruntée la monstrueuse monture de Laridon.

Tout ceci s'étant accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le silence se rétablit. Autour des automates, de l'*Alcyon-Car* et de ses passagers consternés, il n'y eut plus que solitude et que ténèbres.

— En avant ! décida l'ingénieur. Nous ne pouvons abandonner ces bons compagnons.

— Oui, oui ! Allons-y ! consentit Oronius, visiblement soucieux.

La troupe, diminuée, se remit en marche, suivie des automates toujours attelés à l'auto-tank.

La température devait être suffocante. Sans les enveloppes construites sur les plans inspirés par Oronius, aucune créature vivante n'aurait pu en supporter l'oppression.

Le maître ne pouvait plus en douter : on redescendait… Et sans doute traversait-on une zone de chaleur, dont la première descente, trop rapide, ne lui avait pas permis de remarquer les effets.

Mais les vêtements d'amiante – (Pipigg et Kukuss eux-mêmes venaient d'en être pourvus) – non seulement empêchaient de ressentir les effets de la température excessive, mais encore enfermaient un inhalateur fournissant un abondant courant d'air frais.

Sourcils froncés et lèvres serrées, Oronius marchait sans mot dire. Qu'aurait-il pu communiquer à ses compagnons qui ne fût de nature à les décourager ? Aucune parole d'espoir n'était possible. Chaque heure aggravait le souci du maître et rendait la situation plus critique.

On descendait !… Cela voulait dire qu'on s'enfonçait au hasard à travers la masse terrestre et qu'aucun but ne pouvait remplacer le but primitif dont le malfaisant Hantzen avait su les détourner.

Ceci n'était rien. Mais, chaque pas fait en avant entamait davantage la provision de fulgurite, suprême ressource d'énergie et de lumière, – ressource qu'on ne pourrait renouveler.

Donc chaque nouveau pas fait en avant – ou en arrière, – diminuait petit à petit la puissance du Maître.

Entre son *Alcyon* inutilisable et ses automates dont les accumulateurs allaient s'épuisant, Oronius pouvait n'être pas sans crainte.

Depuis la destruction de la ville-laboratoire désormais enfouie sous les eaux, ses ennemis n'avaient cessé de frapper fort et juste, sans qu'il pût, lui, leur rendre un seul coup.

Pourrait-il parer la suprême attaque ? Celle-ci sans doute ne tarderait guère et Hantzen aurait alors bien des facilités de triompher d'un adversaire réduit à la dernière extrémité.

— Cela ne sera pas !

Ainsi grondait intérieurement le Maître. Mais il marchait la tête basse et fort voisin du découragement.

Les ténèbres se faisaient plus enveloppantes, plus lourdes. Pour ménager sa fulgurite, ultime ressource, Oronius avait dû réduire les émissions de jets aveuglants dont il éclairait la marche.

D'abord, le nombre des hommes de fer chargés de ces émissions fut limité à six, puis à cinq, à quatre. À la fin il n'y en eut plus qu'un seul. Bientôt ce dernier espaça de plus en plus les éclairs, de sorte que la troupe, abattue et morne, marchait pendant de longues minutes au milieu d'une obscurité profonde.

Tout à coup, cette obscurité s'aurora, faiblement d'abord, puis davantage.

Mais la source lumineuse ne provenait pas, cette fois, de la fulgurite.

Elle était lointaine et semblait se rapprocher. Sa lueur venait du bout de la galerie qu'on suivait, lamentablement,

en appelant de temps à autre et toujours vainement Victor Laridon et Taï.

Jean Chapuis sentit l'espoir se ranimer en lui. Il toucha le bras d'Oronius :

— Maître, si c'était la Plaine lumineuse ? Si, en zigzagant dans ces conduits désagréables, nous étions redescendus vers elle ?

La plaine lumineuse, ce champ immense de radio-activité ! Quelles inépuisables ressources elle offrirait aux passagers de l'*Alcyon-Car !*

La science d'Oronius saurait certainement utiliser l'étrange matière à la recharge des appareils de l'avion. La provision d'énergie serait reconstituée. Les automates de fer retrouveraient leur force illimitée. On reprendrait le chemin de la surface. Mais, cette fois, on saurait éviter la terrible roche radiophage.

Splendide espoir ! Enivrants projets !

Comme ils allaient être déçus.

Attirés vers la lueur qui les faisait renaître, tous s'étaient élancés. Les hommes de fer eux-mêmes remorquaient l'Alcyon avec une ardeur redoublée qui n'était que le rayonnement de celle de leur créateur.

Ah ! ce foyer de l'espérance… Vite ! Vite !…

On atteignit la sortie du couloir… la source lumineuse… On vit…

Tous eurent un frisson, et tous pâlirent sous leur masque d'amiante. Pipigg et Kukuss reculèrent en émettant un jappement suffoqué.

Ce n'était point une montage de solarium ! Oh ! non ! C'était un foyer immense, inimaginable, inouï !…

Oui, c'était l'enfer terrestre avec ses flammes rugissantes, ses torrents de lave, ses métaux en fusion ; un incendie s'étendant sur une surface égale à cent fois celle de Paris ; et projetant ses langues de feu vers la voûte trouée de cheminées invisibles, âmes probables des volcans !

Le feu central était atteint !

CHAPITRE XXI

LA MER D'OR

Comme devant la gueule d'un haut fourneau en action – et celui-là n'offrait aucun point de comparaison possible, – ils voulurent reculer et fuir…

Pourquoi se seraient-ils obstinés ? Les taupes ne pouvaient avoir emporté Laridon et Taï à travers cet océan de flammes ; leur chemin ne passait certainement pas sur ce sol creusé de fondrières de lave.

— En arrière ! commanda mentalement Oronius à ses automates.

Donnant lui-même l'exemple et le signal, il rétrograda de quelques pas à l'intérieur du souterrain.

Un appel de Jean Chapuis le fit se retourner.

— L'Alcyon !… Les automates ! bégayait le jeune ingénieur, horrifié d'épouvante.

Non moins terrifiée, les yeux désorbités, tremblant de tous ses membres, Cyprienne crispait ses doigts sur l'épaule de son fiancé resté sur place.

Julep aussi paraissait changé en statue de l'effroi.

Et tous trois regardaient en arrière, du côté de l'infernale fournaise…

La terrible leçon de Sodome allait-elle donc avoir ici sa seconde édition ? Le Maître serait-il condamné à voir sa fille, son futur gendre et le nègre fidèle statufiés tous trois par l'hypnotisme mortel du feu maudit ?

Cherchant à comprendre, il se retourna… les imita…

Et lui aussi demeura médusé.

Pour la première fois, les hommes artificiels désobéissaient à son ordre.

Au lieu de revenir sur leurs pas, comme il leur avait été suggéré, ils poursuivaient leur route… avec *L'Alcyon-Car*.

Une autre volonté que celle d'Oronius s'était-elle donc emparée d'eux ? Était-ce cette volonté antagoniste qui leur inspirait cette révolte et les lançait à travers les flammes, sur le sol liquéfié par l'atroce chaleur ?

Le savant, stupéfait, distinguait à travers le rideau de fumée et de flammes les étranges silhouettes… elles s'éloignaient…

Mais, *elles ne marchaient pas*… Elles paraissaient au contraire emportées par une force contre laquelle elles luttaient – comme c'était l'instinctif désir du Maître.

Et elles ne trainaient pas l'avion… Lui aussi bondissait en avant, *de lui-même*, par secousses saccadées, que ne provoquait aucun moyen de traction visible.

D'ailleurs ces bonds étranges, anormaux et pour ainsi dire obtenus par un tracteur à bout de carburant, ne se répétèrent que deux ou trois fois. Et le phénomène prit fin, aussitôt remplace par un autre, non moins stupéfiant.

À quelques mètres de l'endroit où se tenaient Oronius, Jean, Cyprienne, Julep et les deux soubrettes, les automates de fer et l'avion s'immobilisèrent tout à coup.

Par toute sa volonté, jusqu'alors unique animatrice des hommes artificiels, Oronius restait en communication avec eux. Or il sentait – *de même qu'il avait senti la force matérielle qui les entraînait*, – la formidable résistance qui maintenant les attachait au sol, et neutralisait ses propres efforts.

Il comprit et frémit.

Les automates et l'*Alcyon*, *également métalliques*, venaient d'être attirés par *une masse aimantée*, émergeant du sol. À présent cette masse les retenait prisonniers.

Ah ! si Oronius avait pu faire naître, utiliser, les contre-courants radio-magnétiques seuls capables de combattre et d'annihiler l'influence de l'aimant, comme il lui eût vite arraché sa proie.

Regrets superflus ! Vanité de sa science !... Il était désarmé, impuissant…

Aussi restait-il là, atterré par cette dernière disgrâce dont les conséquences devaient être fatales à tous.

Abandonnés désormais à leurs seuls moyens normaux, sans refuge et sans protection, lui et les siens, devant les forces conjurées de la nature, dont ils avaient osé violer les secrets, devraient subir son implacable riposte.

Dilemme effroyable, cette unique alternative s'offrait à eux : ou affronter la tourmente de feu, et risquer de s'y perdre, ou se rejeter dans les ténèbres du labyrinthe sous-terrestre et y errer jusqu'à ce que la mort vint les prendre.

Et encore, ce choix, l'avaient-ils ?

Non !… Une série de chocs, d'abord sourds et lointains, puis plus violents et se rapprochant sans cesse, ébranlèrent la galerie à l'entrée de laquelle ils se tenaient. Des secousses disloquèrent leur refuge : voûte et parois se crevassèrent… À travers une pluie de débris, Oronius et son entourage aperçurent, avec un mélange de colère et de terreur, une forme sinueuse qui accourait vers eux…

— Le *Snaky !*

En effet, c'était lui. Le reptateur mécanique amenait Hantzen, Yogha et Wiwar sur l'emplacement choisi par eux pour leur prochaine et définitive revanche.

*** ***

Tandis que les sous-terriens remontaient vers la surface, en suivent la voie ouverte à leur invasion par les passagers du *Snaky*, ces derniers virant de bord revenaient en hâte pour assister à la défaite d'Oronius et la compléter au besoin.

À cette heure, ils ne l'avaient pas encore découvert, ils le cherchaient…

Le Maître en eut la perception et put envisager, en un instant, toutes les suites possibles.

S'il demeurait sur place, il ne pouvait manquer de tomber au pouvoir de Yogha et de Hantzen. Et avec lui, Cyprienne et Jean Chapuis !… De même Turlurette ! Mandarinette ! Julep ! Et les deux petits chiens !… Jusqu'à Jarrousse, l'homme-singe !

Tous les survivants de la terrible aventure allaient devenir les captifs de Yogha.

Celui dont la science avait sauvé de la destruction la capitale des États-Unis d'Europe ne put supporter cette pensée. Aussi longtemps qu'il lui resterait un souffle de vie, il voulait l'employer à la lutte.

Le feu éternel plutôt – avec tous ses périls ! Il lui serait plus clément que l'associé de la princesse hindoue.

— En route !… non, pas en arrière, en avant ! cria Oronius. Plongeons au milieu des flammes, mes enfants. Nos vêtements nous protègent et peut-être le feu nous dérobera-t-il à un péril plus implacable !

Hommes, femmes et animaux n'eurent qu'une seconde d'hésitation et la troupe entière se précipita dans le brasier.

Acculés comme ils l'étaient au désespoir, cet effroyable refuge les fit à peine pâlir.

Il leur en coûtait bien davantage d'abandonner, sans espoir de les retrouver jamais, Victor Laridon et Taï, *L'Alcyon-Car* et les hommes de fer.

Il le fallait pourtant.

Sur les pas d'Oronius, tous s'élancèrent à travers le brasier.

Pouvaient-ils reculer ?… Pouvaient-ils même hésiter quelle que fût l'horreur du spectacle qui s'offrait à leurs yeux ? Peut-être du supplice auquel ils s'abandonnaient.

Ils fuyaient le *Snaky*, entré derrière eux dans la cuve diabolique pour les y chercher… Ils n'en étaient peut-être séparés que par un rideau de cendres rouges.

S'arrêter… retourner en arrière, c'était risquer de se heurter au fabuleux reptile.

Ils avançaient donc et vraiment il leur fallait au cœur l'*æs triplex* dont parle Horace pour oser affronter Satan. Car, aveuglés par les tourbillons de fumée et de flammes qui fouettaient leurs masques, ils ne pouvaient voir les obstacles dressés devant eux ou sous leurs pas. Le brasier sifflait et rugissait des pluies de matières en ignition et des coulées de laves s'abattaient sur eux : leurs pieds trempaient dans une boue épaisse de métaux en fusion, dont ils ne pouvaient s'arracher qu'au prix des plus grands efforts.

Avancer dans de pareilles conditions était donc épuisant. Pour y parvenir et ne point se perdre, ils s'étaient pris par la main et marchaient en file indienne.

À un certain moment, soulevés sur une croûte de sol brûlant, subitement gonflée par une cloque énorme ou un abcès, ils avaient senti cette croûte s'entr'ouvrir et livrer passage à un geyser de flammes verdâtres et de vapeurs nauséeuses.

Renversés par la violente du jet, ils avaient roulé sur le sol.

Minute angoissante ! Chacun se demandait ce qu'il était advenu de ses compagnons ! Chacun pouvait se croire seul

survivant, ou même craindre, si les autres survivaient, de ne pouvoir les rejoindre.

De toutes parts donc des cris s'étaient élevés. En se relevant, tous s'appelaient.

Le premier, à tâtons, Jean Chapuis retrouva Cyprienne et put lui saisir la main. Un instant plus tard la jeune fille se heurtait à son père, qui errait en gémissant sous la douche brûlante de ce pus de l'enfer.

Une première chaine s'était donc reformée.

Des voix leur apprirent que, parallèlement, un second groupe qui devait comprendre les autres membres de la caravane s'était également rejoint.

Julep le conduisait, tenant Mandarinette, qui tirait à elle Turlurette.

Les deux groupes se rejoignirent et la marche en avant reprit.

Il manquait pourtant un chaînon : Oronius s'en convainquit en procédant à un appel.

Jarousse, l'homme-singe n'était plus là.

Tout à l'heure aux côtés de son créateur, il avait glissé, comme les autres, et maintenant il ne répondait plus aux appels et personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu.

S'il s'était égaré au milieu de la fournaise, on pouvait le considérer comme perdu.

— Adieu va ! prononça Oronius, déjà consolé. Aucun lien d'affection n'existait entre lui et nous. Ce n'est pas une

grande perte pour la race et il serait stupide de notre part de verser une seule larme à son propos.

La double chaine poursuivit son chemin, trébuchant, clapotant, barbotant dans la coulée bouillonnante qui recouvrait le sol.

L'une et l'autre ne pouvaient avancer qu'en se livrant à peu près au hasard.

Si la Providence est le bien heureux hasard des croyants, le hasard tout court peut être providentiel aux scientifiques, généralement sans croyance aucune. Nous devons le penser puisqu'il voulut bien se montrer favorable à nos gens. Devant eux, le mur de flammes, sans cause apparente, devint subitement moins épais. La fumée se dilua…

Ce ne fut bientôt plus qu'un brouillard dans les vagues semi-transparentes duquel ils purent s'apercevoir et se reconnaître.

Un dernier effort les en fit sortir, alors ils se retrouvèrent sains et saufs sur un sol de rocher bordé d'ombre, à quelques mètres du terrifiant incendie.

Tant d'efforts et tant d'angoisses les avaient épuisés, ils se laissèrent tomber sur le sol.

Ils avaient traversé le feu central et ils vivaient toujours !

Ils avaient aperçu le *Snaky* et ils lui avaient échappé !

Était-ce folie, miracle, ou magie ? Pour le savant, très réaliste, c'était tout simplement une question de chance : un double signe de la protection du Destin !

— Nous nous en tirerons ! affirma-t-il. L'important est de ne point se laisser abattre.

— Mais Victor ne s'en tirera peut-être pas ! gémit Turlurette, en essuyant ses yeux pleins de larmes.

C'était bien la secrète terreur d'Oronius et de Jean Chapuis. Se dominant, et afin de réconforter la pauvre fille, qui allait avoir besoin de tout son courage pour poursuivre la marche, ils feignirent de conserver de l'espoir.

— Qui sait ? dit Jean. Laridon est un débrouillard comme il y en a peu. Sans doute, grâce à sa monture a-t-il déjà regagné la surface du sol… Imitons-le… nous le retrouverons là-haut.

Turlurette ne s'y laissa pas prendre.

— Il s'est dévoué pour nous sauver insista-t-elle. S'il avait pu se rendre maître de l'éléphant ou se jeter à terre, il nous aurait rejoints. Nous ne le reverrons plus.

— Taï est avec lui, observa doucement Cyprienne, et Taï nous a prouvé sa force d'âme.

— De plus, Taï est du pays ! ajouta Oronius avec confiance. Je donnerais gros pour avoir en ce moment un guide pareil… Avant de vous lamenter sur le sort de ce brave Victor, envisagez un peu le nôtre, jeune Turlurette. Présentement, vous le verrez, nous ne sommes pas logés à meilleure enseigne. Et cependant, je ne donne pas encore partie gagnée au fabricant de tonnerre en carton… Donc, debout, tous ! Et poursuivons !

Sa voix savait être persuasive. Tous obéirent. Ne les avait-il pas engagés dans l'enfer dont ils s'étaient pourtant ti-

rés ? Poussant un gros soupir, Turlurette suivit le mouvement.

Cette fois, d'ailleurs, il ne s'agissait plus de reprendre l'effroyable chemin. On pouvait au contraire tourner le dos au danger visible et s'en éloigner. Il suffisait pour cela de s'enfoncer dans un des passages qui traversaient le mur de granit devant lequel nos amis s'étaient arrêtés.

À nouveau, l'obscurité y était le seul obstacle à affronter. Par contre l'étroitesse de ces couloirs garantissait les fugitifs contre une poursuite silencieuse de la machine reptilienne.

Si Hantzen et son Python d'airain voulaient s'y engager, ils ne le pourraient qu'en perforant la muraille de granit. En ce cas le bruit des éboulements avertiraient Oronius.

Que trouverait-on au-delà du rocher ?

Pour l'instant, la question ne se posait pas. Il ne s'agissait que de mettre une barrière entre le Maître et ses ennemis.

Ayant reconstitué leur chaine, ils se remirent en marche dans cet ordre : Oronius tenait la tête, et Jean Chapuis couvrait l'arrière en cas de surprise possible.

Ils parcoururent ainsi quelques centaines de mètres. Puis, de nouveau une clarté troua les ténèbres.

Était-ce encore le feu éternel, vers lequel ils étaient revenus ?

Dans l'obscurité, il est impossible de se rendre compte de la direction suivie. Il leur avait semblé marcher en ligne droite ; mais ils avaient fort bien pu décrire une courbe et revenir vers leur point de départ.

Pourtant, la clarté ne ressemblait nullement aux fulgurations changeantes qui se dégageaient du brasier infernal.

Elle était unicolore, constante et calme. Aucune lueur rougeoyante ne la traversait ; on ne voyait point s'élever en son sein ces retours de flammes et ces tourbillons de fumée qui tout à l'heure faisaient rage et indiquaient un foyer en pleine combustion.

Ce resplendissement qui semblait l'éblouissant reflet du soleil dans un miroir, provenait évidemment d'une source lumineuse immobile.

— Serait-ce une aurore boréale ? pensa entre haut et bas l'ingénieur.

— Voyons, mon cher ami, rétorqua le savant ; sous la terre, y pensez-vous ? D'où viendrait, le soleil qui la pourrait produire ? Entre nous, ce doit être le réfléchissement d'un grand lac. Mais sa couleur me surprend un peu. Quel liquide inodore – car nous ne sentons rien ! – aurait cette teinte ?

— L'acide picrique ?

— Oui, il suffirait de quelques parcelles de ce composé pour jaunir un étang… Mais pourquoi conjecturer ? Avançons et voyons ce que c'est…

On le suivit avec confiance, et comme le couloir s'élargissait, nos amis en sortirent de front.

Alors, toutes les poitrines se dilatèrent et un même sri d'admiration s'échappa des bouches, tandis que les yeux se fermaient éblouis.

Ils étaient sur une sorte de grève, qui longeait un lac immense… une mer !

Mais, ce n'était point de l'eau qui s'étendait ainsi à perte de vue… Cette surface unie et calme, parfaitement immobile, resplendissait, et les clartés jaunes qu'elle émettait faisaient étinceler de feux féeriques les rochers brillants qui s'y miraient.

— Une mer de métal !… Une mer d'or ! avait crié Jean Chapuis.

— Oui ! Une mer d'or en fusion ! précisa Oronius qui s'était agenouillé pour examiner le singulier liquide. Et une mer d'or reflétée par des montagnes de diamants… Ce spectacle unique représente de fabuleux trésors… L'or de ce lac et les diamants de cette mine à jour – si j'ose dire ! – suffiraient à centupler les richesses de l'humanité… ou à la ruiner en rendant l'or et le diamant si communs qu'ils perdraient toute valeur.

— Alors, gardons-nous de faire connaître notre découverte ! plaisanta Jean. Et méprisons des trésors qui ne pourraient que nous appauvrir.

Ce n'était pas l'avis du nègre Julep, affolé par la vue de ces inestimables trésors.

Comment ! il n'y avait qu'à se baisser pour s'enrichir et lui, Julep, le pauvre nègre, manquerait une pareille occasion ? Massa Oronius voulait rire !

— Julep en vouloir ! Julep devenir riche ! Julep en rapporter beaucoup !… beaucoup ! cria-t-il en dansant sur les bords du lac merveilleux une bamboula frénétique.

Il délirait, frappé de vertige par le dangereux scintillement qui a fait perdre la tête à tant d'humain. Le cerveau

d'un pauvre master noir pouvait-il être plus solide ? Pouvait-il résister à la tentation ?

Un instant, les compagnons de Julep purent craindre qu'il ne se précipitât dans les flots d'or. Déjà même ils s'avançaient pour le retenir.

Mais, le nègre polychrome se contenta de s'agenouiller et de se pencher pour plonger dans cette fortune liquide ses mains ; heureusement gantées d'amiante.

Il les avait réunies en forme de coupe et tentait les ramener à lui pleines du précieux métal. N'est-ce point ainsi qu'on se désaltère lorsqu'un favorable hasard vous met en présence d'une source opportune ?

Par malheur, il avait compté sans le diamant qui fermait ses gants d'amiante. Ce diamant prit feu au contact de l'or en fusion ; par l'entrebâillement d'un des gants une goutte d'or coula et fit un trou dans la main de l'infortuné.

Poussant un hurlement de douleur, Julep s'empressa de retirer ses mains vides.

— Cruelle leçon !… Mais leçon salutaire ! dit Oronius pour le consoler. Ainsi en va-t-il trop souvent des méfaits de ce vil métal envers ses adorateurs ! Apprends à tes dépens, mon garçon, que l'or peut brûler les doigts avides qui se tendent imprudemment vers lui. Laissons là cet allumeur de guerre, ce pourvoyeur de félonies, et suis-nous. Nous ne pouvons essayer de traverser cette mer d'or… et cependant il importe de la mettre entre nous et Hantzen. Je compte que s'il nous poursuivait de ce côté, elle suffirait à le retenir un certain temps. Car il est certainement aussi déraisonnable que toi, mon bon Julep… Contournons donc ce lac. Au-delà est la sécurité.

Confus et quelque peu déçu, le nègre eut la sagesse de ne pas récriminer. En suivant son maître, il jetait de temps à autre à la mer d'or des regards chargés de rancune.

— Ça pas bon ! Grondait-il. Attrape pour pauvre noir ! Mauvais gris-gris en dessous ! Faire cuire pour brûler doigts !

Et il secouait sa main endommagée.

La grève s'étendait interminable. Certainement il y avait là de quoi couvrir la moitié de l'univers de palais en or. L'œil perçant d'Oronius cherchait vainement l'autre bord.

Au bout d'une heure de marche, un grondement frappa leurs oreilles. La masse d'or, tout à l'heure immobile commençait à friseler ; un courant se dessinait à sa surface.

Plus loin, il devenait plus rapide et bientôt, irrésistiblement entrainé vers une brèche s'ouvrant au milieu du cirque de montagnes, s'y précipitait avec un bruit sourd et cassant – le bruit du plomb fondu tombant de haut.

Oronius et tous les gens de sa caravane coururent vers cette chute. Ils demeurèrent en extase devant le spectacle grandiose que présentait cette nappe d'or en fusion, tombant de plus de cent pieds dans une seconde cuvette bouillonnante d'où montaient des vapeurs pourpres.

Comme les autres, Cyprienne, à la fois séduite et terrifiée par la grandiose horreur de ce spectacle se penchait pour tâcher d'apercevoir le fond de la cuve extraordinaire.

Tout à coup, il lui sembla qu'on la poussait en avant et elle tomba dans les rebondissements de la masse bouillonnante, en jetant un déchirant appel d'agonie…

CHAPITRE XXII

LA CATARACTE DE MÉTAL

Jarrousse, l'être malfaisant doublement métamorphosé en singe par Oronius, avait à la fois perdu l'apparence de l'homme et la pensée humaine. Depuis l'opération par laquelle le grand savant lui avait imposé sa nouvelle forme, en lui interdisant le souvenir, il ne vivait plus qu'à l'état inconscient. En toutes circonstances la conviction, hypnotiquement suggérée, qu'il était un singe le faisait agir en quadrumane.

C'est grâce à ce stratagème que le père de Cyprienne avait pu faire de cet ennemi un serviteur docile, remplaçant tant bien que mal le pauvre Bambo, le véritable orang-outang, mort dans le laboratoire de la Villa Féerique, lors de l'explosion provoquée par le bris du récipient de la nitro-colle.

Donc sa pensée humaine ayant été assoupie par la volonté d'Oronius, aucune idée de révolte ne pouvait naître sous le crâne de Jarrousse-Bambo.

Aussi avait-il très docilement suivi le maître dans la fournaise, après avoir été, comme les autres, revêtu d'un vêtement d'amiante.

Mais au moment où la décharge spontanée du geyser de feu l'avait fait rouler sur le sol en combustion, il se passa en lui un phénomène singulier. Soit que la violence du choc subi eût ébranlé le système nerveux de l'homme-singe et remis en activité certaines cellules cérébrales endormies par la volonté du Maître, soit que cette dernière, ordinairement tendue, se relâchât sous l'empire de l'émotion. Jarrousse se trouva soudain partiellement libéré de la suggestion hypnotique qui le maintenait sous la domination de celui qu'il avait voulu assassiner.

Ce fut une impression bien confuse. Elle ne pouvait pas s'assimiler au réveil de la personnalité et du libre arbitre. Néanmoins, pour la première fois depuis la descente au centre de la terre, une parcelle de l'âme véritable de Jarrousse s'agita en lui. Il éprouva confusément la plus grande répugnance à rejoindre ceux dont il venait d'être séparé fortuitement. Une sorte de désir de liberté et de fuite naquit en sa cervelle en partie retrouvée, si bien que, quand il se fut relevé, au lieu de répondre aux appels et de rallier les compagnons d'Oronius, il demeura en arrière et finit même par retourner franchement sur ses pas.

L'homme-singe n'était donc pas mort, comme l'avait supposé Oronius. Plus vivant que jamais, il avait au contraire reconquis sa liberté.

Pas pour longtemps !

Sa chance personnelle voulut qu'il débouchât du feu éternel à quelques pas du *Snaky* et qu'il fût aussitôt aperçu par Yogha.

Il était, nous l'avons dit, masqué et cuirassé d'amiante. Sa silhouette était donc celle d'une véritable créature hu-

maine et rien ne pouvait révéler qu'à l'intérieur de cette enveloppe on n'allait découvrir qu'un singe.

En l'apercevant, l'Hindoue crut avoir mis la main sur l'un de ceux qu'elle cherchait. Elle le signala à Hantzen et celui-ci l'ayant jugé de bonne prise, chargea sa complice d'en opérer la capture. Yogha lança donc à Jarousse l'ordre mental de s'arrêter, puis de rallier le serpent.

Sans être outillé pour résister à une sommation de ce genre, l'homme-singe ne mit aucun empressement à obéir ; il était dans une période de relativité, ni homme, ni bête ; seulement, en lui, la première espèce cherchait à prendre le pas sur la seconde.

L'intervention de Yogha, achevant de désagréger la prison mentale dans laquelle Oronius maintenait artificiellement l'esprit de son captif. Jarrousse reprit tout à coup conscience de son humanité. Les souvenirs lui revinrent en foule, mais ces souvenirs étaient tous antérieurs à le catastrophe de Belleville.

Entre ce moment et son originale récupération du moi, il ne se souvenait de rien. L'influence d'Oronius et la dépendance hypnotique dans laquelle il avait été maintenu, empochaient qu'il eût gardé des événements aucune image.

Tout se bornait en lui à l'impression fort vague d'avoir vécu un horrible cauchemar.

Les choses se passèrent donc comme si rien n'eût existé entre ce réveil et son évanouissement. Il ne se rendit pas compte du temps écoulé et ne vit pas l'énorme lacune qui existait dans son souvenir.

Il avait ressenti une affreuse douleur et avait perdu le sentiment au milieu d'un fracas de tonnerre, dans le laboratoire d'Oronius ; il se reprenait, entouré d'horribles flammes, à deux pas d'un animal étrange, d'un monstre apocalyptique.

Il éprouva d'abord un sentiment d'épouvante et se demanda s'il était encore vivant.

Et comme il n'avait aucune connaissance de sa transformation, il voulut s'écrier, peut-être selon la formule adoptée par les gens sortant d'une pamoison :

— Où suis-je ?

Alors il s'étonna de l'effort exagéré qu'il dut accomplir pour articuler ces simples mots. Ils lui parurent déchirer sa gorge et il s'effraya des sons rauques et inhumains qui en sortirent.

Qu'avait-il ? Qu'était-ce donc qui le serrait ainsi au nœud de la gorge au point de ne lui permettre que des sons inarticulés ?

Mais, la volonté de Yogha l'attirait en cet instant à l'intérieur du *Snaky*. Il y céda inconsciemment et se glissa dans l'ouverture qui se révélait à ses yeux.

Là, se trouvant soudain mis en présence de Yogha, de Hantzen et de Wiwar, son émotion égala sa stupéfaction.

Il les reconnaissait tous les trois.

Mais, par quel miracle les retrouvait-il réunis, quelques minutes – lui semblait-il – après la terrifiante explosion du laboratoire d'Oronius ?

Passe encore pour Wiwar. Il admettait que l'espion attaché par Otto Hantzen à la personne du grand savant de Belleville fût demeuré dans les environs.

Mais, l'Hindoue et son associé ? Comment apparaissaient-ils si loin de l'Everest où il savait les avoir laissés dans la tour ennuagée ?

Car Jarrousse s'imaginait naturellement n'avoir pas quitté Paris. Pour lui cette abominable vision qu'il venait d'avoir du feu éternel était tout simplement les conséquences de la déjà lointaine explosion. Et il ne s'en était pas autrement ému.

Ses regards, cependant, s'abaissèrent presque machinalement sur la combinaison d'amiante qui le vêtait et il s'étonna plus sérieusement de cette si utile mascarade.

Par qui avait-il été ainsi protégé ? Rapprochant sa tenue de ce fait qu'il semblait d'avoir peu souffert de l'explosion et qu'en tout cas quelqu'un avait dû le tirer d'affaire, il en conclut à une intervention amicale.

La présence de Yogha et de Hantzen devait naturellement lui suggérer qu'il leur devait ce secours, peut-être aussi sa guérison rapide.

Tout un monde d'idées se heurtait dans sa tête. Il commençait à en dégager que son évanouissement avait pu durer beaucoup plus qu'il ne le supposait, car d'importants événements s'étaient sans doute produits au cours de ce laps de temps.

Comprenant alors qu'il devait manifester sa reconnaissance par des signes amicaux, à défaut de paroles émues,

puisque sa langue fonctionnait mal, brusquement il tendit ses mains aux deux complices.

Ce fut au tour de Yogha et de Hantzen de se sentir envahis par la stupéfaction.

Quel était donc ce prisonnier mystérieux ? [Pourquoi] Se comportait-il bizarrement ? Ils avaient cru capturer en lui un des compagnons d'Oronius, sinon Oronius en personne. Et voilà qu'au lieu de trembler devant eux ou de manifester du dépit de s'être laissé prendre, il paraissait éprouver à les voir une sorte de satisfaction. Il semblait vouloir les en remercier !

C'était inexplicable…

— Qui es-tu ? demanda l'impérative Yogha.

Point n'eût été besoin d'employer la suggestion pour le forcer à s'expliquer. Jarrousse ne demandait qu'à répondre et à se faire reconnaître.

Une seconde fois, il essaya d'articuler les syllabes humaines, si douloureuses à son gosier d'anthropomorphe.

— Jarrousse !… Je suis Jarrousse !… voulut-il dire. Vous ne m'avez donc pas reconnu ?… Alors, ce ne serait pas vous qui m'auriez sauvé et soigné ?

Or, prononcer de telles phrases était une tache au-dessus de ses possibilités. Son second essai ne fut pas plus heureux que le premier. Il parvint seulement, en dépit de tous ses efforts, à faire sortir de sa gorge un horrible gargouillement :

— Ooousse !… Uuuiis ouououosse !…

Et comme les trois habitants du Serpent le considéraient avec des mines ahuries, impatienté et vexé de ne pouvoir se faire comprendre, il arracha son masque et son vêtement d'amiante, pensant que son apparition allait tout expliquer et produirait sur ses amis un effet merveilleux. L'effet fut produit, vous pouvez nous croire sur parole, mais pas absolument dans le sens qu'avait escompté Thomas Jarrousse.

Au lieu du cri de bienvenue qu'il attendait et de l'accueil cordial auquel il pensait avoir droit, il les vit reculer avec un geste de répulsion et il entendit ces exclamations, pour lui Incompréhensibles :

— Un singe !… ma chère.

— C'est pourtant vrai… Ce n'est qu'un singe !

Une montagne s'abattant sur Jarrousse ne l'eût pas écrasé davantage. Pendant une bonne minute, il demeura la bouche ouverte et les yeux prêts à jaillir des orbites. Il se sentait aussi incapable de parler que de penser.

Il n'entendait que ces mots dédaigneusement répétés par Yogha :

— Ce n'est qu'un singe !… Ce n'est pas un homme !…

Une commotion ébranla enfin le corps simiesque de Jarrousse : le sens de cette phrase atteignait son cerveau. Machinalement, il abaissa sur lui ses regards.

Quel rugissement s'échappa alors de sa gorge !

Il exprimait la stupéfaction la plus intense que créature humaine eût jamais ressenti – et l'effroi et la colère, et la douleur et la honte !

Jarrousse venait de voir son corps difforme et velu, ses bras démesurés d'orang, son ventre énorme…

Une glace ornait une des parois de la cabine. Il bondit vers elle et jeta un coup d'œil à son visage.

Alors, poussant une plainte affreuse, il voila de ses mains velues aux terribles ongles le hideux visage au nez aplati, aux larges mâchoires proéminentes qu'il venait d'apercevoir. Puis il se mit, replié sur lui-même, à sangloter violemment, *humainement*.

L'exclamation de Yogha s'expliquait : c'était vrai, il n'était plus qu'un singe !

Hélas ! Hélas ! comment cette transformation s'était-elle produite ? De qui tenait-il son malheur ?

Cependant l'attitude de son peu banal prisonnier, en qui elle n'avait d'abord vu qu'un homme des bois, intriguait au plus haut point l'hindoue. Le spectacle de cette douleur était particulièrement éloquent : celui qui se désespérait ainsi ne pouvait être une bête.

Pressée d'approfondir le mystère pressenti, l'Hindoue s'approcha et toucha Jarrousse à l'épaule :

— Qu'as-tu à pleurer ? Me comprends-tu donc ? interrogea-t-elle.

L'homme-singe découvrit ses yeux, dont l'expression était redevenue humaine.

Cette fois, il n'essaya pas de parler. La révélation de sa transformation lui avait expliqué la raison de son impuissance à s'exprimer par la parole.

Il se contenta de fixer Yogha, en montrant sa gorge et en secouant la tête.

L'Hindoue, de son côté le regardait intensément. Et la communication directe se fit entre eux. La jeune femme lisait aisément dans la pensée de l'homme-singe les réponses qu'il faisait mentalement à ses questions.

Le dialogue suivant s'établit :

— Qu'es-tu, toi qui as la forme d'une bête et qui pleures et souffres à la façon d'un homme ?

— Je suis un homme… Tu ne peux me reconnaître, ô Yogha ! Et pourtant j'étais de tes fidèles. Je suis Thomas Jarrousse !…

— Toi, Jarrousse !…

Les yeux de l'Hindoue s'ouvraient enfin.

Quelques questions achevèrent de l'éclairer. Elle entrevit ce qui s'était passé.

Usant alors de son procédé habituel, elle plongea l'homme-singe dans le sommeil hypnotique et lui fit revivre toutes les scènes qui s'étaient succédées depuis l'explosion du laboratoire d'Oronius.

Lorsqu'elle eut tout éclairci, elle réveilla Jarrousse et lui apprit de quelle vengeance il avait été victime et en quelle étrange servitude le Maître l'avait tenu.

Une fureur sauvage se déchaînait en l'âme violente de l'homme-singe. Il grinçait des dents et ses puissantes mains de singe faisaient instinctivement le geste d'étrangler.

Une terrible soif de vengeance naissait en lui.

Oronius était plus qu'un assassin : savant sacrilège, il avait tourné en dérision l'œuvre incomparable de son Créateur en rétrogradant un homme, en en faisant un singe, par l'emploi de pratiques abominables, criminelles !

Malheur à Oronius !

Avidement, usant de la faculté qu'avait la princesse hindoue de lire en sa pensée, il la questionna et se fit raconter les événements qui avaient amené la situation présente.

Lorsqu'elle eut réveillé son souvenir et ressuscité, dans le conscient, les sensations demeurées jusqu'alors dans l'inconscient de Jarrousse – c'est-à-dire lorsqu'elle lui eut rendu la possibilité de se souvenir des heures vécues auprès d'Oronius sous sa forme de singe, Jarrousse se releva d'un bond et se rua sur la porte avec un grognement terrible.

— Où va-t-il ? s'inquiéta Hantzen, en le voyant s'élancer au dehors et se replonger dans l'obscur couloir.

— Laissez-le ! intima Yogha avec un cruel sourire. Il va se venger. Et nous allons le suivre.

*** ***

Jarrousse ne courait pas au hasard. L'inspiration de la voyante le guidait.

Il lui fut donc aisé d'éviter le feu éternel et de parvenir, par un couloir, sur les grèves de la mer d'or.

Il se mit à la longer et ne tarda pas à apercevoir le groupe que formaient le Maître et son entourage, arrêtés au

bord de l’infernale entaille creusée par la chute incessante du précieux métal en fusion.

Au-dessus du bouillonnement et des vapeurs, Cyprienne penchait sa tête charmante.

Une inspiration démoniaque traversa l’esprit de l’homme-singe. Deux flammes jaillirent de ses prunelles : il tenait sa vengeance.

Elle serait la plus terrible dont il pouvait accabler l’auteur de sa dégradante transformation.

Le grondement de la cataracte d’or, tombant du lac dans le gigantesque creuset, couvrait tous les autres bruits, Jarrousse put s’approcher du groupe sans être entendu.

Et quand il fut à distance favorable, bondissant tout à coup sur la fiancée de l’ingénieur, il la précipita dans l’abîme.

Un quintuple cri d’horreur accompagna cette chute : terrifiés et désespérés, Oronius et les deux soubrettes tendaient leurs bras vers le gouffre, dans lequel Jean Chapuis, fou de douleur, venait de se précipiter à son tour.

La vengeance de Jarrousse était plus complète qu’il ne l’avait espéré : le gouffre, duquel tout ce qui n’était pas métal ou roche, ne s’envolait qu’en fumée, venait de dévorer sa double proie.

Cette vengeance, allait-il pouvoir la savourer en paix ?

Des jappements furieux retentirent soudain.

Alors que le père et les dévoués serviteurs de Cyprienne, écrasés par leur douleur, demeuraient agenouillés et s’absorbaient dans la contemplation du gouffre tourmenté qui

venait de leur ravir la jeune fille et son fiancé, l'instinct avait au contraire averti les deux petits chiens de la présence d'un ennemi.

Seuls, Pipigg et Kukuss avaient compris le drame. D'un commun accord, aussi braves que minuscules, ils s'élancèrent sur l'agresseur de leur jeune maîtresse.

Il n'entrait pas dans les intentions de Jarrousse de leur tenir tête. Il prit aussitôt le large. Mais déjà Julep, Turlurette et Mandarinette avaient tourné la tête.

Ils aperçurent l'homme-singe, le virent fuir et comprirent le rôle qu'il venait de jouer.

L'horreur et la colère se peignirent sur leur visage. À la suite des deux petits chiens, ils s'élancèrent sur les traces de l'assassin.

Au bord du creuset qu'il ne cessait de sonder de ses prunelles embuées, Oronius demeura seul.

Vainement ses regards cherchaient à plonger dans l'entaille et à percer l'épais voile de vapeur : il ne pouvait rien distinguer de l'épilogue du drame. Et le grondement de la cataracte d'or, heurtant l'or, empêchait les cris des victimes de parvenir à ses oreilles.

Que se passait-il au-dessous de lui ? Les fiancés se débattaient-ils encore parmi le bouillonnement des matières lourdes liquéfiées que l'alchimie naturelle brassait au fond de la cuve ? Avaient-ils péri ? Ou était-il encore possible de leur porter secours ?

Oronius s'était relevé… Courbé par son premier, son unique désespoir, il longeait le bord du déversoir. Mais les

vapeurs toxiques qui s’en dégageait sans cesse l’empêchaient de voir, et même de respirer.

Le temps passait… probablement des heures… Abîmé dans sa douleur, il ne s’en rendait pas compte. Il avançait toujours, souffrant de se sentit désarmé devant l’effroyable malheur.

C’était sa fille et celui qu’il aimait comme un fils, qui agonisaient dans cette marmite géante, cuisinant le métal pour lequel l’humanité se tue… Agonisants ou morts sans doute… Et lui, qui savait ressusciter les morts et tenir en échec les forces de la nature, il ne pouvait rien pour ses enfants ! Toutes les armes miraculeuses forgées par son merveilleux cerveau lui avaient échappé.

Où étaient les trésors sauvés du désastre de son laboratoire et enfermés dans les flancs de l’*Alcyon*.

Où étaient les treize automates de fer, par qui il aurait pu faire sonder cet abîme ? Tout cela était perdu !… perdu à jamais !…

Des cris le tirèrent de sa sombre rêverie.

Devenu indifférent à tout ce qui n’était pas le gouffre, d’abord il n’y voulut prêter aucune attention.

Mais ces cris redoublaient et se rapprochaient. Il s’y mêlait des aboiements bien connus, ceux des petits papillons si chers à sa Cyprienne. Il distingua aussi la voix de Julep et celles, éperdues, des deux soubrettes dévouées de sa fille :

— Secorus, massa !…

— Monsieur !… Monsieur !… Protégez-nous !… Sauvez-nous !…

Oronius tourna la tête.

Et il vit le nègre et les deux jeunes filles, précédés de Pipigg et de Kukuss bondissant, revenir vers lui à toutes jambes…

Un monstre métallique les poursuivait.

Le *Snaky*…

*** ***

Ce qui s'était produit pouvait facilement se comprendre. Fuyant devant les chiens papillons et surtout devant Julep, Turlurette et Mandarinette, Thomas Jarrousse était retourné devant la machine rampante de Hantzen.

De son côté, nous le savons, Yogha avait décidé son allié à remettre la machine en marche pour aller au devant de l'homme-singe.

Elle avait son projet.

Dès qu'elle aperçut le poursuivi et les poursuivants, elle fit stopper le *Snaky* et ouvrit le panneau pour permettre à Jarrousse de se réfugier sous sa protection.

Après cela, la reptation mécanique reprit.

Comme on doit le penser, à la vue du Serpent, Julep et les jeunes filles avaient tourné les talons et se sauvaient à toutes jambes.

— Ce que vous avez fait est stupide ! grogna Hantzen en haussant les épaules. Pourquoi, au lieu de courir sus à ceux

qui poursuivaient Jarrousse arrêtez-vous notre coursier. L'occasion était belle de les cueillir tous.

— Non pas tous ! riposta Yogha. Mon compte n'y était pas. Laissons courir ceux-ci et contentons-nous de les suivre. Ils nous feront trouver le reste… le meilleur lot !

Et elle se remit en communication mentale avec l'homme-singe pour apprendre de lui le résultat de son expédition.

Quand elle sut que le crime commis par Jarrousse avait eu pour résultat de pousser Jean Chapuis à se jeter dans la fournaise liquide, elle entra dans une violente colère.

Yogha, on ne doit pas l'oublier, avait des vues particulières sur le jeune ingénieur puisqu'elle n'avait cessé de le poursuivre de ses avances. La haine vouée par elle à Cyprienne et à son père venait surtout du dédain témoigné par Jean Chapuis à l'Hindoue qui souhaitait lui inspirer un tout autre sentiment. Si sa jalousie n'avait eu de tels motifs de désirer la perte de Cyprienne et l'humiliation de Jean Chapuis, jamais Hantzen n'aurait obtenu d'elle cette constante association à ses projets.

Aussi, en apprenant ce qu'elle appelait « le coup de folie du jeune ingénieur », accabla-t-elle Jarrousse des pires injures.

Hantzen endigua brutalement ce flot.

— Oronius reste, dit-il avec rudesse. Occupons-nous de lui. Vous aurez ensuite tout loisir d'apostropher ce pauvre garçon. Il n'a pas si mal travaillé. De plus, il est personnellement assez fondé à se plaindre du traitement qu'il a subi.

Yogha lui jeta un regard torve. Le rival d'Oronius ne parut pas s'en émouvoir autrement et lança son serpent sur les traces de Julep.

Quelques instants plus tard la machine rampante arrivait en vue des chutes d'or… en vue d'Oronius.

Les deux soubrettes et le nègre, ainsi que Pipigg et Kukuss venaient de rejoindre le Maître.

Tous formaient un groupe sur lequel le *Snaky* fonça aussitôt. Et comme à ce moment, il donnait enfin sa véritable vitesse, les malheureux comprirent bien vite l'impossibilité où ils étaient de lui échapper par une nouvelle fuite.

Il décrivait devant eux de rapides demi-cercles qui les enfermaient dans un espace de plus en plus restreint et les obligeait à reculer vers le rebord du creuset.

La manœuvre de Hantzen apparaissait. Implacablement il les acculait au gouffre pour les y précipiter à leur tour.

Les fronts collés aux plaques qui simulaient les yeux du reptile d'airain, Yogha, Hantzen, Wiwar et Jarrousse se repaissaient du spectacle de la terreur de leurs victimes.

Seul, Oronius conservait une attitude impassible et attendait la mort de pied ferme. Pour mieux braver son ennemi, il avait retiré son masque d'amiante et découvert son ferme visage qu'aucune terreur n'altérait.

Ce sang-froid, cette attitude méprisante exaspérèrent Hantzen ; il blêmit de dépit.

Par contre, sur le beau visage au repos de Yogha venait de reparaître son mystérieux sourire.

— Laissez-moi faire, dit-elle à son associé. Vous le voyez bien, vous n'arriverez jamais, vous à troubler ce cœur de bronze… Pensez-vous l'impressionner par ce procédé enfantin ? Vous manquez d'imagination, mon cher. Cette mort serait trop rapide et trop douce.

— Avez-vous mieux à m'offrir ? grogna Hantzen, saisissant avec empressement cette occasion d'épancher sa bile.

— En doutez-vous ? répondit la hyène au cruel sourire. Remarquez qu'en jetant ces gens dans la chute, vous perdriez le spectacle de leur agonie. C'est du gaspillage. Emparons-nous d'eux ; je saurai leur réserver des tortures inédites.

— Beau projet, en vérité ! ricana Hantzen. Le croyez-vous d'une réalisation facile ? J'ai une trop profonde connaissance de l'intraitable orgueil du particulier pour l'espérer. Oronius, j'en suis bien certain, préférera se précipiter de lui-même dans l'au-delà plutôt que de nous permettre de poser la main sur sa divinité.

— Je ne lui en laisserai pas le temps, croyez-le bien. Vous perdez la mémoire, très cher, ou doutez des petits talents de votre serpent… Vite ! mettez en action les *yeux fascinateurs*… Que Wiwar se prépare à faire s'entrouvrir la gueule pour qu'elle happe sa proie… Moi, je me réserve de les attirer par l'« aspirateur pneumatique ».

Ces mots furent pour les malfaisants personnages un trait de lumière. Ils se précipitèrent sur les appareils indiqués par la jeune femme et en déclenchèrent les différents mécanismes.

Aussitôt, on vit les yeux vitrifiés du monstre métallique s'animer d'un éclat étrange, dont l'effet immédiat fut d'immobiliser Oronius et ses compagnons.

Cloués au sol par la force fascinatrice, ils sentaient leurs regards invinciblement attirés et rivés à la source captrice que manœuvrait Hantzen.

Sans pouvoir lutter contre cette attirance perturbatrice qui avait l'autorité d'un aimant psychique, ils virent s'ouvrir la gueule menaçante…

Devant eux, ils sentirent le froid du vide et lentement aspirés, ils firent un pas dans la direction de cette gueule… puis un autre…

— Ils viennent !… Ils viennent !… Ils sont à nous ! ricana la princesse hindoue, dont les narines palpitaient d'une volupté féroce. Vos inventions sont admirables, savant Hantzen. Mais, à condition que ce soit moi qui les utilise… Doucement, n'est-ce pas ?… À petits pas !… À tout petits pas… Il faut leur laisser le temps de sentir notre pouvoir… Et à nous celui de savourer notre plaisir… C'est si drôle de les voir se rapprocher peu à peu, d'eux-mêmes, de cette gueule qui les attend… Encore un pas… Encore un autre !… Ils vont y être… C'est presque dommage !

Mais au moment où elle pensait, d'une dernière aspiration de son appareil, attirer sa proie à l'intérieur de la gueule béante, un éclair jaillit, descendant des hauteurs de la crevasse. Une terrible décharge électrique s'engouffrant alors à l'intérieur du serpent fit rouler pêle-mêle Yogha et les ennemis d'Oronius, hurlant de douleur.

Instinctivement la main de Hantzen se ferma sur la manette qui provoquait la mise en marche du serpent. Et le monstre, refermant sa gueule qui n'avait pu happer la proie se contorsionna, bondit et s'enfuit comme s'il avait été lui-

même atteint et cruellement cinglé par la décharge électrique.

De joyeux éclats de rire saluèrent cette retraite précipitée.

Ils semblaient partir du ciel – si l'on peut employer ce terme en parlant du plafond de roc qui fermait le monde souterrain.

Stupéfait et délivré, Oronius, Julep, Turlurette, Mandarinette et jusqu'aux deux petits chiens levèrent la tête.

Ils aperçurent alors, évoluant fièrement au-dessus du gouffre, l'*Alcyon-Car*, que montaient Laridon, Cyprienne et Jean Chapuis…

Et, traquant le serpent d'airain auquel ils cherchaient à couper la retraite, les treize automates, ranimés, accouraient…

CHAPITRE XXIII

L’IRRADIUM

Projetée, par la lâche agression de Jarrousse, dans la cuvette où se déversait, avec un bruit de tonnerre, la chute d’or en ébullition, Cyprienne avait instinctivement poussé un cri de terreur et d’angoisse.

En réalité, la jeune fille ne perdit pas un seul instant son sang-froid. Bien qu’aveuglée par les vapeurs vertes que dégageait le brassage continu du tourbillon et assourdie par le grondement de l’or martelant l’or et les sifflements des gaz libérés, elle eut la présence d’esprit d’ouvrir immédiatement les robinets d’air de son enveloppe d’amiante.

Se répandant à l’intérieur de sa combinaison, cet air, précédemment condensé et soudainement dilaté gonfla le vêtement en un instant et le transforma si bien en une sorte de ballon qu’il soutint la descente de la jeune fille et lui permit de se poser légèrement à la surface de la croûte brûlante.

L’amiante protégeait la jeune fille contre toute brûlure. Son poids diminué l’empêchait d’enfoncer. Elle put se relever et évoluer debout à la surface tourmentée d’évolutions, mais presque solidifiée.

Au même instant Jean Chapuis tombait à son tour. Venant en sauveteur, il n'avait pas négligé d'user, lui aussi, du procédé utilisé par Cyprienne. Comme elle, il se posa donc sans heurt à quelques mètres d'elle.

À travers le brouillard de vapeurs, les deux fiancés s'aperçurent.

Lui ne pouvait la distinguer nettement à cause du voile de vapeurs qui les enveloppait tous deux. Mais il la devinait et, envahi par une joie folle, il se répétait, en marquant la fuite des secondes des battements précipités de son cœur :

— Cyprienne est là… près de moi… saine et sauve !… vivante !… Le creuset infernal n'a pu la tuer !

À cette pensés, par une réaction que connaissent tous ceux qui ont souffert ou tremblé, le bonheur l'enveloppa soudain d'un rayonnement comme eût pu le faire une joyeuse flambée jaillie à l'improviste d'un âtre noir. Le sentiment de folle joie qui tout à coup s'empara de lui ne saurait s'analyser ; il avait envie de pleurer et de rire, de crier et de chanter, de danser et de tomber à genoux. C'était un extravagant délire et c'était en même temps la plus douce des émotions.

Cyprienne vivait. Toutes ses terreurs, toutes ses angoisses de l'instant précédent s'évanouirent aussitôt. Le souvenir de ce qu'il venait de souffrir s'abolit en lui.

Il ouvrit les bras et pressa sur son cœur la fiancée aux cheveux dorés qui s'abandonnait palpitante, aussi émue, et non moins heureuse.

L'amour, un grand amour faisait battre à l'unisson et à coups répétés, ces deux cœurs, tandis qu'ils se tenaient enlacés.

Ils oubliaient la situation. Pour des amoureux, aucune menace, aucun danger ne sauraient exister, quand ils enlacent leurs mains et qu'ils peuvent échanger des baisers.

— Jean ! Mon Jean ! murmura Cyprienne. Vous vous êtes jeté dans la mort pour me suivre !

— Cyprienne ! soupira-t-il, en regardant passionnément ses yeux couleur de myosotis. Pouvais-je accepter de vous survivre ? Pouvais-je même accepter une seconde fois l'épreuve d'une séparation nouvelle ? N'avons-nous pas assez souffert ? Je frémis à la seule pensée de la torture que j'endurerais en ce moment si je me trouvais là-haut, dans l'ignorance de votre sort !…

Il la contemplait, il lui caressait les mains, semblant ne pouvoir se rassasier de sa vue.

— Ma chérie ! Ma jolie adorée ! balbutiait-il encore, sous le coup de son émotion. J'ai eu si peur !… si peur !

Et serrant convulsivement sa fiancée dans ses bras, sentant sa poitrine palpiter contre son cœur, il vivait une inoubliable minute d'extase, ayant totalement perdu de vue qu'ils se trouvaient tous deux sur leur tombe ouverte, la plus affreuse des tombes !

— Maintenant, on ne pourrait vous arracher à moi ! dit-il avec une énergique candeur.

— Pourquoi ? Pourquoi ? le danger n'est pas si grand, riposta la jeune fille, en souriant tendrement, toute heureuse

de se sentir pareillement aimée. N'avons-nous pas traversé des horreurs égales, sinon pires ?

— Nous les traversions ensemble, ma bien-aimée. Et ce n'est pas la même chose. On ne saurait voir les choses avec les mêmes yeux, quand on est deux amoureux appuyés l'un sur l'autre… À présent, comme je sens votre cœur battre contre le mien, il me semble que je suis sûr de nous tirer de là.

— De quelle façon ?… Oubliez-vous où nous sommes et comment nous y sommes venus ? fit Cyprienne avec un triste sourire, qui glaça l'enthousiasme de Jean Chapuis.

Elle avait raison. Il fallait être fou – fou d'amour et de bonheur pour parler de sortir tranquillement de cet endroit effroyable, comme si c'eût été le lieu le plus paisible du monde.

Mais l'amoureux voulait faire bonne contenance. D'un geste tendrement protecteur, il entoura les épaules de sa fiancée.

— Nous nous en tirerons, répéta-t-il… Et quand même nous devrions mourir au fond de cette cuve, nous ne serions pas séparés. Cyprienne, ma belle Cyprienne, dites, vous semblerait-il moins dur de mourir si la mort devait nous emporter ensemble ?

À ces paroles prononcées d'une voix ferme et tendre, le cœur de la jeune fille fondit. Elle appuya sa jolie tête sur l'épaule de son fiancé :

— Ingrate que j'étais ! s'écria-t-elle. Vienne la mort nous prendre ainsi et je la bénirai, mon Jean !

De nouveau, leurs lèvres s'unirent.

Mais à l'âge qu'ils avaient, pouvaient-ils se résigner à disparaître avant d'avoir tout tenté ?

Jean Chapuis se sentait de l'énergie de reste ; Cyprienne avait maintes fois prouvé qu'elle ne manquait ni de force ni de courage. Dans ces conditions devaient-ils désespérer ?

Fermer les yeux est doux quand on sent sur son épaule une chère tête aux boucles blondes, quand la tiédeur d'un sein palpitant s'attarde contre votre poitrine et que deux bras satinés font à votre cou un collier de tendresse.

Mais, ce trésor blotti, ce délicieux fardeau donne trop de prix à l'existence pour qu'ingénument il ne vous y rattache pas.

Tout en parlant de mourir, Cyprienne et Jean cherchaient un moyen de salut.

Enlacés, ils examinaient du regard le terrible ravin, qui était comme l'antichambre du néant.

Mais, à cause de la taille souple qu'entourait un de ses bras, Jean Chapuis ne parvenait pas à envisager avec sérénité le suprême sacrifice. Sans cesse des regrets, plus ou moins dissimulés s'échappaient de son cœur. Et ses yeux, sans cesse, fixaient leur muette adoration sur le fin visage nimbé d'or.

Au fond du terrifiant creuset, sur cette fondrière mouvante, perfide, côte à côte, ils glissaient, dansaient presque, sans plus rien se dire… Mais côte à côte aussi ils poursuivaient un rêve, le même rêve… celui d'échapper encore, ensemble, à cette nouvelle épreuve pour pouvoir s'abreuver longtemps, selon les promesses de leur jeunesse a la coupe de bonheur.

Se soutenant mutuellement, ils regardèrent autour d'eux. Leur marche, jointe au courant, les avaient éloignés de la chute.

Sous leurs pieds le bouillonnement s'atténuait, le métal liquide allait se refroidissant et formait déjà, une croûte presque solide, qui portait aisément le poids de leurs corps, allégés par l'air enfermé dans leurs vêtements.

Quelle singulière cuisine mijotait dans ce creuset sous-terrestre ! Quels bizarres alliages s'y formaient ! Quelles étonnantes transmutations ! Ah ! si quelque alchimiste, ancien ou moderne, avait pu se trouver à la place des deux fiancés, avec quelle passion il se serait penché pour essayer de deviner le secret de cette cuve !

Jean Chapuis et Cyprienne, eux, avaient d'autres préoccupations. Avoir survécu n'était rien : il fallait sortir de ce Styx dévorant et par leurs propres moyens, puisque le tumulte les empêchait de se faire entendre d'Oronius.

D'ailleurs, en la situation présente, le Maître devait être impuissant à leur venir en aide.

Les vapeurs âcres, nauséabondes et brûlantes qui ne cessaient de s'élever opposaient aux investigations des deux jeunes gens un impénétrable rideau. Ils ne pouvaient se rendre compte des dimensions de la cuve. Ils savaient seulement par la durée de leur chute que sa profondeur devait être effrayante.

Pourraient-ils remonter ? Au prix de quels efforts ?

Ils avancèrent… en tâtonnant, puisqu'il leur était impossible de reconnaître leur route.

De temps à autre, par acquit de conscience, ils poussaient des appels. Ils n'espéraient pas être entendus. Et ils comptaient encore moins qu'on pourrait leur répondre.

Aussi furent-ils incommensurablement surpris d'entendre tout à coup une voix connue retentir joyeusement au-dessus de leurs têtes.

— Par ici, m'sieu Jean ! Eh ! quoi, on s'a laissé tomber ? Par ici mam'zelle Cyprienne ! Faut-y qu'vous soyez grenouillards tous deux, sauf votre respect, pour avoir piqué dans c'te flotte !… Avancez sur la gauche… Stop !… Stop !… Vous en faites pas. On va vous décaniller du truc !

Effectivement, le long de la paroi que venaient de rencontrer les fiancés, en se conformant aux indications de leur guide invisible, ils virent soudain descendre un étrange câble, dont l'extrémité était lestée d'un bloc énorme.

Ce bloc, Jean et Cyprienne ne purent s'empêcher de le contempler avec émotion.

C'était de la pierre lumineuse ! un fragment de cette substance radio-active qui, quelques heures plus tôt leur eût apporté le salut en leur épargnant de bien cruelles épreuves.

Venait-elle trop tard ? Hélas ! l'*Alcyon-Car* et les hommes de fer devaient être considérés comme perdus.

Une autre question se posait : d'où venait-elle ? Qui l'avait trouvée et apportée ?

Le câble descendait… Il accapara toute l'attention de ceux à qui il apportait le salut.

De quelle matière était-il donc fait ce câble ? Voilà qu'il se contorsionnait, se contractait, s'agitait comme une chose

vivante. Certainement sans le poids de la pierre qui le lestait et l'étirait, il se serait redressé et balancé dans les airs, hors de l'atteinte de Jean.

Les fiancés le touchèrent et aussitôt ils reculèrent, envahis d'une involontaire répugnance.

Ce câble qu'on descendait vers eux et le long duquel ils allaient devoir remonter, c'était bien une chose vivante – c'était une sorte de hideux reptile de la grosseur d'un boa et certainement long d'une trentaine de mètres.

Comme si son propriétaire avait pu deviner leur geste de répulsion, la voix retentit de nouveau pour les encourager.

— Ben, quoi ! c'est une anguille de buisson !… Ça ferait un fameux bracelet… et de taille, pas vrai ? Je l'ai capturé à votre intention. Què que vous voulez ? On n'a pas le choix. La corde est rare dans ce patelin !… Mais ce frangin-là a de la tenue et sera sage, vu que mézigue a pris ses précautions et lui a fixé solidement la caboche… Pour ce qui est de la résistance du filin, vous pouvez être tranquilles. Il en supporterait une bonne demi-douzaine de votre poids… Donc, allez-y ! Installez-vous tous les deux sur la pierre et tenez ferme la plume du boa. Faut pas le mettre autour de votre cou, mam'zelle, c'est pu la mode !… Y êtes-vous ?… En fait d'ascenseur drolique, c'est ce que j'avais de mieux sous la patte.

Ce n'était évidemment pas le moment de faire les difficiles. Surmontant leur dégoût, les deux jeunes gens se conformèrent donc aux indications de la voix et s'installèrent solidement sur le bloc.

— On est paré ?… Ho ! Hisse ! Ne ménagez pas l'huile de bras, les « aminches » ! C'est la « rupiole du daron » et son « épouseur » que vous déhalez !

Ceux à qui s'adressait cette admonestation singulière devaient avoir à leur service des muscles de choix, car tirant sur le boa, ils enlevèrent le bloc et les fiancés comme une plume.

En un rien de temps Jean et Cyprienne atteignirent le rebord de l'entaille.

En y prenant pied, ils aperçurent un spectacle qui les emplit d'une stupéfaction joyeuse.

À genoux au bord du gouffre, Victor Laridon, tenant encore à la main l'œil cyclopéen qui lui avait permis de découvrir les fiancés au fond du gouffre, leur adressait des signes de bienvenue. Et tout près de lui les automates de fer achevaient d'enrouler autour du rocher, qui avait servi à lui immobiliser la tête, les anneaux de la couleuvre démesurée, au moyen de laquelle ils venaient d'accomplir le sauvetage.

L'œil cyclopéen… Les automates arrachés la roche aimantée !…

Par quel procédé le joyeux Parigot avait-il pu rentrer en possession de ces précieux auxiliaires !… Et lui-même comment avait-il réussi à se tirer de son aventure pour se trouver là si à propos ?

— On va vous expliquer ça ! fit-il avec un rire satisfait. Pour « l'œil », c'est pas mariol, je l'ai pris dans l'*Alcyon-Car*.

— Tu as donc aussi retrouvé l'*Alcyon ?* s'exclama Jean.

— Bien sûr !... À preuve que le v'là... et en bon état... grâce à une découverte que nous avons faite en compagnie de c't'ami et de ses petites élèves !... Car faut vous dire qu'il est dev'nu institutrice, le gars !

Parlant ainsi le mécano montra à quelques mètres de distance le précieux avion, les ailes déployées, et Taï, sous la garde duquel un troupeau de taupes-éléphante fouillaient paisiblement le sol du bout de leur museau.

Cyprienne et Jean étaient émerveillés.

Retrouver Laridon, et vivant, après son extraordinaire aventure, leur était un premier sujet d'ébahissement. Mais le retrouver, par surcroît, ayant à son service le troupeau de taupes-éléphants, les automates de fer et l'*Alcyon-Car* – les uns et les autres paraissant avoir récupéré toute leur puissance – cela dépassait vraiment l'imagination.

Et pourtant il n'y avait point là l'illusion d'un mirage. Les deux fiancés pouvaient regarder de tous leurs yeux, la vision enchanteresse ne s'évanouissait pas.

Laridon souriait. Le brave garçon jubilait et sans doute grillait-il d'envie de raconter les pharamineux incidents qui l'avaient ramené là. Que de minutes émotionnantes il avait dû vivre !

Effectivement, lorsqu'il se sentit emporté – cramponné à la fourrure de la taupe-éléphant – à travers les galeries souterraines, sans possibilité d'arrêter sa robuste monture ni de se laisser glisser à bas, il ne se doutait guère qu'il s'en tirerait à si bon compte.

Il croyait, pour le moins, avoir perdu toute chance de retrouver ses compagnons.

— Ça m’apprendra à vouloir faire de l’équitation sur des bêtes aussi stupides ! pensait-il mélancoliquement. Faut la manière de s’en servir. Eh bien, non ! je n’avais pas ce qu’il fallait pour faire un cornac. À présent, la preuve est faite. Non, franchement, j’aurais eu plus d’aptitudes à brandir la *main* ou à encaisser des « beignes » sur le *ring !*… Où est-ce qu’il m’emmène, cet ahuri-là ?

Les kilomètres de galerie défilaient devant ses regards, habitués aux ténèbres. Et derrière lui, il entendait la course pesante du troupeau d’éléphants-taupes, ébranlant le sol.

Sous certains rapports, il pouvait être fier : il voulait rendre le passage libre et chasser les monstres. Il avait réussi.

— Je pense qu’ils ont dû être un peu épatés, là-haut ! songeait-il. Sur le moment ils ont dû en rester comme plusieurs ronds de flan de me voir emmener ma « quadrilla » avec tant de prestesse et de célérité, comme si de ma vie je n’avais fait que cela !… Seulement, après, en ne me voyant pas revenir, ils auront été désillusionnés. Mon vieux Laridon, t’a rudement dû dégringoler dans leur estime. Car pour un zig à la coule, tu n’as pas pesé lourd sur le dos de la bestiole… C’est égal ! j’aurais bien voulu voir la tête de master Julep au moment de mon départ en course !… Probable qu’il n’aura plus jamais l’occasion de me confier ses impressions. Me v’là condamné à la solitude… Holà ! quoi donc qui se passe ? Est-ce que nous sommes à la station de Ménilmuche, ou à Granbéta ?

Un arrêt brusque de sa monture venait de le secouer assez rudement. Comme le cou et la tête de la taupe-éléphant présentaient une pente s’inclinant naturellement vers le sol,

le Parisien n'eut qu'à se laisser glisser sur elle pour redescendre.

Il reprit terre avec satisfaction.

Le paysage l'intéressa aussitôt. Auprès des crevasses déjà vues, celle dans laquelle le troupeau souterrain venait de s'arrêter n'avait que des proportions modestes.

Mais son ciel de roc, son sol et ses parois brillaient intensément. En se baissant, le mécano reconnut l'origine de ce phénomène, qui était dû à la présence de milliards de lucioles, d'insectes luisants et de chenilles-photophores. Ils formaient une couche épaisse qui tapissait toutes les surfaces disponibles.

Les éléphants-taupes s'étaient tous arrêtés et léchaient le sol avec volupté, paraissant faire de cette vermine lumineuse leur nourriture préférée.

Ce fait expliquait sans doute qu'ils eussent conduit le mécano en cet endroit. Ce devait être pour le troupeau comme une sorte de restaurant renommé et particulièrement fréquenté, car des retardataires, sortant de toutes les galeries s'y joignaient peu à peu.

Et juché sur l'un d'eux, poussant des petits cris amicaux et joyeux, voilà qu'à son tour apparaissait Taï !

Laridon en ouvrit des yeux ronds.

Puis, une joie folle s'empara de lui. Il courut au petit sous-terrien qui descendait agilement de sa monture et l'embrassa avec effusion.

— Ah ! vieux frère ! Vieux copain ! T'as donc pris la rame suivante de ce « taupolitain » ? s'exclama-t-il. T'as pas

voulu que je voyage seul ? Ben ! tu peux te vanter d'avoir eu un flair « d'artiflo »… surtout si tu pratiques la région suffisamment pour me faciliter « la revenance »… À propos, mon zigoto, c'est pas mal cette petite cambrouse… Y a des « cent bougies » à la pelle. Si on avait des poches, on n'aurait qu'à se baisser pour en faire provision. Et peut-être bien que m'sieu Oronius les verrait arriver avec plaisir. Ça a-t-il des propriétés radio-actives, comme il dit ? T'en ignore ? T'es pas d'la partie ?… J't'excuse !… En tous cas, c't'un frichti qui fait devenir les taupes vraiment girondes.

Depuis qu'il fréquentait le mécano, Taï commençait à le comprendre et à pouvoir lui répondre.

Il hocha la tête d'un air intelligent, se baissa, ramassa une poignée de vers luisants et exhibant un menu fragment de pierre radio-active, qui devait lui servir de bougeoir personnel, il déclara en un langage récemment appris :

— *Kifkif !*

— Ah ! bah ! Tu es sûr ? s'exclama Laridon, fort intéressé. Bon sang de bon sang, pourquoi le patron n'est-il pas là pour t'entendre ? Sais-tu que ça pourrait être la fin de notre mistoufle ? Qui nous dit que ça ne pourrait pas remplacer le solarium, le radium, et tous les géraniums qui nous ont si salement plaqués ? On en donnerait à bouffer à notre *Alcyon* et même aux « autres tomates » qui ne s'en porteraient pas plus mal… J'te l'dis ! Vois-tu notre veine si le régime leur convenait ? Ça serait la nouba ! On reprendrait le train de plaisir et on en mettrait pour un coup, des guibolles, afin d'aller arcpincer au tournant le pansu Hantzen et sa gonzesse à la manque !… Non, mais vois-tu l'accueil chaleureux qu'on me ferait si je pouvais rappliquer avec un chargement de tes pe-

tits vers radio-actifs ? Sûr qu'ils seraient mieux digérés que la poésie Dada !

Tristement, il s'interrompit, s'éveillant de son beau rêve :

— Vieux frère, tout ça c'est des châteaux dans les « astéries » des projets à la Perrette ! J'ai pas les « profondes » assez spacieuses et même dans le cas où tu pourrais me faire rejoindre le « dab » et la « meugnonne dabuche », il n'y aurait pas mèche de leur en apporter un chargement suffisant.

La physionomie intelligente de Taï reflétait le travail opéré par l'assez longue conférence à lui faite par le mécano. Certainement, il avait compris ce qu'exprimait Laridon.

Il répondit donc en un argot, dont nous ferons grâce au lecteur, tout en montrant la vermine luisante dont les éléphants-taupes continuaient à se gaver :

— Si ! nous devons en emporter.

— T'es pas louf ? se récria Laridon. À nous deux, l'un dans l'autre nous n'en chargerions pas plus de vingt kilos. Et encore nous n'irions pas jusqu'au bout de la route qui doit être longue et qu'il faudrait faire à « pincettes ».

Taï fit entendre un petit rire joyeux et désignant les monstres occupés à paitre les insectes radio-actifs, il expliqua :

— Tout mettre sur eux !

— Oui da !

— Tout à nous !

— Tu t'épates pas, p'tit zanzi, riposta le mécano goguenard. Ainsi tu comptes sur la complaisance de ces dames pour recommencer à nous balader, en nous menant précisément du côté où nous voulons aller ?

— Oui ! fit affirmativement Taï, et avec un sérieux qui commença à impressionner le Parisien.

— Ben ! je voudrais voir ça ! Est-ce toi, petit gars, qui dirigera la « taupaïcade » ?

— C'est moi ! D'ailleurs, vois !

Se tournant vers les monstres, Taï fit entendre une série de petits cris aigus.

Aussitôt, chose stupéfiante, comme si ce langage eût été connu d'elles et qu'elles eussent été accoutumées à y obéir, les taupes-géantes interrompirent leur repas et vinrent se ranger en cercle autour de Taï.

Alors, appelant d'un signe Laridon, qui paraissait tout ébahi, le sous-terrien le fit passer entre les taupes et lui montra de singulières ouvertures pratiquées dans la fourrure du flanc des bêtes. Chacune de ces ouvertures formait une vaste poche dans laquelle on pouvait engouffrer une quantité considérable d'objets à transporter.

Laridon n'en revenait pas. Les taupes-éléphants étaient domestiquées et les sous-terriens les utilisaient comme camions ou berlines pour les transports !

Il y avait une trentaine de ces taupes porteuses, dont les poches latérales pouvaient fort bien tenir lieu de cacolets de charge.

Le mécano calcula que, grâce au complaisant troupeau, on allait pouvoir emporter quelques milliers de kilos du précieux amas radio-actif.

— Hurrah ! cria-t-il enthousiasmé. On va te devoir une fameuse chandelle, à toi et à ton troupeau !

Le chargement des monstres commença aussitôt. Laridon et Taï s'y employaient avec une ardeur endiablée. De leur côté, les taupes faisaient preuve de la plus parfaite complaisance. Évidemment, elles étaient habituées à ce procédé.

Taï n'eut pas plus de peine à leur faire prendre la direction qu'il désirait suivre. Pour guider la caravane de ravitaillement, il s'était juché, en compagnie du mécano sur le dos de la taupe-chef de file. Les autres suivaient docilement.

De même, pour le choix de la route, Laridon devait – et pour cause – s'en rapporter entièrement à son compagnon. Il s'était borné à lui faire comprendre son intention de retrouver au plus vite Oronius et l'*Alcyon*.

Ce désir n'allait, tout d'abord, être satisfait qu'en partie et d'une façon bien faite pour causer les plus vives alarmes au brave garçon.

Taï, après avoir paru réfléchir et sans doute après avoir combiné l'itinéraire offrant le plus de chances de succès, avait, donné, en sifflant, le signal du départ.

Son choix le menait vers le feu central.

Mais il n'entrait pas dans ses intentions de l'affronter et quand le troupeau l'eut en vue, le sous-terrien se contenta de lui faire contourner la fournaise, en longeant une saillie de roc.

Ce fut dans cette partie de leurs parcours qu'ils découvrirent l'*Alcyon* et les treize automates abandonnés et prisonniers de la roche aimantée.

Si la cause de ce phénomène ne pouvait dire comprise par Victor Laridon, le spectacle suffit à l'affoler.

Qu'étaient devenus Oronius et tous les siens ? Qu'était devenue Turlurette ?

De terribles événements avaient très certainement dû se produire pont qu'on puisse retrouver ainsi le génial appareil du Maître et ses extraordinaires créatures de fer abandonnées comme des épaves.

De désespoir, il se prit aux cheveux.

Puis, comme il n'était pas homme à se laisser déprimer par l'adversité, d'un geste à l'Archimède, il se toucha le front. C'était sa façon de rassembler son conseil.

Il lui parut que le mieux serait de tenter le renflouement de l'*Alcyon* et des automates. Après quoi il serait en bien meilleure posture pour rechercher ses maîtres et leur être utile.

Toutefois, une première difficulté se présentait : approcher de la terrible roche n'était pas sans danger. Lui arracher sa proie ne pouvait être aisé.

Laridon ignorait la nature de ce danger. Mais, habitué à vivre en commerce continuel avec des fabricants de prodiges, il pressentait une force inconnue qu'il ne pourrait braver sans prendre certaines précautions.

Lesquelles ? Il n'avait pas la « sorbonne » d'Oronius. Fort perplexe, il ne découvrait aucune solution au problème à résoudre.

Taï le tira d'embarras.

Ce petit malin connaissait les pièges de sa patrie et la façon de les déjouer.

Certainement, il avait identifié la roche : elle éveillait en lui des souvenirs et, beaucoup mieux que le mécano, il avait la notion à peu près exacte de ce qui s'était passé là.

Après avoir examiné la roche de loin et en hochant la tête d'un air méfiant, il se dirigea vers les éléphants-taupes paisiblement arrêtés et paraissant attendre son bon plaisir.

D'une des poches pratiquées sous la fourrure, Taï retira des poignées d'insectes radio-actifs, et les écrasa sous ses pieds à la façon des premiers vendangeurs piétinant les grappes de raisin. Du jus récolté par ce pressoir rudimentaire, il composa ensuite une sorte d'enduit dont il imprégna ses vêtements, ses chausses et ces gants d'amiante. Car le jeune guide sauvé par Cyprienne avait dû perdre, on doit le penser, l'habitude de déambuler sans costume.

Taï, s'étant ainsi *aseptisé*, invita le mécano à l'imiter au plus vite, et prépara une autre provision de pâte radio-active, qu'il partagea avec son compagnon.

Tous deux se dirigèrent alors vers la roche aimantée dont ils purent s'approcher impunément et sans que les parties métalliques de leurs vêtements en ressentissent les fâcheux effets d'attraction.

Ces préliminaires avaient éclairé le mécano sur le mode d'emploi de la pâte, ses propriétés et le plan de Taï. Sitôt ar-

rivé à proximité de l'*Alcyon* et des automates, il s'empressa de badigeonner avec l'enduit toutes les parties non adhérentes.

Puis, habilement, à l'aide d'un pinceau grossièrement fait de quelques poignées de poil arrachées aux éléphants-taupes, il frotta du même enduit les parties collées à l'aimant.

Le résultat l'emplit d'enthousiasme. Peu à peu, vaincu par le corps isolant, l'aimant relâchait son étreinte : les automates s'en écartaient ; l'avion n'y adhérait plus.

La roche fatale n'était plus à redouter.

— V'là du bon boulot, pas à la noix, mon prince ! s'écria Victor, vibrant d'espoir. Viens m'aider, gosse ! Nous allons chercher une provision de cette benzine à détacher les hommes de fer…, du radium vivant autant dire !… Et nous en garnirons les réservoirs de l'avion et des automates. Faut tenter la chance.

L'expérience eut un plein succès. Sous l'action de l'*« Irradium »* les automates retrouvèrent instantanément toute leur activité et subissant l'influence de la pensée de Laridon, seul cerveau qui pût, pour l'instant, actionner leurs organes, ils se mirent à tirer l'*Alcyon* loin de la roche.

Pendant ce temps, le mécano et Taï, réinstallés à bord de l'avion, rechargeaient les moteurs et les différents réservoirs avec l'« Irradium » contenu dans les poches des éléphants-taupes. Le reste de la provision fut soigneusement enfermé dans les cuves isolantes de l'*Alcyon*.

Il ne restait plus à celui-ci qu'à déployer ses ailes.

Avant de s’élever dans le ciel sous-terrestre, Laridon s’avisa de prendre l’œil cyclopéen afin de voir s’il ne découvrirait pas Oronius et sa compagnie.

Comme on le sait, cette inspection lui permit de découvrir la position critique où se trouvaient Jean Chapuis et Cyprienne, en plein rêve d’amour, les inconséquents.

Que tenter pour les en tirer ? Dans la cuve, la nappe d’or semi-solidifiée s’agitait à deux ou trois cents mètres du creuset en contre-bas du promontoire. Mais comment descendre ? Ou comment faire remonter ceux qui paraissaient se complaire sur la croûte de cette dangereuse tourbière d’une espèce inédite. Il semblait difficile de pouvoir recourir aux câbles métalliques que contenait l’avion. Indubitablement, la chaleur de la cuve les aurait fait fondre.

Une soudaine terreur de Taï fournit à son professeur de français, et de façon tout à fait inattendue, la solution qu’il cherchait.

Le sous-terrien s’étant éloigné pour s’occuper de ses animaux de bat revint tout à coup en courant et en poussant des cris terrifiés qui réclamaient de l’aide.

Cette alerte était causée par l’apparition d’un reptile de taille inusitée. Celui-ci semblait manifester l’intention d’engloutir une des taupes-éléphants pour son petit déjeuner.

— Pristi ! le beau cordage que ça fera ! s’exclama tout de suite le mécano illuminé.

Et sans s’émouvoir, il transmit aux automates l’ordre de s’emparer du boa sous-terrien et de l’accommoder en câble.

Ainsi avait-on pu procéder au sauvetage des fiancés.

Après ce récit, les effusions et congratulations réciproques qui suivirent, par respect, Laridon s'enquit tout d'abord d'Oronius, puis, par sentiment, de la gentille Turlurette.

Quand il eut été mis au fait des événements et de la présence menaçante dans les environs de la machine rampante de Hantzen, il proposa aussitôt de prendre l'air.

— La machine à fulgurite est désenchantée et fonctionne exposa-t-il. Si j'en trouve l'occasion, je me ferai un plaisir d'envoyer à Hantzen et à sa bourgeoise quelques petites secousses électriques en matière d'invite à la danse. D'ailleurs, faut qu'on carapate vers M'sieu Oronius, Julep et les jeunesses, ils doivent être en train de se faire des cheveux à votre endroit. Je vais toujours envoyer les « autres tomates » en patrouille. Et pendant notre excursion, Taï gardera le troupeau. Il peut encore servir.

L'exécution de ce plan des plus raisonnables avait permis aux passagers de l'*Alcyon* d'intervenir au bon montent et d'arracher à Yogha la proie qu'elle croyait déjà tenir.

CHAPITRE XXIV

DUEL DE MONSTRES

Mis en déroute par la décharge électrique de Laridon, le *Snaky* avait pris du champ, peut-être pour se préparer au combat.

Sans doute, à l'intérieur de la carapace, Hantzen, Yogha et leurs deux acolytes s'étaient-ils relevés ? Furieux de leur échec, mais à l'abri derrière le gueule refermée de leur monstre, probablement supputaient-ils leurs chances de victoire. En tout cas, et en dépit du rétablissement de la situation, ils paraissaient bien décidés à accepter la lutte contre l'*Alcyon* et les automates. En reculant et en ajournant leur attaque ils cherchaient tout au plus à gagner le temps nécessaire à Hantzen pour mettre en œuvre tous les moyens de combat dont il pouvait disposer.

De son côté la machine volante s'apprêtait au choc. Elle s'était posée un instant et dans un but déterminé : recueillir à son bord Oronius, Julep, les deux soubrettes et les petits chiens.

Tout ce monde réuni, il eût été naturel de voir, durant un repos bien gagné, le père et la fille d'une part, Laridon et Turlurette de l'autre se livrer à certaines effusions.

La situation demeurait trop grave. Une scène sentimentale de cette sorte ne leur était point permise : pour le moment, tout au moins. Il fallait en finir avec l'ennemi et s'efforcer de le mettre hors d'état de nuire.

Ensuite, ce ne serait pas encore le repos. On aurait à s'occuper d'établir une barrière contre l'invasion lancée par lui à l'assaut de la Surface.

Remettant donc à plus tard leurs légitimes épanchements, nos amis, réunis sains et saufs après tant d'angoisses, se contentèrent d'échanger un regard éloquent.

En revoyant l'*Alcyon* rentré en pleine possession de ses moyens, Oronius avait eu la nette compréhension des différents incidents qui avaient pu permettre au mécano de faire tourner la chance et de la lui ramener. Seule la découverte d'une grande quantité de matière radioactive devait les tirer du mauvais pas où ils s'étaient mis. Victor Laridon en avait été l'heureux inventeur. En temps opportun le Maître saurait lui en tenir compte.

Dans une circonstance tragique que nous aurons l'occasion de rapporter, plus tard, le savant devait en effet se souvenir et payer.

Une fois à bord de l'*Alcyon*, Oronius se fit expliquer la trouvaille de Laridon et montrer un échantillon des merveilleux insectes.

Aussitôt son visage s'éclaira.

— Tu es favorisé du Destin, dit-il avec solennité au mécano impressionné. La découverte à laquelle ton nom demeurera attaché. Ce radium vivant, dont le pouvoir actif est de beaucoup supérieur à ce qu'on a pu étudier ou pressentir jusqu'à ce jour est destiné à changer la face et les destinées de l'humanité… Nous étudierons cela plus tard. Pour le moment qu'il te suffise de savoir que nous allons attaquer Hantzen avec nos moyens portés au maximum de puissance… Tes connaissances ne pouvaient te faire deviner tout cela. En te remerciant, je me devais de t'en informer.

L'heure n'était pas aux longs discours. Abandonnant à Jean Chapuis la cabine de direction, avec le mécano en sous-ordre dans celle des machines, le Maître s'en fut mettre lui-même au point certains appareils dont il allait pouvoir expérimenter l'efficacité.

Les jeunes filles et le nègre pommelé furent répartis dans les autres compartiments de l'avion avec la consigne de s'y tenir à la disposition d'Oronius.

Concurremment à ces dispositions, ce dernier, reprenant la direction de ses hommes artificiels, leur donnait ses ordres psychiques, quand la voix de Jean Chapuis lança cet avis :

— Gardez vous !

C'était à peine nécessaire : installé au milieu d'un cercle de leviers, dont chacun actionnait un mécanisme de défense ou d'attaque, Oronius avait sous les yeux une plaque de verre rectangulaire dans laquelle il pouvait suivre tous les événements de l'extérieur. En effet, un poly-périscope y projetait simultanément les images de toutes les parties de l'espace au milieu desquelles évoluait l'avion.

Il avait donc vu, même avant son élève, le *Snaky* s'éclairer tout à coup, comme si ses parois devenaient incandescentes et s'élancer dans l'espace en déployant six ailes griffues, qui sortirent de ses flancs, comme autant de mains membraneuses.

Ainsi armé et équipé, il ressemblait à quelque Hydre de Lerne, déjà six fois décapité par Hercule.

Et comme de son côté, l'*Alcyon* n'était pas d'aspect moins formidable, un spectateur aurait certainement eu l'impression d'assister à la rencontre de deux monstres de l'époque primaire.

Crachant du feu par des naseaux d'acier et fouettant les airs de sa formidable queue métallique, l'engin de Hantzen se précipitait sur son ennemi dans la visible intention de l'abattre sur le sol pour l'y mettre en pièces.

Il suffit à Jean Chapuis d'imprimer à son appareil un léger écart pour ce dérober au choc, au moment où le serpent-griffon arrivait sur lui. Emporté par son élan l'agresseur ne rencontra que le vide et fila comme une flèche en frôlant l'Alcyon.

Oronius l'attendait là : déclenchant au passage un formidable *speira* d'ondes magnétiques, il déséquilibra soudain son ennemi qui, happé par la trombe artificielle, fut projeté en vrille vers les hauteurs.

Lancé comme un projectile, il alla heurter le plafond de roc, s'y bossela avec un bruit de tonnerre et retomba en pirouettant sur lui-même.

Allait-il s'écraser sur le sol, mis à mal dès cette première passe ?

Non ! Hantzen veillait. Malgré l'effroyable secousse qui venait de lui être infligée, il avait gardé le contrôle de son appareil. Aussi, ouvrant tout au large ses générateurs de vapeurs élastiques, il réussit à en faire sortir une couche suffisamment épaisse pour former tampon et l'empêcher de toucher le sol.

Sur cette couche, le Serpent-Griffon rebondit cinq ou six fois, reprit son équilibre, se cabra et s'éloigna en décrivant un grand cercle.

Déjà l'Alcyon appuyait la chasse. Il était important de ne point laisser échapper la bête malfaisante.

Pendant quelques minutes les deux montres ailés se pourchassèrent comme de gigantesques oiseaux, dont l'un fuyait éperdument devant l'autre, tantôt plongeant, tantôt remontant.

Mais la fuite du premier n'était qu'une feinte. Car, profitant d'un instant ou l'*Alcyon* – qu'il tenait d'éviter – le survolait là moins de dix mètres, il fit un bond vertical et de ses deux ailerons antérieurs parvint à s'accrocher à l'avant de l'avion.

Ce n'était assurément que le début d'une manœuvre qu'il pensait poursuivre à son avantage, mais il put tout juste l'ébaucher et son audace reçût sans tarder le châtiment mérité.

— Désaxe et stabilise ! nous allons faire du looping ! avait commandé Jean Chapuis.

Exécutant aussitôt cet ordre familier, – dont nous avons déjà vu l'efficacité lors de la descente rotative de l'*Alcyon-Tank*, au sein de la boule de terre glaise, – Victor immobilisa

les cabines centrales dans le plan horizontal, tandis que le reste de l'appareil, libéré, se mettait à tourner autour d'elles à une vitesse vertigineuse.

Accroché par les épaules à l'avant de l'*Alcyon*, le *Snaky* se trouva tout naturellement entraîné dans ce mouvement, dont il dut subir tous les effets.

Cette nouvelle péripétie de ce combat acharné, mortel, rappelait de plus en plus des phases analogues d'une lutte que se seraient livré dans les airs deux fabuleux rapaces.

L'un d'eux – le plus puissant – tournait, aurait-on dit, sur lui-même, en secouant avec rage le second qui le tenait à la gorge.

Au vrai, cette impression toute visuelle, ne pouvait donner qu'une idée imparfaite de ce qui se passait. Dans cette phase du duel, en effet, tous les avantages étaient du côté de l'*Alcyon*, qui la dirigeait à son gré, tandis que le Serpent devait subir passivement et jusqu'à épuisement les terribles effets de cet inexorable rotation de toupie ; de cette mortelle « girella », selon l'expression napolitaine.

Les positions des adversaires n'étaient pas du tout les mêmes : il s'en fallait de beaucoup.

Réfugiés, comme nous l'avons indiqué dans des cabines immobilisées par une combinaison de forces radio-magnétiques, les passagers de l'*Alcyon* n'avaient à craindre aucun malaise dû au mouvement. Ils voyaient simplement leur appareil tourner autour d'eux à une vitesse qui égalait presque celle des hélices. En conséquence, ils pouvaient sans inconvénient supporter cet exercice aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Et pas une seconde, ils ne perdaient le contrôle de la direction de leur avion.

Hantzen et Yogha, par contre, étaient privés de cette ressource. Surpris par la tactique de Jean Chapuis, ils subissaient, ainsi que leurs compagnons, le réflexe de toutes les évolutions involontaires de leur appareil. À demi-assommés par les chocs contre les parois ou asphyxiés par la vitesse de rotation, ils étaient parfaitement incapables de continuer la lutte.

Tout ce qu'ils purent faire fut de s'enrouler dans le plus grand nombre possible de couvertures, afin d'amortir les chocs, et de s'abandonner ensuite à leur destin.

Le drame fut bref ! Les ailes membraneuses dont les griffes imprudentes s'étaient implantées dans la carapace de l'avion cédèrent tout coup au point de jonction avec le corps de l'appareil. Arrachées par les effroyables secousses imprimées au *Snaky*, elles se brisèrent au coudage demeurèrent fixées à l'*Alcyon*, tandis que le Serpent-Griffon libéré, mais continuant sa trajectoire, tournoyait trois ou quatre fois et allait s'écraser enfin sur le sol.

Il y arrivait en piteux état : ce dernier heurt, plutôt rude, venait de réduire en miettes deux des quatre ailes qui lui restaient et de fausser les deux autres.

Impuissant désormais à reprendre son vol, oiseau sans plumes, reptile dévertébré, le monstre, bien malade, était mis désormais dans l'impossibilité de renouveler ses attaques contre l'*Alcyon*.

Il n'en avait guère envie d'ailleurs. D'abord il demeura allongé sur le roc, aussi immobile qu'un sous-marin coulé par le fond et qui sert de cercueil commun à tout son équipage muré dans sa coque.

En était-il ainsi ? Ou, tout au moins, Yogha, Hantzen, Wiwar et Jarrousse étaient-ils assez mal en point pour ne pouvoir même plus songer à défendre leur citadelle qu'allaient attaquer, à leur tour, les redoutables automates déjà mis en mouvement.

Tandis qu'au-dessus de ces nouvelles troupes d'assaut, l'*Alcyon* se reposait de ses prouesses en décrivant de grands cercles, les hommes de fer s'approchèrent, cernant le Serpent.

Oronius dirigeait du haut du ciel sous-terrien cette dernière partie du combat.

Son plan était simple. L'encerclement achevé, ses automates n'avaient plus qu'à appréhender le monstre engourdi. S'ils parvenaient à s'y agripper, rien ne pourrait plus sauver Hantzen : son *Snaky* n'échapperait pas à l'étreinte de ces robustes outils de précision, dont le martellement inlassable finirait par briser se flancs.

Et comment y eût-il échappé, d'ailleurs ? Il ne pouvait plus s'envoler et il était cerné.

Il ne bougeait toujours pas.

Autour de lui le cercle allait se resserrant… Les automates n'étaient plus qu'à une faible distance les uns des autres et tout près du monstre allongé. Encore quelques pas et ils allaient pouvoir le saisir. Tout à coup le serpent d'airain se redressa… Comme eût pu le faire un véritable reptile, il se mâta verticalement, tout le poids de son cops reposant en équilibre sur les dernières vertèbres de sa queue.

Sifflant et grondant, il oscilla, s'apprêtant à retomber sur ses adversaires pour les écraser de son poids. Il n'en fit rien pourtant.

Voici pourquoi : de l'intérieur, Hantzen, animateur de cette manœuvre, avait dû réfléchir qu'elle présentait quelques aléas. Son gros fléau d'airain ne pouvait écraser qu'un seul automate à la fois. Or ces combatifs mannequins étaient au nombre de treize.

Aurait-il le temps de répéter et de réussir treize fois sa manœuvre ? C'était au moins douteux. Dès sa première attaque, cela paraissait beaucoup plus probable, les douze autres automates non comprimés sauteraient sur la croupe de son serpent. Et il arriverait malaisément à se débarrasser d'eux avant qu'ils lui eussent occasionné d'irréparables dommages.

Changeant de tactique il laissa revenir à terre le reptile d'airain et se mit à le faire tourner sur lui-même avec vélocité, tel un rouleau compresseur. De plus, à chacun de ses tours, le reptile se prit à cracher des jets de flammes et des liquides brûlants.

Des humains eussent été réduits en cendres. Les automates, eux, se soucièrent peu de ces « postillons », médiocrement à craindre pour des braves ayant déjà passé par le feu central. Ils continuèrent donc à avancer et, tous ensemble, ils s'élancèrent. Vingt-six bras métalliques aux poings aussi puissants que des marteaux pilons aux doigts aussi forts que des tenailles se tendirent vers l'engin de Hantzen.

C'en était fait de la carapace annelée si, brusquement, de sa partie inférieure, des pattes articulées de faucheux

étant sorties, le serpent ne s'était élevé à une hauteur qui paraissait le mettre hors d'atteinte.

Pas pour longtemps ! Nouant leurs bras de fer autour de ces pattes, les automates commencèrent à se hisser.

Était-ce la prise d'assaut, cette-fois ? Non encore !… Au moment où ces hardis gymnastes allaient atteindre la carapace, un craquement se fit entendre et tous roulèrent sur le sol, automates les pattes !

Usant de la tactique héroïque de certains crustacés pris au piège, le serpent venait de s'amputer de ses membres inférieurs.

Lui-même bascula par-dessus les hommes de fer, et s'enfuit en déroulant ses anneaux.

De l'Alcyon, le mécano avait suivi cette scène avec un bien compréhensible intérêt. Il ne put s'empêcher de pousser un juron.

— Les bougres !… Ils se barrent !… Mettons-en !

Par la volonté d'Oronius, les hommes de fer se relevaient déjà et s'élançaient à la poursuite du fugitif.

Plus rapide encore, l'Alcyon, en « en mettant », selon l'expression du Parisien, venait de dépasser le fuyard, afin de lui couper la retraite.

Un ordre d'Oronius interrompit cette manœuvre :

— Pas cela, Jean !… Décris autour un grand cercle concentrique et tâche de voler à la plus faible altitude possible, sans cependant frôler le sol. Maintiens-nous à six ou sept mètres.

Le père de Cyprienne réclamait là un véritable tour de force. Mais il connaissait le pilote et l'appareil. Il savait aussi que rien ne leur était impossible.

Effectivement, l'ingénieur descendit aussitôt sans hésiter et commença son parcours en se maintenant à la hauteur demandée.

Faisant jouer une petite trappe, le Maître jeta aussitôt dehors, en les déroulant, deux fils dont les extrémités allèrent trainer sur le sol. Ceci fait, il tourna le volant de verre d'une machine reliée à plusieurs accumulateurs d'énergie magnétique, puis fit descendre le long de ces fils un fluide lumineux qui, se répandant sur le sol, y marqua le cercle que décrivait l'avion.

Ce cercle n'était pas encore complètement fermé, que déjà le serpent atteignait et touchait la ligne lumineuse.

Aussitôt une flamme éblouissante jaillit et l'appareil de Hantzen exécutant une involontaire cabriole retomba en arrière.

— Pris ! dit posément Oronius. Je l'ai enfermé dans le cercle infranchissable. En quelque endroit qu'il tente d'en sortir, le même mur magnétique le repoussera. Il est à nous.

Mais Hantzen ne renouvelait pas sa tentative. Il en devait comprendre l'inutilité. Ramenant son appareil au centre du cercle, il lui faisait exécuter deux ou trois tours sur lui-même, en fouillant le sol de la partie antérieure de sa tête.

Puis plongeant brusquement dans l'amorce de cet entonnoir que venait de creuser sa perforatrice invisible, le *Snaky* s'enfonça dans la terre et disparut.

CHAPITRE XXV

LA TOMBE SE REFERME

Cet escamotage inattendu avait fait jaillir de toutes les poitrines un cri de déception.

Simultanément, les automates lancés en avant par la volonté d'Oronius, et l'Alcyon, qui s'abattit sur le sol comme un aigle sur une proie, arrivèrent à l'endroit exact où Hantzen et son appareil s'étaient dérobés à l'adversaire.

Il n'y avait plus qu'un monticule annulaire, enfermant quelques mètres carrés de roches pulvérisées. Le sol, devenu meuble, semblait fouillé et retourné comme par le soc d'une charrue.

Pas l'ombre d'un trou.

Sur le passage de l'instrument fouisseur, le sol s'était automatiquement refermé et comblé au moyen des débris de roche et de la poussière.

Le *Snaky* et ceux qu'il emportait allaient-ils donc échapper une fois de plus ? C'était pour Hantzen la faculté de réparer son appareil.

La menace continuerait à peser sur Oronius et ses protégés.

Fronçant les sourcils, le Maître, silencieux, médita pendant quelques instants.

— *L'œil cyclopéen !* réclama-t-il enfin.

Personne n'y avait encore pensé. Tous s'empressèrent d'obéir à Oronius. Et bientôt, les puissants appareils permirent aux observateurs de suivre à travers le sol la trace de la fuite du serpent.

C'était une descente en spirale, qui enfonçait dans la masse terrestre une sorte de pas de vis. Et cela ne finissait pas !… Contrairement à ce qu'imaginait Oronius, le *Snaky* ne cessait de descendre toujours plus avant.

Pourtant, étant donné les desseins qu'on pouvait lui supposer, il était extraordinaire qu'il n'eut pas, après un crochet dans le sol, changé sa direction et remonté pour surgir hors des regards de ses vainqueurs.

Car sa besogne et son unique espoir de revanche l'appelaient maintenant à la surface, pour y recevoir et diriger les multitudes sous-terriennes qu'il avait lancées en avant.

Ces multitudes n'étaient-elles donc point en route pour la conquête du ciel surfacien ?

Se perdant en conjectures, Oronius continuait à suivre du regard la piste descendante. Avec elle, il s'enfonçait, s'enfonçait toujours, si bien qu'il finit par rencontrer un vaste puits circulaire d'un diamètre qui ne devait pas être inférieur à plusieurs centaines de mètres et d'une profondeur incommensurable.

Au fond de ce puits et contre ses parois, réduit par l'éloignement aux proportions d'une lune, le serpent décrivait des spirales.

En dessous encore, une traînée noire semblable à celle que fait sur le sol une migration de fourmis, s'apercevait.

Oronius s'exclama :

— Les Sous-Terriens !… Les voyez-vous ? *Ils marchent la tête en bas !…* Ah ! ça ! que veut dire ceci ? Et pourquoi toute cette foule suit-elle une direction opposée à celle de la surface ?

Jean Chapuis, Cyprienne et Laridon partageaient cette stupéfaction. La tactique de Hantzen leur semblait incompréhensible.

Mais, se prenant les côtes, Oronius se laissa aller à un rire spasmodique et bruyant :

— Niais ! s'apostropha-t-il. Comment as-tu pu prononcer pareilles âneries ! Il suffisait de réfléchir pour comprendre… Regardez ! Voyez cette lueur lointaine… tout au fond du puits… Oui, parbleu ! tout au fond !…

Il s'esclaffa de nouveau, tandis que ceux de son entourage, l'œil cyclopéen contre l'orbite, se penchaient instinctivement.

— C'est le jour ! cria le Maître. Double sot ! Triple buse ! Ils ont dépassé le centre de la Terre : *donc, ils ne descendent plus : ils remontent !…* Ce n'est que par rapport à nous qu'ils semblent continuer à descendre !

Puis, redevenant grave, il ajouta :

— L'invasion de la surface est déjà commencée. Les premières bandes l'ont certainement atteinte. Et sans doute des scènes d'horreur se déroulent ; de sanglantes collisions ont lieu. À tout prix, il nous faut les rejoindre et empêcher Hantzen de se mettre à leur tête.

— Comment rejoindre cette route ? s'inquiéta Jean Chapuis. La masse qui nous sépare d'elle, représente une telle profondeur à percer !…

— La ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre, monsieur l'ingénieur, riposta le Maître. Il nous suffira, en prenant comme rayon la distance qui sépare le point où nous nous trouvons du centre de la terre, de décrire un arc de cercle coupant la verticale de ce puits. Je vais faire notre point et déterminer la direction à suivre. Remarquez-le, par rapport au centre du globe nous demeurerons constamment dans le plan horizontal. Donc, nous n'aurons ni descentes, ni montées à affronter.

Il s'interrompit et soupira.

— Cela ne veut pas dire que nous ne rencontrerons pas d'obstacles. Combien de temps allons-nous mettre ?… Si seulement nous avions la perforatrice de Hantzen…

— Nous avons mieux, patron ! s'écria le mécano. Oui, nous avons mieux… puisque je tiens une bonne trentaine de perforatrices à votre disposition. Et des fameuses ! Je les ai vues à l'œuvre sous la conduite de leur contremaître… Car, – c't'épatant c'que j'suis généreux au jour d'aujourd'hui, – j'offre le « contre-coup » (contremaître) par dessus le marché.

Oronius le regarda de travers. Il croyait à une mauvaise plaisanterie.

— Je blague pas, patron. C'tune occase !

Cyprienne avait compris. Elle se hâta d'expliquer.

— Victor a raison, père. Il veut parler des taupes-éléphants que vous n'avez fait qu'entrevoir et qui sont en réalité domestiquées… Taï leur sert de cornac et se fait obéir d'elles. Nous pourrons donc utiliser leur précieuse faculté de fouisseuses.

Oronius ne pouvait qu'applaudir à cette lumineuse idée. Elle le tirait d'embarras, ou tout au moins le dispensait d'imaginer et de construire le matériel indispensable.

Rassemblant les hommes de métal, qui furent embarqués à bord de l'Alcyon, on rallia donc l'endroit où Jean, Cyprienne et Laridon avaient laissé Taï et son troupeau.

Mis au courant du travail qu'on attendait de ses élèves, le petit sous-terrien les réunit aussitôt et partit dans la direction indiquée par Oronius.

Tantôt usant des galeries existantes, tantôt utilisant les tunnels que creusaient les taupes-éléphants avec une rapidité stupéfiante, l'*Alcyon-Automobile* roulait derrière son avant-garde de travailleurs. En ligne droite, il marchait vers le but. Devant lui, l'équipe des automates déblayait le terrain à la course. C'était une frénésie !

Quelques heures plus tard, une dernière trouée des animaux fouisseurs ne rencontra plus que le vide. On avait atteint le large puits dans lequel l'*Alcyon* allait pouvoir s'élancer.

Mais auparavant on recueillit les automates et Taï, qui avait bien mérité d'être emmené.

Le troupeau de taupes-éléphants dut être abandonné. Longtemps après, Oronius demeurait encore inconsolable de n'avoir pu ramener de son expédition au moins un spécimen de ces bizarres animaux.

Mais c'était là un regret bien superflu. Car, en admettant que l'avion eût pu hospitaliser une pareille surcharge, jamais aucun jardin zoologique ne serait parvenu à conserver ce pensionnaire. Évidemment, pour le monstre fouisseur c'eût été un jeu que de s'enfuir et de regagner sa patrie souterraine…

Lorsque l'*Alcyon* commença à s'élever dans le puits, le *Snaky* n'était plus en vue et tout portait à croire qu'il avait déjà atteint la surface.

— Nous les retrouverons là-haut, pronostiqua Oronius. Heureusement il n'aura pas encore eu le temps de réparer ses ailes. Nous continuerons donc à dominer la situation.

— À moins qu'il n'ait machiné quelque traquenard, ne put s'empêcher de suggérer Jean Chapuis.

D'un geste dédaigneux de ses épaules, Victor bouscula cette supposition :

— Le « dab » est là pour un coup ! riposta-t-il. Le poussah est plus à la rondeur qu'à la hauteur.

L'*Alcyon* s'élevait…

Ses passagers pouvaient maintenant contempler à leur aise l'étrange route en spirale qu'avait tracée le Serpent le long des parois, afin de permettre aux sous-terriens de gagner la surface.

Des multitudes de ces tristes êtres encombraient cette route.

Au passage de l'*Alcyon*, ils poussaient des clameurs et lui montraient le poing.

— Pauvres créatures ! dit Cyprienne avec compassion. Nous ne pouvons que les plaindre. Quel accueil vont-ils trouver là-haut ?

— Hélas ! ils sont de toutes façons condamnés à périr, répondit Oronius. Les Surfaciens ne sauraient se laisser attendrir devant cette invasion. Pour eux, c'est une question de vie ou de mort. L'aventure est donc sans issue. Ce Hantzen est bien coupable de l'avoir engagée.

Volant avec une rapidité vertigineuse, l'avion atteignit en peu de temps l'orifice du puits.

Il monta en pleine lumière.

Éblouis, ceux qui venaient d'accomplir le sombre voyage poussèrent des cris d'extase.

Ils éprouvaient presque le ravissement qui, à la même heure, s'emparait des sous-terriens sortis du puits et campés sur les pentes.

L'Alcyon planait sous un ciel bleu qu'incendiait un éblouissant soleil. Il se posa au pied d'une haute montagne, que terminait un cône coiffé d'une calotte de neige resplendissante.

Cette neige se reflétait dans les eaux d'un lac et tout l'espace qui s'étendait entre les eaux du lac et la montagne n'était qu'un verdoyant jardin. Aux frondaisons des chênes, des bouleaux, des ormes et des platanes se mêlait une végé-

tation tropicale : magnolias et aralias, près des camphriers, des cèdres majestueux et des pins. Des lianes s'enlaçaient aux troncs et les branches étaient enguirlandées de fleurs.

Ce paysage était familier à Oronius qui avait parcouru toute la terre. Il renseigna ses compagnons.

— Voici le Fouzi-Yama et le lac Biva, dit-il en désignant successivement le célèbre volcan et le lac qui s'étend à ses pieds. Nous sommes au cœur du Japon et il n'est point d'artiste nippon qui n'ait dessiné ce paysage sur la soie, le papier, la poterie ou le bois. Sur ces pentes sacrées, des milliers de pèlerins se rencontrent chaque année, visitant les sanctuaires que vous pouvez apercevoir. Mais, du volcan, le vieux et paisible Fouzi-Yama n'a plus que l'aspect. Sa dernière éruption remonte à 1707.

Il interrompit ces considérations géographiques pour parcourir des yeux l'espace visible.

— Où donc est passé le *Snaky ?* s'exclama-t-il. Je ne le découvre nulle part !

Reprenant l'œil cyclopéen, il fit accomplir à son regard une sorte de voyage circulaire d'un rayon bien supérieur à celui qu'avait pu parcourir l'appareil de Hantzen.

Son examen ne donna aucun résultat.

— Se serait-il donc de nouveau rendu invisible ? grommela-t-il. Impossible ! Il est obligé de se montrer à ces pauvres créatures qu'il va certainement lancer comme un torrent dévastateur sur Yokohama… Pour l'instant, ces sous-terriens éblouis ne peuvent supporter encore la vue de tant de merveilles et surtout celle de l'astre. Leurs yeux ont besoin de s'adapter à notre lumière. Voyez ! ils se sont jetés à

terre, la face contre le sol et il leur faut par surcroit se protéger la tête de leurs bras repliés… Ni Hantzen ni Yogha ne sont parmi eux. Je ne découvre pas davantage Wiwar ou ce misérable Jarrousse… Dois-je supposer qu'ils gravitent encore au sous-sol ? Est-ce dans les flancs de ce volcan que je vais les retrouver, ou plus bas ?

Tout en prononçant ces derniers mots, il avait dirigé l'œil cyclopéen vers le sol qu'il prétendait fouiller.

Mais à peine y eut-il arrêté son regard qu'une exclamation de terreur lui échappa. Il pâlit et rappela d'un geste angoissé Jean et Cyprienne qui se promenaient sur la pente.

— Tous à bord ! cria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion. Vite !… Vite !… Éloignons-nous à tire d'aile !…

On voulut le questionner.

Il n'en donna pas le temps. Son agitation était si vive qu'elle se communiqua à tous.

Comprenant qu'une menace terrible pesait sur eux, Jean Chapuis entraîna Cyprienne ; Laridon empoigna Turlurette ébahie ; Julep et Taï encadrèrent Mandarinette qui portait dans ses bras Pipigg et Kukuss, et tous s'élancèrent à la suite d'Oronius vers l'avion, dans lequel ils s'installèrent.

L'instant d'après, l'*Alcyon*, trouant le ciel, s'éloignait à toute vitesse du lieu riant qui venait d'inspirer au Maître une si soudaine et si inexplicable horreur.

Quand ils furent à une grande hauteur, Cyprienne pensa qu'elle allait enfin pouvoir obtenir de son père l'explication de l'alerte.

— Qu'y a-t-il ?… Pourquoi nous avoir obligés à cette fuite rapide ? questionna-telle.

Pour toute réponse, le Maître, qui n'avait cessé de tenir son regard attaché sur le point qu'ils venaient de quitter, étendit la main.

Il était très pâle.

— Regarde ! murmura-t-il d'une voix qui tremblait.

Une série de grondements comparables à celui du tonnerre montaient du sol ; puis des détonations formidables ébranlèrent l'atmosphère, se répercutant à l'infini… Du cratère endormi du Fouzi-Yama jaillit une épaisse colonne de matières en fusion. Autour du cône, le sol se craquela, se souleva, éclata. Dix, vingt, cinquante cratères s'ouvrirent sous la poussée des laves et des gaz, tout à coup libérés et projetés vers la surface par une cause encore mystérieuse. Une éruption d'une violence telle que la mémoire humaine n'en avait jamais encore enregistrée, disloqua les flancs du volcan, réveillé après plus de trois cents ans de sommeil.

Tout alentour, secouée par une furieuse convulsion, la terre s'ouvrit largement. Tout s'engouffra dans cette crevasse immense : les eaux du lac, la montagne, la forêt… tout !…

Au milieu d'une tempête de feu et de fumée, les spectateurs saisis d'horreur virent le Fouzi-Yama s'abattre comme un château de cartes et disparaître dans la terre entrouverte avec les malheureux sortis du gouffre infernal.

— Si cette extraordinaire manifestation n'est point le résultat d'une fissure vers le feu central, pensa tout bas Oro-

nius, peut-être a-t-elle été causée par ma petite réserve de *nitrocolle* noyée sous les ruines de la Villa.

L'éruption semblait s'apaiser. Les détonations cessèrent ; les colonnes de flammes, de fumée et de matières en ignition ne montèrent plus vers le ciel ; les vagues furieuses qui soulevaient l'écorce terrestre s'apaisèrent. Tout redevint calme et silencieux…

Et quand l'avion, au commandement d'Oronius, revint survoler la région dévasté, ses passagers ne découvrirent plus qu'un sol effroyablement nivelé, au milieu duquel brillait la tache resplendissante d'un lac d'or liquide…

Sur le monde sous-terrien la tombe entrouverte par Hantzen s'était refermée, scellant dans son horreur les millions de malheureux qui n'avaient fait qu'entrevoir le ciel.

L'invasion dont était menacée le monde surfacien était endiguée…

CHAPITRE XXVI

LA GAINE MORTELLE

Et c'était l'œuvre de Hantzen !…

Aussi sournois, aussi lâche contre ses adversaires reconnus, que bassement traître envers ceux qu'il avait poussés et dirigés sur le chemin de l'air libre, il venait d'anéantir une partie de ses futurs alliés et enfermait les autres dans leur tombeau.

Quel motif pouvait-il invoquer pour se faire pardonner cette dernière infamie ?

Avait-il donc, au dernier moment, pris en pitié la race des hommes surfaciens, et renoncé à son abominable projet de la faire anéantir par les sous-terriens ?

Nullement !

À la vérité, il ne s'attendait pas à ce résultat. En provoquent l'éruption dévastatrice, il ne voulait qu'atteindre son supérieur en science qu'il croyait encore au sein de la masse terrestre.

D'ailleurs, même s'il avait pu prévoir le terrible résultat de son geste, il n'aurait pas plus hésité.

La destruction de milliers de sous-terriens, l'éternel désespoir auquel le reste de la race allait être condamné ne pouvait, aux yeux de l'allié de Yogha, sembler payer trop cher l'écrasement d'Oronius.

C'était ce but qu'avant tout et à n'importe quel prix, il lui importait d'atteindre.

Yogha et Hantzen se sentaient sous la domination d'une puissance dominatrice. Il leur fallait s'en libérer : qu'importait la ruine de masses innocentes, si, à leur estime, le geste fatal était beau !

Ils se l'étaient déclaré au moment où ils cherchaient un refuge dans les entrailles de la terre.

— Oronius nous a laissé échapper ! Malheur à Oronius et à tous les siens !

— Mais de quelle manière l'atteindre ? avait demandé l'Hindoue toujours positive.

— Il ne doit pas quitter cet empire réservé aux morts ! répondit farouchement Hantzen. Il faut qu'il y trouve son tombeau.

Mal satisfaite par cette réponse trop vague, Yogha sollicita quelques explications.

Son complice se décida alors à préciser le plan dont il s'enorgueillissait d'être l'auteur.

— Ne connaissons-nous pas, dit-il, l'emplacement des ruines de la Villa Féerique d'Oronius, enfouie au plus profond du sol ? Sous ses débris, une appréciable quantité de produits nocifs et explosifs doit se trouver ensevelie. Notamment cette *nitrocolle*, inconnue de moi et qui a été si fa-

tale à Jarrousse. Oronius ne peut manquer d'en avoir refabriqué. Or, il n'a pu sauver tout cela. Ses instruments étaient autrement précieux. Il a dû leur donner la préférence.

— Sans doute, fit Yogha. Mais que nous importe ? Nous ne pouvons songer à aller chercher cette nitrocolle.

— La chercher ? ricana Hantzen. C'est bien inutile. Je puis l'atteindre d'ici, ainsi que tous les similaires qui peuvent constituer sa compagnie.

Il expliqua alors :

— J'ai découvert un feu liquide… Liquide, vous m'entendez bien ! Jeté sur une partie quelconque du sol ce produit s'y enfonce et descend toujours jusqu'à ce qu'il ait atteint le noyau central. Aucune espèce de terrain ou de roche ne peut lui être imperméable et naturellement, il ne manque pas d'allumer au passage toutes les matières inflammables et de faire exploser toutes les substances explosives. Si donc, je verse hors du *Snaky* le contenu de ce récipient emporté par moi à tout hasard, il atteindra certainement le composé d'Oronius et tout ce que son laboratoire peut contenir de substances destructrices.

— Quel sera le résultat ? demanda posément Yogha.

— Question naïve, ma chère ! Cela provoquera à l'intérieur de l'immense boule close un beau petit remue-ménage dont je n'ose m'aventurer à estimer les dégâts. Pour le moins, la déflagration des gaz disloquera toutes les cavernes existant autour du centre et les couches supérieures se tasseront… Je ne vous cacherai pas que les répercussions pourront se faire sentir jusqu'à la surface et qu'il y aura là-haut, vraisemblablement, une épidémie de tremblements de terre, dont les humains ne nous sauront aucun gré… Baste !

on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. L'important pour nous est de savoir qu'Oronius sera pris dans le cataclysme causé par sa propre invention, broyé avec son *Alcyon* et toute sa famille… Auriez-vous à réclamer quelque chose de plus ?

— Non ! C'est fort bien ! Un renseignement, cependant : Êtes-vous certain que nous aurons le temps de nous mettre nous-mêmes à l'abri ?

— Ici, nous y sommes en plein, ma chère amie. Le danger n'existera que dans les crevasses, c'est-à-dire là où se trouvera l'*Alcyon*. Mais pour nous qui aurons la sagesse de nous entourer d'une épaisse et solide couche d'argile, zone élastique et par le fait même neutre au choc, nous ne pourrons rien craindre. Après l'événement, nous n'aurons aucune peine à nous dégager. Notre *Snaky*, vous le savez, est dans son élément au sein de la terre. Il y évolue avec autant d'aisance que les taupes, les hydromis, les pangolins ou les vers de terre.

— Tentez donc la chance, approuva l'Hindoue. Si nous pouvons nous débarrasser du père, de cette impertinente Cyprienne, cela en vaudra la peine.

— Ainsi soit-il ! dit Hantzen, en déversant par l'ouverture de la trappe sa provision de feu liquide.

Après quoi, poursuivant sa route, il avait débouché dans le puits, feignant de monter vers la surface.

Mais avant d'avoir atteint celle-ci, il s'était réenfoncé à l'intérieur de la masse terrestre, afin d'y attendre en sécurité le moment de l'explosion.

Celle-ci n'avait pas précisément produit les effets escomptés par son auteur Hantzen.

La *nitrocolle* rappelons-le, se déplace verticalement en créant du vide. Dans ce vide se précipitent toutes les matières solides, liquides ou gazeuses qui se trouvent sous elle. Et tout cela monte à une vitesse qui se chiffre par milliers de kilomètres à la seconde.

Or, atteinte par le feu liquide – au bout d'un temps tel que contrairement à l'espoir des ennemis d'Oronius, l'*Alcyon* était déjà hors du puits – la provision de nitrocolle demeurée dans le laboratoire avait traversé en ligne droite la couche de feu éternel et, de même, le creuset qui avait failli être fatal à Jean Chapuis et à Cyprienne.

C'était ainsi qui la masse des métaux en fusion, suivant le chemin à lui tracé par le passage de la nitrocolle, avait alimenté la terrible éruption du Fouzi-Yama. Par la même voie, résultat encore plus imprévu, la mer d'or fondu avait été projetée dans les airs avant de retomber dans le lac Biva pour y former un lac d'or.

Comme il était à prévoir, la chute d'une telle masse de métal en fusion avait instantanément volatilisé les eaux, et les vapeurs ainsi formées, écrasées sous le poids considérable de cette nappe, avaient été refoulées de force dans les fissures du sol.

L'explosion qui avait fait sauter le volcan n'avait pas eu d'autre cause.

Les habitants du *Snaky*, abrités à grande distance sous leur couche protectrice, n'avaient pu ressentir ces différents effets que d'une façon fort vague. Par le sismographe, ils surent que d'importantes secousses convulsaient leur planète.

Par le microphone enregistreur, ils perçurent les sourds grondements, et l'écho des détonations parvint affaibli jusqu'à leurs oreilles.

Mais ils ne purent deviner où tout cela se passait, quelle était l'étendue du cataclysme, ni quels dégâts ils commettaient.

On conçoit avec quelle impatience Hantzen et Yogha attendaient l'apaisement. Sans lui, ils pouvaient se risquer au dehors en toute sécurité et aller vérifier les résultats.

Certes, ces êtres endurcis devaient trouver dans la contemplation des ruines et dans la pensée qu'elles étaient leur œuvre, une certaine jouissance. Mais ce dont cette attente prolongée les privait surtout, c'était de pouvoir s'assurer que leur but principal était atteint : à savoir que l'*Alcyon* et ses passagers comptaient au nombre des victimes.

Les derniers grondements parurent enfin diminuer d'intensité et s'éteignirent graduellement ; en même temps, le sismographe cessa d'enregistrer des secousses. Alors, conduit par son inventeur, le serpent d'airain fut remis en route.

Hantzen s'imaginait le diriger vers le puits par lequel il devait regagner commodément la surface et déboucher exactement au point choisi par un repérage longuement étudié.

Il se trompait et dut très vite se rendre compte que la catastrophe déclenchée par lui avait singulièrement modifié la topographie de son itinéraire.

Du puits, il ne restait pas trace. Il avait été totalement comblé par des kilomètres cubes de blocs de basaltes, dans lesquels les complices auraient eu beaucoup de peine à reconnaître le Fouzi-Yama.

Après avoir erré pendant quelque temps dans des galeries récemment murées et que le serpent reforait de moins en moins vite, car sa perforatrice était un peu trop usagée, le rival d'Oronius dut reconnaître qu'il n'existait plus d'orifice.

Force lui était donc, s'il voulait regagner la surface, de le faire au hasard en remontant verticalement.

Quand on serait sorti, on s'orienterait.

Ceci décidé, il se lança à travers le chaos éboulé, se frayant un passage de plus en plus difficultueusement.

En temps ordinaire, aucune espèce de terrain ne résistait à l'action du gigantesque vilebrequin qui armait la tête en fer de lance de l'appareil. À cette heure, il en allait tout autrement : l'usure de la mèche enlevait à la marche toute aisance : on remontait par à coup, lentement, avec difficulté.

Tout à coup, Yogha et les trois hommes enfermés dans la carapace eurent l'impression d'une nouvelle et victorieuse résistance, comme si l'appareil venait de s'engluer dans une épaisse couche de vase.

En même temps, une atroce chaleur envahissant les compartiments, Wiwar mit aussitôt les *rafraichisseurs* en action… sans amener un résultat !… Et, affreuse constatation, il leur sembla voir… puis ils virent réellement que les plaques métalliques de l'enveloppe frémissaient, se détendaient, devenaient rouges !…

***   ***

Que se passait-il ?

C'était l'instant où l'*Alcyon-Car* arrivait au dessus du lac d'or, dont le métal, en partie trempé, et subissant l'influence de l'air extérieur, commençait déjà à *prendre*.

On l'aurait dit empli d'une bourbe dorée, dont la surface, perdant peu à peu de sa chaleur, formait une croûte demi-solide, tandis que la pâte intérieure s'épaississait d'instant en instant.

Il était donc à prévoir qu'au bout d'un certain nombre de jours, lorsque le refroidissement serait achevé et aurait gagné jusqu'aux couches inférieures, le métal en fusion serait transformé en un prodigieux bloc d'or d'une seule coulée.

Pour le moment, c'était encore une boue pâteuse et collante, partant fort difficile à remuer.

Or, spectacle incompréhensible et bien fait pour frapper l'imagination, sous les yeux des passagers de l'*Alcyon* qui virevoltait au-dessus du lac, tout à coup son lourd liquide s'agita. Intérieurement brassée par un être vivant qui paraissait se débattre avec désespoir, la pâte précieuse se gonfla, se souleva et une sorte de monstre éblouissant, entièrement recouvert de cette gluante vase d'or qui ruisselait le long de ses flancs et dont il ne parvenait pas à se dépêtrer, essaya de se dresser au-dessus de la coulée.

Un cri de stupeur jaillit de toutes les bouches :

— Le *Snaky !*

C'était, en effet, le reptateur de Hantzen. Sa mauvaise étoile l'avait fait surgir par l'une des fissures ouvertes sous le lac d'or brûlant et il s'y était embourbé.

Ne pouvant se délivrer de cette tunique de Nessus collée à ses flancs et qui chauffait à blanc sa carapace, empêtré,

alourdi et moins vivant chaque fois qu'il retombait, le Serpent d'airain connaissait les horreurs d'un enlisement doublement cruel.

Ses mouvements devenaient convulsifs ; la souplesse qu'il devait à son armature annelée, diminuait sous l'étreinte de la robe d'or. Chaque soubresaut faisait cette robe plus lourde, plus épaisse, en y ajoutant un volant de métal.

Le reptile, chargé comme une châsse, se dressait, retombait épuisé et plongeait, pour ressortir encore, alourdi d'une nouvelle parure d'or.

Cette pâte brillante, cette pâte maudite, joie et malheur des humains, pénétrant dans tous les interstices de l'armature et s'y refroidissant, transformait peu à peu le souple reptile en un long squelette rigide qui devait se mouvoir tout d'une pièce et ne pouvait plus enrouler ses anneaux, emprisonnés qu'ils étaient dans une gaine d'or.

Une dernière fois, un effort désespéré de ses conducteurs agonisant au sein de la carapace le dressa tout droit, ruisselant de lumière jaune.

Il retomba sur la rive du lac…

Trop tard pour lui… Autour de son corps l'or refroidi s'était durci moulant la forme du *Snaky* définitivement paralysé et emprisonné.

Cadavre d'or il gisait maintenant sur la berge, contemplé de haut par les passagers de l'*Alcyon*, vainqueurs, oui ! mais aussi pétrifiés d'horreur.

CHAPITRE XXVII

LA DISPARITION DU « SNAKY »

Pour contempler de plus près ce fuseau d'une valeur extravagante et qui n'était, présentement, qu'un phénoménal cercueil, tous venaient de quitter l'intérieur de l'appareil victorieux.

Il y avait là, l'entourant, ceux que s'étaient juré de perdre les démons, maintenant scellés dans le monstre.

Cyprienne et Jean, tendrement appuyés l'un sur l'autre – Laridon et Turlurette, ces joyeux amoureux bien faits pour prendre gaiment la vie, ce qui ne les empêchait nullement de s'aimer du plus profond de leur cœur – Master Julep – dont la face polychrome louchait avec une complaisance marquée du côté de la jaune Mandarinette. Et Taï !… Et Pipigg ! Et Kukuss !

Et Oronius, enfin, le Maître Immortel, calme et simple dans son triomphe.

Il était revenu à la lumière du soleil, après avoir accompli la plus terrifiante randonnée qu'une imagination humaine puisse rêver. Débarrassé de son ennemi, il n'avait déjà plus qu'une pensée : reprendre son œuvre…

Pourquoi se fût-il préoccupé de détruire ses ennemis ou de les châtier ? Le Destin s'en était chargé.

Complètement scellés à l'intérieur du bloc de précieux métal, privés d'air, sans possibilité d'en sortir en perçant l'enveloppe solidifiée, ils étaient condamnés à y périr étouffés.

Peut-être même leur destin était-il déjà accompli.

Les passagers de l'*Alcyon-Car* n'avaient donc plus qu'à tourner le dos au monstre transformé en *sarcophage* et à regagner Paris.

Perdu dans une profonde rêverie, Oronius paraissait ne pouvoir s'y décider. Il demeurait en contemplation devant le monstre allongé à ses pieds et son regard allant de cet instrument brisé au lac d'or étincelant au soleil, il murmurait :

— Qui sait ?… Cela ne saurait rester ainsi… Le fléau que nous voulions endiguer et que le geste de Hantzen a refoulé et détruit, était peut-être moins à redouter que celui-ci… Il y a là de quoi faire le malheur de l'humanité.

Sans doute entendait-il parler de ce colossal gisement d'or ? Par le fait, une fois connu, cet El Dorado ne pouvait manquer d'attirer des foules et de susciter de horribles compétitions.

À ces rivalités et aux luttes qui en découleraient ne se borneraient certainement pas ses méfaits.

La clairvoyance accoutumée d'Oronius lui faisait deviner de lamentables ruines, d'abominables tueries dans l'avenir. Une pareille mine de milliards offerte tout à coup à l'avidité des êtres se disant conscients, devait les jeter les uns contre

les autres et déséquilibrer toute l'organisation sociale des plus civilisés.

Un effrayant cataclysme pouvait s'ensuivre.

L'histoire des siècles précédents lui en fournissait de fâcheux exemples. La *golden fever*, ou fièvre d'or est, de toutes les orgies, celle qui trouble le plus gravement les cerveaux et les pousse aux pires folies.

Telles étaient les réflexions de notre savant, dont l'âme philanthropique se révoltait à la pensée de tant de malheurs prochains… Et sait pour quoi il se répétait à demi-voix :

— Il ne faut pas que cela soit.

Mais pouvait-il y remédier préventivement ? Existait-il un moyen de dissimuler cet or, d'en changer la composition, ou d'empêcher la renommée d'en rapidement faire connaître l'incalculable richesse ?

Son emplacement même interdisait de l'espérer.

Ne remplaçait-il pas les eaux du lac Biva ? Il s'étendait maintenant dans une plaine qui allait devenir pour tout le Japon un lieu de pèlerinage. Des foules consternées ne manqueraient pas d'accourir pour contempler le lieu où s'élevait auparavant le vénéré Fouzi-Yama.

On y viendrait gémir…

La curiosité, à défaut de la piété, fournirait son contingent de visiteurs.

Et ces visiteurs iraient partout répandre la nouvelle du miracle : la transmutation des eaux du lac en or pur !

Longtemps Oronius médita, soucieux d'épargner à l'Humanité les maux dont elle était menacée.

Sa science se découvrait, pour la première fois, impuissante. Il ne pouvait imaginer le moyen pratique de faire disparaître une aussi formidable quantité d'or.

L'eût-il trouvé, d'ailleurs, cet expédient, qu'on ne lui eût pas laissé le temps d'agir.

L'éruption et le tremblement de terre qui en avait été la conséquence ne pouvaient manquer d'avoir été observée de Yokohama. Des missions, c'était plus que probable, devaient déjà s'être mises en route pour venir constater les effets et se rendre compte des causes du double cataclysme.

— Que la destinée s'accomplisse ! murmura le père de Cyprienne. La responsabilité ne peut m'incomber. Un homme ne saurait s'opposer aux forces mystérieuses qui régissent la course de l'humanité… Du moins, je veux éviter que soit violé ce tombeau qu'est devenu le *Snaky*.

Cette partie du problème se présentait moins ardue à résoudre. Le Maître n'eut pas de peine à trouver, parmi les ressources dont il disposait les ingrédients nécessaires à la composition d'un enduit de teinte plombée. Par les treize automates, il en fit recouvrir entièrement le bloc étincelant du reptateur.

Et sur les bords du lac d'or, il n'y eut plus qu'une sorte de roche terne. Elle affectait la forme, c'est vrai, d'un monstre divinisé, mais elle ne pouvait qu'être dédaignée des regards éblouis par le trésor voisin.

Tranquillisé, Oronius put alors donner le signal du départ et l'Alcyon, flèche ailée, rebondit dans son élément préféré.

*** ***

Deux jours plus tard, Paris acclamait le grand savant qu'il avait tant pleuré. La résurrection d'Oronius était un de ces événements merveilleux qui frappent l'imagination d'un peuple. Le vingt-et-unième siècle devait tant à ses inventions, qu'on ne pouvait manquer de voir en lui une sorte de demi-dieu.

En la personne du Maître on retrouvait un protecteur. Sa puissance, maintes fois éprouvée, était en elle-même un tel gage de sécurité qu'il suffisait de pouvoir l'invoquer pour se sentir rassuré.

Oronius ne devait pas décevoir cette confiance. Le rôle qu'il joua dans la grande guerre de l'or – qui éclata conformément à ses prévisions – renforça encore son prestige.

Bornons-nous à en rappeler la conclusion : l'or, devenu trop commun, perdit bientôt toute valeur et dut être remplacé par l'Oronium…

Ce rare et précieux métal, dernière composition chimique du Maître, vint exactement à son heure ; son apparition opportune permit aux gouvernements d'échanger à temps les espèces monnayées des encaisses or par une égale quantité de pièces frappées en Oronium.

Ainsi fut solutionnée une des plus graves crises qu'ait traversées l'humanité.

La paix régna de nouveau sur la terre et, les transactions facilitées et assurées, le travail put se poursuivre, fructueux et rémunérateur, pour le plus grand bien de tous.

Aux abords du champ d'or du Japon, ceux qui avaient failli s'entretuer pour sa possession s'éloignaient déconfits. La rareté de ce métal avait fait sa gloire – surtout un siècle plus tôt, alors que beaucoup de nations combattantes s'en étaient saignées pour lui substituer le papier ; – son abondance l'ayant fait déchoir, et la découverte du Maître le mettant *knock-out*, il ne restait plus propre qu'à des usages industriels.

Le règne de l'Or avait pris fin. Cet orgueilleux métal qui, sous la forme de bijou, avait paré tant de beautés ne devait plus servir qu'à fabriquer les ustensiles les plus vulgaires et les plus répandus.

*** ***

Qu'importait à l'heureuse Cyprienne cet abaissement de l'ex-métal-roi ?

Jean Chapuis placerait dans sa corbeille de mariage des bijoux en Oronium. Les jeunes filles, tout comme les jeunes femmes n'ont jamais détesté les modes nouvelles… Au contraire !

Pourtant, l'ingénieur avait souhaité d'offrir à sa fiancée un souvenir fait du métal détrôné.

Ce souvenir, un peu encombrant peut-être, n'était autre chose que le Serpent d'Or, maquillé par Oronius et abandonné sur les bords du lac Biva.

Porte-bonheur d'un genre inédit, difficile à porter en sautoir comme un petit cochon où un trèfle à quatre feuilles, ce trophée enfermait à présent la dépouille de leurs implacables ennemis. Jean avait songé à le faire venir pour le placer dans les jardins du nouveau logis que faisait édifier le père de Cyprienne.

Évocateur de leurs terribles épreuves, l'original hypogée devait, dans la pensée du jeune homme, leur rendre encore plus doux le bonheur présent.

Il s'était ouvert de son dessein à son futur beau-père. Celui-ci l'avait approuvé – mais pour des raisons assez différentes.

Sans l'avouer, Oronius n'était pas fâché d'avoir perpétuellement sous les yeux et sous sa surveillance le monstre aurifié, qui contenait Yogha et Hantzen. Il se sentirait plus tranquille.

Mais futurs beau-père et gendre devaient avoir à déchanter.

Lorsque Jean Chapuis voulut exécuter son projet et chargea Victor Laridon d'aller surveiller le transport du météorite sous-terrien, une troublante nouvelle lui parvint.

Les alentours du lac Biva, dévastés d'abord par les combats qui s'étaient déroulés sur ses bords, étaient présentement bouleversés de fond en comble par l'installation de cités industrielles et d'un grand nombre de fonderies d'or.

Aussi le Parisien n'avait-il pu retrouver l'emplacement du Serpent. Les ingénieurs, entrepreneurs ou ouvriers qu'il avait adroitement interrogés s'étaient montrés stupéfaits de ses questions, posées partie en argot parisien, langage peu répandu au Japon.

On l'avait pris pour un fou.

Un bloc de rocher – pour si bizarre que soit sa forme – ne se remarque guère. Or, le *Snaky* n'était plus en apparence qu'un bloc de rocher. Il avait pu être détruit par les édificateurs de villes ou les ramasseurs d'or.

Quand elle lui parvint, cette nouvelle assombrit considérablement Oronius. Jean Chapuis, lui, prit plus légèrement la chose et tenta de plaisanter.

— Évidemment dit-il, étant donné la dimension de l'objet, il ne semblait pas prédestiné à s'égarer aussi aisément. Consolez-vous, Maître, l'incident n'a aucune importance… Il est creux, soit ! Mais étant donné son poids, qui s'en serait avisé et qui aurait pris la peine de l'ouvrir !… Et puis, quand cela serait ? On n'y pouvait découvrir que des cadavre !… Ce n'est plus qu'un cercueil après tout.

— Qui sait ? fit dubitativement Oronius. Mon petit Jean, j'aurais été plus tranquille de le savoir chez moi… Nous entendrons encore parler de ce cercueil d'or et de ce qu'il renferme… J'en ai le pressentiment !…

Par un effort de volonté il s'arracha à cette obsession, et sentant combien son futur gendre pouvait juger déraisonnables de pareilles craintes, il ajouta :

— Tu as raison… Je cédais à une manie de collectionneur… N'y pensons plus… Il ne doit y avoir pour vous que

des sujets de joie… Vous avez été à la peine : vous devez être au bonheur. Si aucun nouvel événement n'y met obstacle, vous vous marierez dans un mois, mes enfants.

Approuvé par les aboiements enthousiastes de Pipigg et de Kukuss, il réunit dans une même étreinte Cyprienne et son fiancé.

Ceux-ci n'étaient plus aussi rassurés. Les paroles du savant laissaient peser un doute.

Leur mariage serait-il célébré ?

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en juillet 2019.

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Bernard Goorden (Ides et autres), Jean Michel T., Isabelle Françoise.

— Sources :

Pour réaliser une édition numérique de ce roman, devenu quasi-introuvable, plusieurs collaborations ont été nécessaires. Le facsimilé de cette œuvre de 1922 a été publié sur le site *Ides et autres* (https://www.idesetautres.be/ où vous pourrez télécharger gratuitement une cinquantaine d'autres œuvres). Merci à de Bernard Goorden de nous en avoir autorisé l'utilisation ! Merci également à Jean Michel T. qui en a fait la retranscription et la première version éditable ! Notre édition de référence reste l'édition originale (facsimilé par les éditions *Recto Verso* (Bernard Goorden), Bruxelles, 1994, mis en ligne sur le site *Ides et autres*) : *Les Mystères de Demain, Le Monde des Damnés par Paul Féval fils et H. J. Magog*, Paris, Ferenczi et fils, 1922. La maquette de première page reprend la couverture de l'édition d'origine avec une illustration de Raphaël Courtois.

de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.